



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ANDOVER-HARVARD LIBRARY



AH 5XCZ Q



HIERONYMUS

ANDOVER-HARVARD  
THEOLOGICAL LIBRARY



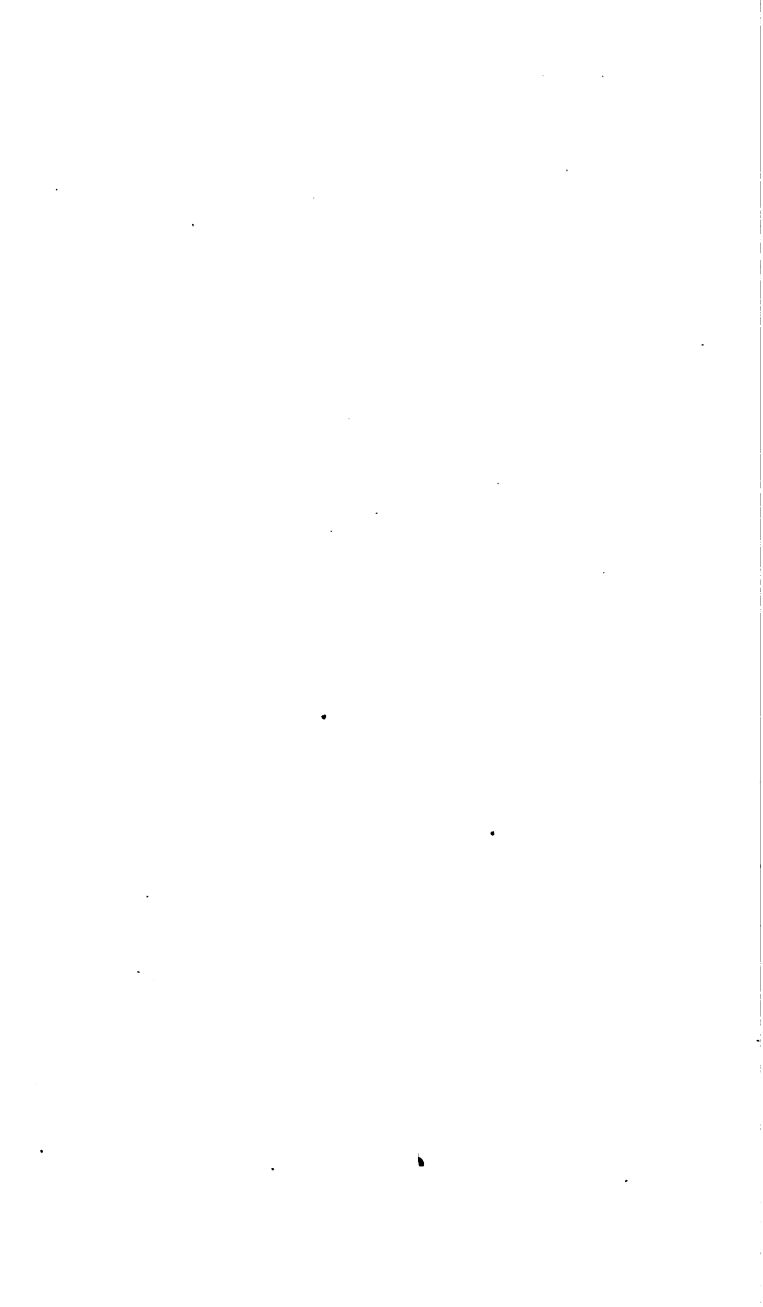






1024  
93

**BIOGRAPHIE**  
**DE**  
**WILLIAM ALLEN**



**BIOGRAPHIE**  
**DE**  
**WILLIAM ALLEN**

**MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS, OU QUAKERS,**

**PAR**

**G. DE FÉLICE,**

*Auteur de l'Histoire des Protestants de France, etc.*



**PARIS,**

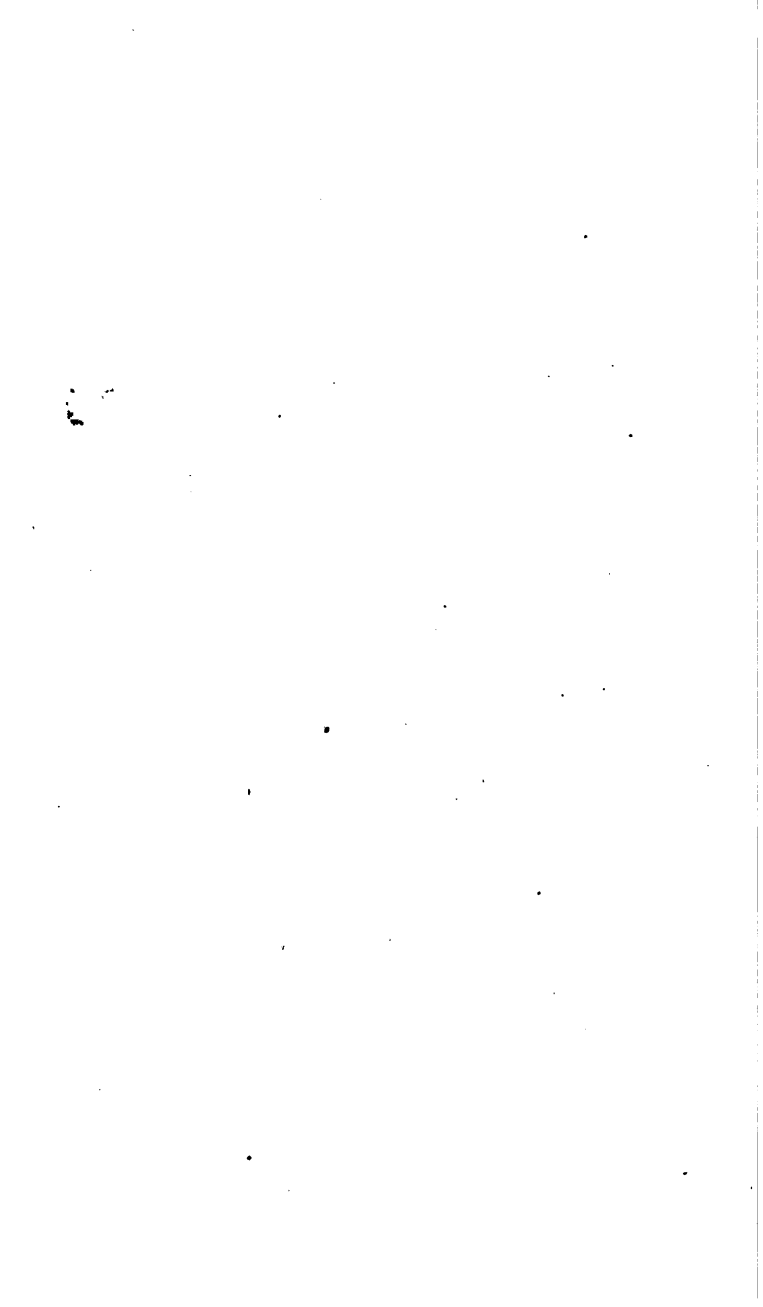
**C. MEYRUEIS ET Co, LIB.,**  
Rue des Sts-Pères, 43 et 45.

**GRASSART, LIBRAIRE,**  
Rue de la Paix, 3.

**TOULOUSE,**

**LAGARDE, LIBRAIRE, RUE ROMIGUIÈRES, 7.**

**1869**



943

Fri. 85

A 432

F 314 bi

1869

## AVANT-PROPOS.

---

William , ou Guillaume Allen , n'est pas aussi connu en France qu'il mérite de l'être. Les uns n'ont jamais entendu prononcer son nom ; les autres , mieux instruits de l'histoire religieuse de notre époque , savent que c'était un homme de foi et de bien ; mais que savent-ils de plus ? Où sont parmi nous ceux qui pourraient raconter les principaux événements de sa vie ?

On doit le regretter ; car William Allen , comme le montrera sa biographie , a été l'un des chrétiens les plus éminents et les plus dévoués du dix-neuvième siècle. Il a mis la main à un grand nombre d'entreprises religieuses ,

morales , philanthropiques , et en a fait réussir plusieurs par l'autorité de sa foi , de son caractère, et de sa charité qui ne reculait devant aucun sacrifice , quand il s'agissait de servir la sainte cause de l'Évangile, ou celle de l'humanité.

Il convient de remarquer, dès l'abord , pour faire apprécier l'importance et l'utilité de ce travail biographique, que la plupart des questions qui ont excité la sympathie et le dévouement de William Allen sont encore à l'ordre du jour.

En voici une courte analyse :

L'éducation des classes populaires ;

La suppression, ou du moins la diminution graduelle de la peine de mort ;

L'exercice de la charité préventive , bien préférable en effet à la charité subventive , envers les classes indigentes ;

L'institution des caisses d'épargne ;

L'établissement des colonies agricoles ;

L'amélioration du régime des prisons ;

L'abolition de l'esclavage ;

Le relèvement moral et social des populations ouvrières ;

Le progrès de la liberté religieuse et civile ;  
Et combien d'autres œuvres excellentes dont  
il a préparé le laborieux triomphe ! On eût dit ,  
comme s'exprime l'un de ses biographes , qu'il  
y avait plusieurs âmes dans son âme.

On reconnaîtra donc qu'une telle biographie  
s'adresse à toutes les classes de lecteurs , parce  
qu'elle peut offrir aux uns comme aux autres  
de nouvelles lumières et de bons exemples sur  
ce qu'il leur importe le plus de connaître.

Il y a encore une face de la vie d'Allen qui  
doit être immédiatement indiquée : c'est que  
son histoire personnelle est à beaucoup d'égards  
mêlée à l'histoire générale des quarante pre-  
mières années du dix-neuvième siècle , et peut  
servir à la faire mieux comprendre.

Ainsi , pour en citer quelques exemples :

L'émancipation des Grecs ;

L'affranchissement religieux des Vaudois ;

Le caractère et les actes du czar Alexandre ;

Les débats du congrès de Vérone sur l'abo-  
lition de la traite des Noirs ;

Les essais de progrès moral , intellectuel ,  
social , en Russie , en Suède , en Autriche , en  
Italie , en Espagne même , et ailleurs.

On demandera , sans doute , comment un simple citoyen anglais , un obscur professeur de sciences naturelles, un homme appartenant à l'une des communions chrétiennes les moins nombreuses , celle des quakers , a pu entrer dans d'étroites relations avec les plus grands monarques de l'Europe , leur parler quelquefois d'égal à égal ; se faire admettre , non-seulement dans leurs palais , mais dans leur intimité ; et leur adresser, en certaines rencontres, des remontrances qui n'étaient ni dédaignées, ni repoussées.

C'est notre biographie elle-même qui peut seule répondre à cette question.

Bornons-nous à dire ici :

D'abord , que William Allen admettait et retenait de toutes les puissances de son âme les doctrines fondamentales du christianisme , et les appliquait sans calcul personnel , ni hésitation , à tout ce qu'il estimait vrai , juste , et profitable au bien commun ;

Ensuite , qu'il s'est posé jour après jour , depuis son adolescence jusqu'à son heure dernière , cette question des questions : Où est le devoir ? Mieux encore : Où est *mon* devoir ? Et

dès que sa conscience, éclairée des lumières de la foi chrétienne lui avait répondu, il allait en avant, quelques sacrifices qu'il eût à s'imposer pour y obéir.

Un éditeur anglais a dit avec raison : « Il est bien rare qu'un biographe ait à raconter une vie si dévouée, si pleine, si féconde ; et il est impossible de la lire sans en devenir meilleur. »

J'ajoute que c'est là surtout ce qui m'a engagé à publier dans notre langue une traduction libre et abrégée de cette biographie. J'espère qu'elle fera du bien, et que plus d'un lecteur y puisera des raisons, des moyens et des forces pour le fidèle accomplissement de ses devoirs.

« Je vous ferai voir ce que c'est qu'un prêtre, » disait l'abbé de Lamennais à ses juges. William Allen nous fera voir ce que c'est qu'un chrétien.

Il est sûr que si chaque pays avait compté, dans ses générations successives, quelques milliers, ou seulement quelques centaines d'hommes aussi fidèles et dévoués que William Allen, l'état religieux, moral et intellectuel des socié-

tés humaines en serait devenu meilleur, et de beaucoup.

On connaît le problème qui se pose devant toute conscience éclairée et droite : Quelle est la somme de bien que peut accomplir un seul homme, quand il s'applique à faire tout ce qu'il doit ? La vie d'Allen pourra servir à résoudre la question.

Quelques mots enfin sur mon propre travail.

Je me suis servi des mémoires, de la correspondance, et d'autres documents publiés en Angleterre sur ce vénérable serviteur de Christ ; mais j'y ai fait de nombreux retranchements, en sorte que les trois gros volumes in-octavo que j'ai entre les mains se sont réduits à un seul volume de peu d'étendue. C'est l'homme même, le chrétien, le bienfaiteur de l'humanité qu'il importait surtout de faire connaître dans ses idées et ses œuvres.

J'ai divisé cette étude biographique en trois parties : la première nous montre Allen depuis sa naissance jusqu'à son âge mûr ; la deuxième le suit jusqu'à la vieillesse, et la troisième l'accompagne jusqu'à la pierre de son tombeau.

J'ai réuni d'époque en époque, dans des

chapitres distincts , les principaux traits de la vie d'Allen , afin d'offrir au lecteur des vues d'ensemble sur ses entreprises et leurs résultats.

En terminant cet avant-propos , je m'estime heureux d'avoir eu le loisir et la force , dans mes jours avancés , d'accomplir l'œuvre jusqu'au bout : il vaut la peine de vivre aussi longtemps que l'on peut espérer de servir la sainte cause de la vérité, de la foi et de la charité chrétienne.

Montauban , 1868.

---



# INTRODUCTION.

DOCTRINES ET INSTITUTIONS DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS  
OU QUAKERS.

---

Si l'on veut comprendre la vie d'Allen, il faut connaître les principes de la société religieuse à laquelle il a constamment appartenu d'esprit et de cœur.

La communion des quakers a été presque entièrement ignorée dans notre pays jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. Voltaire fut l'un des premiers à en parler dans ses *Lettres sur les Anglais*. Il y employa la forme légère et ironique dont il ne savait guère se défendre, même dans les sujets les plus sérieux; mais on découvre aisément sous ces épi-grammes le respect que les quakers lui avaient



943

Fri. 85

A 432

F314bi

1869

## AVANT-PROPOS.

---

William, ou Guillaume Allen, n'est pas aussi connu en France qu'il mérite de l'être. Les uns n'ont jamais entendu prononcer son nom ; les autres, mieux instruits de l'histoire religieuse de notre époque, savent que c'était un homme de foi et de bien ; mais que savent-ils de plus ? Où sont parmi nous ceux qui pourraient raconter les principaux événements de sa vie ?

On doit le regretter ; car William Allen, comme le montrera sa biographie, a été l'un des chrétiens les plus éminents et les plus dévoués du dix-neuvième siècle. Il a mis la main à un grand nombre d'entreprises religieuses,

génération, c'est que Georges Fox ne répondit jamais à l'injure par l'injure, ni à la violence par la violence. Il ne voulut opposer aux plus cruelles persécutions qu'une patience à toute épreuve. Quand on le frappait sur une joue, selon les usages barbares de l'époque, il présentait l'autre. Tandis qu'on le fouettait dans les prisons ou sur les places publiques, il exhortait les bourreaux à se convertir; et s'il était attaché au pilori, il se faisait du poteau d'infamie une chaire, du haut de laquelle il adressait à la multitude de sérieux avertissements.

La persuasion, la prière, les actes de charité, les bons exemples furent les seules armes dont il se servit; et ses disciples, à leur tour, n'ont jamais voulu en employer d'autres.

Voici l'une de leurs maximes fondamentales : Point de résistance matérielle, du moins lorsqu'elle irait jusqu'à la violence; nulle effusion de sang humain, fût-ce même pour empêcher de faire couler son propre sang. Une résignation, et l'on pourrait dire en certaines rencontres une passivité constante devant les attaques les plus passionnées; mais en même temps une fermeté inflexible dans ce qu'ils tiennent pour la vérité et le devoir : mélange

de soumission et d'opposition , de patience et de courage , qui ne s'est vu au même degré dans aucune autre communion. .

Qu'ils aient quelquefois exagéré leur principe de non-résistance , on doit en convenir. Trop céder aux entreprises des méchants , n'est-ce pas , en certaines circonstances , les encourager à mal faire ? Mais comment ne pas rendre hommage , d'un autre côté , à ce qu'il y a de désintéressé dans cette maxime , de généreux , et même de viril ? L'expérience n'a-t-elle pas montré , d'ailleurs , que c'était souvent le meilleur moyen de remporter sur les plus opiniâtres adversaires les triomphes les plus éclatants ? Il est de fait que les quakers ont fini par obtenir presque tout ce qu'ils ont réclamé.

Georges Fox en fut le premier exemple. Quand on reconnut que les mauvais traitements ne servaient qu'à faire mieux éclater sa foi et sa patience , on cessa de le persécuter ; et Olivier Cromwell , malgré la répugnance que lui inspiraient des sectaires qui refusaient de porter les armes , le laissa bientôt libre , lui et les siens.

Plus tard , Guillaume Penn vécut en paix avec les tribus indiennes , parce qu'il avait pour maxime de ne jamais les attaquer à

main armée. Les sauvages s'inclinèrent avec un respect instinctif devant des hommes qui ne rendaient point les coups dont ils étaient frappés.

Dans la mère patrie la lutte fut longue, parce que les quakers avaient contre eux, sur des points importants, les deux grands pouvoirs de l'Eglise et de l'Etat; mais en se montrant eux-mêmes aussi inflexibles que patients, ils ont peu à peu réussi à les faire reculer.

Ainsi pour leurs mariages. Ils ne consentirent jamais à les laisser bénir par des ministres de la communion anglicane, quelque terribles que fussent les conséquences légales de leur opposition : perte de leur état civil, opprobre d'une union réputée illégitime, incertitude des héritages. Et qu'en résulta-t-il? Le législateur dut reculer devant l'énormité de cette situation, et déclarer ces mariages valides.

Ainsi encore pour les taxes ecclésiastiques. Ils refusèrent de les payer, parce qu'ils ne trouvaient pas juste de contribuer aux dépenses d'une autre communion que la leur. On les mit en prison et à l'amende; on saisit leurs meubles, et on les vendit à l'encan. Les quakers endurèrent tout, et ne cédèrent point. Qu'arriva-t-il? L'opinion publique s'émut de

voir les hommes les plus respectables dépouillés de leurs biens et enfermés dans des cachots. Les gens d'église et les gens de loi en eurent honte eux-mêmes ; et le législateur s'inclina enfin devant leur conscience.

De même pour les serments. Ils pensent , à tort ou à raison, — ce n'est pas le lieu d'entrer dans cette controverse, — qu'il est absolument interdit aux chrétiens de jurer, dans quelque circonstance que ce soit. Ils s'en abstinrent donc , malgré les réquisitions des magistrats. De là des peines sévères. Ils les subirent avec une fermeté égale à leur patience, et l'on fut contraint d'accepter leur simple affirmation à la place du serment légal.

Les quakers ont constamment maintenu ces deux principes : soumission au pouvoir civil dans tout ce qui est de sa compétence , et liberté entière dans les choses religieuses , ou dans les relations de l'homme avec Dieu. C'est ce que disaient les premiers chrétiens, et après eux les protestants de France, qui promettaient d'agir en sujets fidèles et loyaux, sous cette réserve que *l'empire souverain de Dieu demeurerait en son entier.*

Il y a des difficultés dans les applications de cette maxime, parce que les deux domaines,

religieux et civil, se touchent en bien des points. C'est ce qu'on a nommé les *matières mixtes*. Mais le fond en est vrai. Là est l'origine, la base, la garantie de toutes les libertés modernes. Le citoyen n'est libre que par la liberté de l'homme même, et l'homme n'est libre que par la liberté de ses rapports avec Dieu.

Les quakers ont fait plus que résister aux lois qu'ils jugeaient contraires aux devoirs de leur conscience : ils ont attaqué des usages universellement établis, c'est-à-dire heurté l'opinion qu'un auteur italien, loué par Blaise Pascal, appelait la *reine du monde*.

Citons-en quelques exemples :

Refus de se découvrir la tête, parce que c'est un acte d'hommage qui, selon leur manière de penser, n'est dû qu'à Dieu seul ;

Tutoiement général et constant, même en s'adressant à des souverains. Parler au pluriel à un seul individu, comme s'il en valait deux ou plusieurs, est à leurs yeux un acte d'hypocrisie ou de servilité ;

Suppression des noms donnés aux mois et aux jours de la semaine, parce qu'ils ont été empruntés aux divinités du paganisme. Ils les remplacent par des indications numériques.

Ainsi, le samedi, 12 mai, jour où j'écris ces pages, sera indiqué par eux : sixième jour de la semaine, douzième jour du cinquième mois ;

Vêtements modestes, et constamment les mêmes, ou à peu près, pour chacun des deux sexes, de peur d'être l'esclave des caprices de la mode ou de la vanité, et afin que chacun puisse reconnaître le quaker à première vue, ce qui l'engage à se respecter mieux lui-même, comme il arrive pour le prêtre et le soldat.

Ces particularités pourront paraître excessives ; mais ce fut une réaction de quelques hommes des classes populaires contre l'étiquette des grands, le luxe des vêtements, les insignes des hauts dignitaires de l'Eglise anglicane ; et l'on doit rendre de nouveau justice à l'esprit de foi, d'égalité, de liberté, qui en a fait pour les quakers une obligation de conscience.

Ils réprouvent aussi toute guerre offensive, ou même défensive : c'est la conséquence logique de leur principe de non-résistance. Mais sur cet article ils n'ont pas toujours été d'accord.

Ce qui les a recommandés par-dessus tout à l'estime publique, c'est leur inépuisable charité. Non-seulement ils ont participé aux institutions philanthropiques déjà établies, mais ils

en ont pris l'initiative, chaque fois qu'ils pouvaient espérer de servir les nobles causes de la religion, de la civilisation et du malheur. On peut affirmer que, proportionnellement à leur petit nombre, leur communion a fait plus à cet égard que nulle autre. Nous le verrons dans la vie d'Allen.

Fidélité à Dieu d'abord, et à cause de cette fidélité même, continuel efforts pour le bien commun; sacrifices de temps, d'argent, de bien-être personnel ou domestique, rien ne leur coûte pour l'accomplir. Est-il étonnant dès lors qu'ils aient acquis une si grande autorité, et qu'ils soient entourés de tant de respect?

Quant aux croyances religieuses des quakers, il en est qui sont controversables; mais nous nous bornerons à signaler brièvement ce qu'elles contiennent d'essentiel.

Les quakers s'accordent avec les disciples de la Réforme sur l'inspiration et la souveraine autorité des Ecritures, la divinité du Christ, son sacrifice expiatoire, sa résurrection, son ascension, etc. Ils peuvent disputer sur quelques termes de théologie, comme ceux de *Trinité*, ou de *péché originel*, mais sur le fond des dogmes ils ne disputent point.

Ce qui les distingue des Eglises réformées,

sans toutefois les en séparer, c'est leur manière d'expliquer l'action du Saint-Esprit, avec les conséquences qu'ils en ont tirées, soit pour leur piété personnelle, soit pour leurs institutions.

Le Saint-Esprit est, selon leur doctrine, la lumière éclairant tout homme qui la cherche, la demande avec sincérité d'esprit et droiture de conscience, ou la Parole intérieure qui nous fait comprendre celle du Christ. Elle confirme l'enseignement de la Bible, parce que l'Esprit de Dieu ne peut jamais être en désaccord avec lui-même.

Là est la source de toute foi véritable, de toute noble pensée, de toute bonne volonté, de toute vie sainte, pourvu que l'homme y concoure par sa propre action.

Mais comment échapper, avec ces idées, aux dangers de l'illuminisme, ou aux aberrations du sentiment individuel, qui croirait entendre la voix du Saint-Esprit, en n'obéissant qu'à la sienne? Les quakers répondent que l'on reconnaît l'action du Saint-Esprit comme un bon arbre, c'est-à-dire à *ses fruits*, et nous aurons à citer sur cette question un remarquable témoignage d'Allen.

En attribuant une si grande place aux directions de la Parole intérieure, ils ont été con-

duits à retrancher de leur culte presque toutes les formes extérieures, et à lui donner un caractère essentiellement spirituel.

Point de temples proprement dits ; ni chaire, ni appareil d'aucune sorte : ce sont de simples salles, plus spacieuses que celles qu'on aurait dans sa maison. Point de baptême d'eau, mais le baptême d'esprit par la prière. Point de sainte cène sous les espèces du pain et du vin, mais une commémoration spirituelle du sacrifice de Christ. Point de sermons préparés d'avance, mais l'exhortation, l'avertissement, les moyens d'édification inspirés sur l'heure même par l'Esprit.

De là des intervalles de silence pour attendre l'action de la Parole intérieure ; et si elle ne se fait sentir à personne dans leurs assemblées de culte public, ou domestique, le silence n'est point rompu.

Point de pasteurs, dans le sens ecclésiastique du terme, parce qu'ils craindraient de contrarier par des institutions humaines l'œuvre de Dieu.

Le Saint-Esprit est leur seul pasteur ; et le pauvre comme le riche, la femme aussi bien que l'homme, pouvant être inspirés par lui, ont le droit d'élever la voix dans les assem-

blées. Ils ont cependant des surveillants, des anciens, des ministres désignés par les frères, après de suffisantes épreuves ; mais leur action ne doit gêner en aucune manière celle des assistants.

Ils exercent les uns sur les autres une sévère et constante surveillance, mais tempérée par l'amour fraternel. Cette mission est spécialement confiée à trois classes de réunions : les unes, mensuelles ; d'autres, trimestrielles ; d'autres, annuelles : investies graduellement d'une juridiction plus étendue et d'une plus grande autorité.

Si l'un des membres de leur société enseigne de fausses doctrines, ou s'abandonne au désordre, il est averti une fois, deux fois, ou plus. Que s'il y persiste, il est exclu, mais sans éclat, ni emportement.

Si tel autre tombe dans l'indigence, ses frères viennent libéralement à son aide. Quelquefois même, s'il est hors d'état de payer ses dettes, et que sa probité soit bien établie, on les acquitte pour lui. Les quakers ont des comités spéciaux qui s'occupent des frères souffrants, selon la maxime de l'apôtre : « Si l'un des membres souffre, tous les membres souffrent avec lui. »

Jamais de procès entre eux devant les tribunaux civils. On tâche d'apaiser leurs différends, même au prix de généreux sacrifices. Pardon des offenses, égalité, charité, sous l'action du même Esprit : c'est leur vie au dedans ; et au dehors, leur idéal.

Ils prennent peu de part aux divertissements du monde, aux fêtes bruyantes, aux jeux publics ou privés, parce que ces plaisirs détournent l'âme de son état de recueillement. Ils se défient même des arts qui s'adressent à l'imagination, parce qu'ils veulent maintenir avant tout l'empire de l'être spirituel sur l'être inférieur.

Mais s'ils s'abstiennent des distractions frivoles, ils aiment le travail, un travail solide et utile. Industrie, négoce, arts mécaniques, ils pratiquent tout ce qui peut servir à la prospérité commune, et plusieurs ont acquis des fortunes considérables par ces deux raisons : l'une, que leur intégrité dans les affaires leur a fait obtenir une grande confiance ; l'autre, qu'ils accordent peu aux dépenses de luxe et de vanité.

On a dit qu'un seul vice coûte plus à entretenir que plusieurs vertus. Les quakers en sont la preuve. Quoiqu'ils soient très-charitables,

ils vivent presque tous à l'aise ; et nul ne songe à en être jaloux , parce qu'ils usent de leurs richesses , non pour humilier les autres , mais pour leur faire du bien.

De là résulte pour eux quelque chose de calme , un air placide et serein ; car ils ont à la fois la sécurité de l'âme et celle de la situation : double garantie de bonheur. Leurs enfants même , élevés dans un tel milieu , sont habituellement plus paisibles et plus contenus que leurs compagnons d'âge.

A considérer un quaker de loin , on sera tenté de croire que sa vie est monotone , et même triste. Mais si l'on pénètre au fond de son âme , on trouvera que , en se dégageant des passions qui excitent tant de convoitises , et engendrent tant de souffrances , il gagne plus qu'il ne perd.

Au reste , cette quiétude n'exclut pas l'énergie , l'ardeur , ni même l'enthousiasme qui fait entreprendre et accomplir de grands desseins. Au contraire , les quakers sont peut-être d'autant plus capables de mâles actions qu'ils sont plus maîtres de leur cœur. William Allen nous en offrira un vivant exemple.

Observons aussi que la manière dont ils expliquent la doctrine et le don universel du

Saint-Esprit efface, ou du moins atténue à leurs yeux les distinctions d'origine, de couleur, de nationalité, de rang. A l'époque, bien récente encore, où un Blanc se serait cru déshonoré, en faisant asseoir un Nègre à sa table, ils ont tendu une main amie aux pauvres esclaves, et les ont traités en frères.

Là est également la source des sentiments de tolérance, qu'ils ont soutenus avec plus d'énergie, et appliqués plus généralement que beaucoup d'autres Eglises. Comme les formules théologiques et les règles ecclésiastiques ne sont à leurs yeux qu'une simple enveloppe de la vie spirituelle, et une enveloppe nécessairement imparfaite parce que l'homme y intervient pour une large part, ils sont plus disposés à entretenir des relations fraternelles avec ceux en qui ils espèrent trouver, malgré quelques diversités de croyances et de rites, la divine action du Saint-Esprit.

En résumé, sans vouloir faire ici un panégyrique, et sans méconnaître qu'il y a dans la Société des Amis plusieurs points de doctrine, de culte, de discipline, qui peuvent être diversement résolus, ce n'est que justice d'accorder aux quakers une piété profonde et un grand dévouement.

Leur histoire est là pour montrer que pas une autre communion n'a fait plus de bien à l'humanité , du moins proportionnellement à leur petit nombre. Partout où ils ont trouvé des œuvres d'amour fraternel à entreprendre, ils se sont levés , ils ont agi , ils ont accompli de généreux sacrifices ; et certes , on doit s'incliner avec respect devant des serviteurs de Christ, qui , après avoir mis la main à tant de nobles et grandes causes , depuis l'émancipation des esclaves jusqu'aux efforts tentés pour l'établissement de la paix universelle , les ont poursuivies avec une si virile constance.

On assure que la Société des Amis voit décroître , depuis quelques années , le nombre de ses adhérents. C'est bien possible ; car ceux d'entre eux qui acquièrent une grande fortune, ou qui contractent des mariages en dehors de leur communion , sont aisément poussés à se conformer davantage aux coutumes générales , afin d'obtenir un meilleur accueil dans la société commune , ou d'occuper des emplois publics.

Mais espérons que , malgré ces défaillances individuelles , la communion des quakers a encore devant elle un long avenir ; car elle met en relief certaines faces de la piété chrétienne

qui sont négligées, ou abandonnées ailleurs ; elle peut rendre encore de grands services ; et le Dieu qui gouverne toutes choses, le Père qui nous aime ne permettra pas qu'elle disparaisse du sein de la chrétienté.

---

# WILLIAM ALLEN.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

DEPUIS LA NAISSANCE D'ALLEN JUSQU'A SES PREMIÈRES ENTREVUES  
AVEC L'EMPEREUR DE RUSSIE.

(1770-1814)

### I

Sa naissance et son éducation.

William, ou Guillaume Allen, naquit à Londres, le 29 août 1770. C'était le premier-né de la famille, et trois autres enfants devaient le suivre.

Son père, Job Allen, homme plein de piété et de droiture, appartenait à la Société des Amis. Il dirigeait dans le quartier de Spitalfields une fabrique de soieries, et vivait dans une honnête aisance.

Sa mère, nommée Marguerite, était Irlandaise d'origine. Animée comme son mari d'une piété

fervente, elle ne négligea rien pour la faire partager à ses enfants. Ainsi, elle les rassemblait chaque jour dans sa chambre; et là, quand elle les voyait tous à ses côtés, elle leur parlait avec l'accent de l'amour maternel des grandes promesses de l'Evangile. William Allen aimait à le rappeler jusque dans sa blanche vieillesse. O doux souvenirs de l'enfance, impressions profondes qui ne s'effacent jamais entièrement, mais plutôt se raniment sous les glaces de l'âge, plus vivantes, plus fortes que le premier jour!

Même pratique chez sa maîtresse d'école. Elle réunissait chaque soir ses petits élèves, avant de les renvoyer dans leur maison; elle les rangeait en cercle; et ils chantaient, en se tenant tous par la main, ces paroles d'un hymne du soir : « Gloire à toi, mon Dieu, pour toutes tes bénédictions pendant cette journée. O Roi des rois, daigne me garder, cette nuit, sous les ailes de ta toute-puissance! »

Chose bien simple, et qui paraîtra insignifiante peut-être; mais Allen ne pouvait en parler, cinquante ans plus tard, sans avoir des larmes dans les yeux. Pères et mères, instituteurs et institutrices, comprenez, quand il en est temps encore, tout ce que peuvent produire

des usages pieux , inspirés par la foi , et pénétrés d'amour.

Le jeune William , qui devait atteindre l'âge de soixante et treize ans , eut d'abord une santé chancelante , et il fallut bientôt lui faire respirer un air plus pur que celui de Londres. On l'envoya donc à Rochester , dans une modeste école destinée à former de simples artisans. Le vieux Job Allen ne voulait pas faire de son fils un homme de science ; il se plaisait à voir d'avance en lui un aide , puis un successeur dans sa fabrique de soieries.

Mais quoi ! les aptitudes naturelles des enfants ne s'accordent pas toujours avec les projets de leurs parents ; et il en est de certains hommes comme des sources cachées dans les entrailles de la terre , qui se font doucement leur chemin à travers les obstacles qui gênent d'abord le cours de leurs eaux.

William obéissait , mais en gardant une tendance instinctive et puissante vers les études scientifiques. J'en citerai un seul exemple. Il parvint , dès l'âge de quatorze ans , à se faire un télescope au moyen duquel il pouvait apercevoir les satellites de Jupiter. Sa bourse était alors peu garnie. Il acheta deux morceaux de verre et du carton , le tout pour quatorze pence

(environ vingt-huit sous). Il donna au carton la forme d'un tube, y adapta les morceaux de verre, et le voilà pourvu d'un instrument d'astronomie.

Ses parents ne cédèrent pas dès l'abord. Les quakers, en général, aiment mieux être des industriels que des savants. Outre que leurs coutumes particulières les rendent peu propres à faire leur chemin dans le monde, ils savent que beaucoup d'hommes de science, à force d'étudier les lois de la nature, s'y laissent absorber, et négligent de remonter jusqu'au suprême Législateur.

William fut donc rappelé au foyer domestique. Mais tout en aidant à filer de la soie, il suivait une vocation plus intime, et employait ses heures de loisir à pénétrer dans les divers domaines scientifiques : astronomie, chimie, mathématiques, sciences naturelles, art médical ; apportant partout, sinon un génie éminent, du moins un esprit curieux et ouvert, un jugement droit, un regard pénétrant, et cette force d'attention, qui est le génie même, ou y supplée, selon le mot de Buffon.

Un ami de la famille, Joseph Gurney Bevan, témoin de ces opiniâtres études, proposa au jeune Allen, alors âgé de vingt et un ans, une

place dans son établissement de préparations chimiques à Plough-Court. Le père y consentit, non sans regret, mais en se soumettant à ce qu'il devait regarder enfin comme une vocation providentielle.

L'expérience montra, du reste, que la piété et la science peuvent, non-seulement marcher de compagnie, mais s'entr'aider, pourvu que la religion occupe toujours le rang qui lui appartient, c'est-à-dire le premier.

William Allen rendit de plus éclatants hommages au Créateur, après avoir approfondi les merveilles de la création ; et quand il proclama devant de nombreux élèves, comme nous le verrons, la sagesse et la bonté de Dieu, sa parole eut d'autant plus d'autorité qu'il leur avait mieux expliqué les lois et l'ordre de l'univers.

Donnons-nous donc le spectacle de cet accord de la foi et de la science : il pourra être utile à nos contemporains, et en France peut-être plus que partout ailleurs.

## II

Son journal intime. — Sa piété.

Les plus cultivés des quakers ont coutume de tenir un Journal, ou un *Diaire*, selon notre

vieux mot français , dans lequel ils inscrivent régulièrement les principaux événements de leur vie intérieure et extérieure : pensées et sentiments , peines et joies , résolutions et actes , chutes et relèvements spirituels.

Usage excellent, pourvu qu'on ne se laisse pas aller à de trop minutieux détails. *Connais-toi toi-même*, ont dit les plus sages des philosophes. *Examinez-vous vous-mêmes*, a dit l'apôtre saint Paul. Or, cet inventaire journalier de soi et de sa vie est un moyen de se rendre mieux compte de ce que l'on est au dedans et au dehors. C'est la vigilance écrite , pour ainsi parler , et acquérant par cela même plus de clarté et de fixité.

Cette pratique est également profitable aux autres , puisque l'on trouve dans ces Journaux intimes les documents les plus authentiques et les plus complets sur les hommes dont la vie peut nous offrir de précieux exemples : tant il est vrai , ici comme en toutes choses , que le bien commun est étroitement uni à notre bien personnel !

William Allen commença son Journal avant l'âge de dix-huit ans , et le continua , sauf de rares interruptions , pendant plus d'un demi-siècle. En voici les premières lignes : « J'ai

éprouvé du soulagement, après avoir lutté contre les mauvaises pensées (1). »

Il rapporte quelques pieuses et bonnes paroles qui lui furent adressées, vers cette époque, par des quakers, hommes ou femmes, qui, sans aucun titre officiel, ni rétribution pécuniaire, vont exhorter leurs frères de maison en maison.

L'un d'eux lui dit : « Garde la vérité, et la vérité te gardera. »

Un autre : « Ne donne pas ton cœur aux choses de ce monde périssable. Plus tu y prendrais plaisir, plus tu aurais de peine à les quitter. »

Un troisième : « Efforce-toi d'être fidèle jusque dans les plus petites choses. Tout acte d'obéissance à la loi de Dieu nous fortifie, et tout acte de désobéissance nous affaiblit. »

Une femme pieuse, assise à la table de son père, l'exhorte à ne pas se laisser dominer par le désir de tout creuser, de peur qu'il ne vienne à perdre le don le plus précieux, celui de la foi. « Elle me parla, dit Allen, avec autant

(1) J'abrègerai souvent, et je ferai une traduction libre. Ce qui importe, c'est la fidélité dans l'exposition des idées, et non la reproduction littérale des expressions.

d'affection que de force. Oh ! puissé-je suivre ses bons conseils , fallût-il marcher à travers des ronces et des épines ! »

Qui pourrait dire combien ces graves et incessants appels , qui retentissent au foyer domestique comme dans les assemblées religieuses , servent à développer la vie intérieure , et à inspirer de saintes résolutions ?

Allen y joignait le recueillement, l'action de grâces pour les bénédictions qu'il avait reçues, la prière pour celles dont il sentait le besoin, l'aspiration vers une foi plus ferme et une sainteté plus complète. C'était en quelque sorte l'atmosphère dans laquelle son âme respirait.

Cependant il éprouvait aussi, soit par l'effet de son organisme, soit par d'autres causes, une certaine tendance vers l'abattement. Que de fois nous lisons dans son Journal que *ses esprits sont bas* , qu'il éprouve des craintes sur l'issue de ses luttes contre la tentation , qu'il se juge incapable d'accomplir telle ou telle œuvre, et qu'il doit s'humilier devant les hommes aussi bien que devant Dieu ! Mais tout en sentant ses infirmités, et peut-être en les exagérant, il résiste avec énergie, travaille avec constance, et bientôt nous le retrouvons victorieux et joyeux. Il a surmonté le mal par le bien.

Son Journal contient de nombreuses révélations sur cette lutte tragique entre l'être spirituel et l'être inférieur en lui : scènes instructives, devant lesquelles il est bon de s'arrêter un moment.

« Je dois prendre garde, dit-il, à l'emploi de mon temps. Ne sais-je pas combien il est triste de n'en sentir le prix que lorsqu'il est impossible de le ressaisir ?

» Souviens-toi que tu as été accusé de ruse et de tromperie. Reproche injuste, je le crois ; mais il faut y veiller avec plus de soin, et m'appliquer plus constamment à être sincère.

» J'ai aujourd'hui donné à l'ennemi un grand avantage sur moi. Oh ! que la patience est une bonne chose ! Souviens-toi du précepte de ne jamais rendre le mal pour le mal.

» J'ai éprouvé trop de ressentiment pour une réprimande qui m'a été faite. N'est-ce pas la meilleure preuve que j'en avais besoin ?

» Je me suis mal comporté envers une personne ignorante et opiniâtre, qui me semblait user de mauvais procédés à mon égard. J'ai bientôt reconnu ma faute, et j'ai été lui avouer mon tort. La paix est rentrée alors dans mon âme. Oh ! *le moi ! le moi !* Il est trop jaloux de ce qu'il croit lui être dû.

» Quelques progrès que tu fasses dans tes études, n'en conçois point d'orgueil. Réjouis-toi seulement d'avoir plus de moyens d'être utile à l'humanité.

» Combien de gens cherchent la vérité dans les sciences naturelles ! et combien peu la cherchent dans les choses spirituelles ! C'est que, dans le premier cas, la vérité nous élève, et qu'elle nous humilie dans le second.

» Tiens-toi fortement à un seul point : *le devoir* ; et après cela ne t'inquiète ni de la faveur des hommes, ni de leur dédain. »

Nous recueillerons ailleurs d'autres pensées pieuses d'Allen ; mais on est saisi d'un étonnement mêlé de respect, quand on réfléchit que la plupart de celles qui précèdent ont été écrites par un jeune homme de dix-huit à vingt ans. Quelle force religieuse et morale au matin de la vie, et comme il est bien armé contre les entraînements de la jeunesse !

Allen répond dans les termes suivants à une objection qui lui avait été adressée plus d'une fois, et qu'il s'était faite à lui-même :

« Comment savez-vous, nous demandent les gens du monde, si ce que vous prenez pour la voix de l'Esprit, ou pour une impulsion divine, n'est pas l'œuvre de votre propre imagination ?

— Nous le savons par la règle que donne le Seigneur pour distinguer ses disciples de ceux qui ne le sont point : *par les fruits*. Je m'assure que je suis sous une direction d'en haut, quand je me sens pénétré de l'amour de Dieu, de l'amour des hommes, du désir de les rendre heureux ; quand j'éprouve de l'aversion pour le mal, et que je goûte, en me recueillant, la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. Il y a là pour moi un fait aussi évident qu'une démonstration d'Euclide. »

On pourrait disputer sur les applications de cette règle ; mais laissons des débats qui seraient ici hors de place. Il suffit d'ajouter que William Allen a montré par les fruits, autant ou mieux que personne, qu'il était habituellement dirigé par l'Esprit de Dieu.

### III

Ses travaux scientifiques. — Comment il y fait entrer la religion et la morale.

Nous connaissons l'homme de piété ; considérons maintenant l'homme de science. Puis viendra l'époux, le père de famille, l'homme de dévouement.

Allen, devenu en 1795 chef de l'établisse-

ment de préparations chimiques à Plough-Court, travaille à se perfectionner dans l'étude des sciences les plus diverses : géométrie, algèbre, physique, botanique, physiologie, anatomie, cristallographie, etc. Il assiste aux leçons des professeurs les plus célèbres, et se joint à quelques hommes distingués pour fonder une société savante, destinée à faire des expériences, et à vérifier les nouvelles découvertes.

Sa réputation grandit. Il est élu membre de la Société des sciences physiques, et donne des leçons dans l'hôpital de Guy, où se forment de futurs médecins. Peu après, le plus éminent des chimistes de l'Angleterre, sir Humphrey Davy, l'invite, au nom de la Société royale de Londres, à ouvrir des cours sur quelques branches des sciences naturelles.

Allen hésite pendant quatre mois, craignant que la tâche ne soit au-dessus de ses forces. Mais il cède enfin aux instances de Davy, et commence ses leçons en 1804. Elles répondent pleinement à ce qu'on avait attendu de lui. Les auditeurs se pressent autour de sa chaire, et la rue est encombrée des riches équipages de ceux qui viennent l'entendre.

A dater de cette époque, sa renommée scientifique est faite. Il devient membre de la Société

linnéenne, de la Société royale, président de la Société des sciences physiques, et les savants tiennent à honneur de le voir siéger à côté d'eux.

Qu'est-ce qui explique le succès d'Allen dans le haut enseignement? Il n'avait pas de grandes qualités oratoires; et lors même qu'il aurait pu y atteindre, il ne l'aurait pas voulu, de peur de détourner sur lui-même l'attention qui devait s'arrêter sur le fond des choses qu'il enseignait.

Ce qui lui fit avoir un si nombreux concours d'auditeurs, c'est qu'ils se trouvaient en présence d'un homme qui n'apportait que ce qu'il avait sérieusement étudié, n'affirmait que ce dont il était sûr, et ne dépassait jamais dans sa parole les convictions de son esprit : droiture nécessaire dans les choses scientifiques comme partout ailleurs.

Un autre caractère de son enseignement, c'est qu'il y rattachait les principes et les devoirs de la religion. Point d'affectation dans cette partie de sa tâche; nul excès. Il savait attendre le moment opportun; mais alors, nulle fausse honte non plus.

Quelques citations que j'abrègerai beaucoup pourront en donner une idée.

» Plusieurs de vous , dit-il aux étudiants en médecine de l'hôpital de Guy , vont entreprendre de guérir , ou d'adoucir les maux de notre pauvre humanité. Puissiez-vous suivre le grand exemple de Celui qui allait de lieu en lieu en faisant du bien !

» Quoi de plus doux pour un cœur généreux que d'essuyer les larmes de ceux qui souffrent ? La mère attachera les yeux sur vous avec angoisse , quand vous vous approcherez de la couche de son enfant malade. Si la pauvreté se joint à son affliction , j'espère que vous saurez vous élever au-dessus de tout calcul sordide , et trouver votre meilleure récompense dans les services que vous aurez rendus.

» Si la prévenance et la politesse des manières sont bonnes chez tous , elles sont encore plus indispensables dans votre carrière. Le médecin exerce une espèce de ministère , et toute supériorité doit être bienveillante.

» Vous vous trouverez quelquefois dans des situations difficiles et délicates. Ne regardez qu'au devoir , et laissez-en les conséquences à Dieu. »

En terminant son premier cours sur les sciences naturelles , il disait :

« Quel constant équilibre dans les forces de

la nature ! et quel ordre admirable ! L'action de la divine Intelligence y est écrite en si lumineux caractères que chacun peut les lire, même en courant.

» La science bien dirigée élargit nos vues, donne de la vigueur à notre esprit, accroît notre amour de la vérité, et nous fait goûter des joies intellectuelles incomparablement supérieures aux plaisirs matériels. Les unes élèvent l'homme ; les autres le font tomber au-dessous de la place qu'il doit occuper sur l'échelle des êtres créés. »

Dans un autre cours à l'hôpital de Guy, il dit aux élèves : « La sagesse et la bonté de Dieu nous entourent ; elles sont partout présentes dans les lois que nous vous avons expliquées. Que faut-il donc penser de l'homme qui, en face de tant de miracles d'amour, ne remonte pas jusqu'à leur suprême Auteur, et semble avoir honte de le reconnaître dans ses œuvres ?

» Les plus admirables desseins se manifestent de toutes parts à nos yeux ; et le moindre brin d'herbe, le plus petit insecte, perceptible seulement au microscope, attestent aussi bien que l'arrangement de l'univers une puissance et une sagesse infinies.

» Or, en voyant que celui qui a créé les mondes innombrables suspendus sur nos têtes, daigne s'occuper des plus petites choses en même temps que des plus grandes, comment ne serions-nous pas assurés qu'il s'intéresse à chacun de nous? »

Enfin, dans un cours de la même année, il dit à son nombreux auditoire : « Le bonheur de notre espèce est étroitement uni aux progrès des lumières. Où trouve-t-on la cruauté sous ses formes les plus barbares? Chez les illettrés. Quels sont ceux qui peuplent surtout nos prisons? Des ignorants, des hommes envers qui la société n'a pas rempli son devoir. Partout où vous rencontrez un homme qui censure amèrement les autres, qui ne tient pas compte des circonstances dans lesquelles ils ont été placés, qui manque de largeur ou de charité dans ses jugements, soyez sûrs, quel que soit son rang, qu'il est plongé dans une profonde ignorance. Quiconque a des lumières, quand elles sont bien ordonnées et appliquées, est à la fois plus heureux lui-même, et plus capable de répandre le bonheur autour de lui. »

J'ai multiplié ces extraits, parce qu'ils peuvent être utiles à ceux qui sont chargés d'in-

struire la jeunesse. Honneur à l'homme qui ne craint pas d'unir la vérité religieuse et morale aux enseignements de la science ! Et heureux les jeunes gens qui tâchent de s'y conformer !

#### IV

Son mariage. — Ses épreuves domestiques.

Considérons de plus près l'homme même , et voyons-le aux prises avec la douleur. Il est facile de recommander aux autres la pratique de la religion et du devoir ; mais il l'est moins d'en offrir l'exemple.

William Allen se maria , en 1796 , avec Marie Hamilton , jeune fille pieuse et dévouée , qui lui offrait les meilleurs gages de bonheur domestique. Cette union , hélas ! devait être bientôt brisée par la mort.

Ses amis nous apprennent combien il fut heureux dans les rapides jours de ce premier mariage , et il dit lui-même dans son Journal : « Après les joies qui viennent de Dieu , ma chère compagne me donne les plus douces que je puisse goûter ici-bas. »

Elle lui fut enlevée au bout de dix à onze mois , en mettant au monde une fille qui porta

aussi le nom de Marie. Le cœur d'Allen fut déchiré.

« Comme je l'aimais ! écrit-il quelques semaines après dans son Journal... J'ai voulu m'occuper aujourd'hui de mes travaux habituels ; mais de quel poids j'étais accablé !... Souviens-toi cependant, ô mon âme, que dans la sainte cité vers laquelle tu marches, toute larme sera essuyée de nos yeux, et que ta chère Marie est déjà en possession de ce bonheur. »

Il entreprend un voyage pour se distraire de sa tristesse ; mais ses douloureux souvenirs le suivent. « Ce chemin me rappelle ma compagne chérie. Combien de fois nous l'avons traversé ensemble dans une intime harmonie de pensées et de sentiments ! Quand je vois un beau paysage, la pensée me vient que je serais heureux de le lui montrer. Quelle joie je goûtais dans les plus petites choses que je faisais pour elle ! Dieu seul a connu toute la profondeur de mon attachement. C'était l'union des âmes. Et la *réunion*, quand s'accomplira-t-elle ? J'aspire à quitter ce monde. Mais que dis-je ? Comment ce désir s'accorderait-il avec cette parole : *Que ta volonté soit faite !* »

Sa santé avait été altérée. Peu à peu cependant il se relève ; il comprend que l'Église,

l'humanité, les malheureux, les ignorants, réclament ses sympathies et ses efforts. Il prie; il se remet vaillamment à l'œuvre, et sa fidélité dans l'accomplissement de ses devoirs lui rend les forces et la paix intérieure qu'il semblait avoir perdues.

Mais de nouvelles épreuves viennent le frapper. Son vénérable père, Job Allen, meurt au mois de septembre 1800 : fin paisible, sans plainte, sans combat, parce que sa vie avait été dévouée au service de Dieu : la sérénité du soir après celle du jour.

L'année suivante, il perd son frère Jonathan. Le vide se faisait autour de William Allen. Mais il lui restait sa mère, une pieuse et tendre mère, dont nous avons déjà parlé, et à laquelle nous aimons à revenir; car elle fut, si l'on peut ainsi dire, une providence visible pour son fils.

## V

La mère d'Allen. — Quelques extraits de ses lettres.

On connaît ce mot : « Les grands hommes sont les fils de leurs mères. » Cela est encore plus vrai des hommes pieux. Il faut du génie pour être un grand homme, et l'amour mater-

nel ne peut le donner. La foi, la piété, le respect et l'amour des choses saintes sont plus communicables de la mère à l'enfant, et que d'exemples on en pourrait citer !

On raconte que, dans une école théologique des États-Unis, plus de cent jeunes gens s'étant fait part de leurs premières expériences religieuses, il se rencontra que presque tous faisaient remonter à leurs mères les commencements de la vie chrétienne dans leurs cœurs.

La mère de William Allen était de celles-là, sans aucun doute. Sa piété était fervente, et son intelligence peu commune. Aussi trouvait-elle en son fils une affection, des prévenances, un dévouement, un respect, que les meilleures des mères n'obtiennent pas toujours : la plus douce des récompenses pour le cœur maternel, et le meilleur exemple à offrir aux jeunes gens.

Ils feront bien de se souvenir que c'est l'une des marques les plus certaines de la noblesse de l'esprit et de la générosité du cœur de témoigner à sa mère une déférence constante ; et puissent-ils ne pas le comprendre trop tard, hélas ! quand la suprême séparation ne permet plus de réparer sa faute !

William Allen avait toujours dans son portefeuille une ou deux lettres de sa mère, et il

les relisait souvent. Non-seulement dans sa jeunesse, mais dans son âge mûr, il n'entreprenait rien d'important sans l'avoir consultée. Quand elle approcha des jours de la vieillesse, il la pria de venir se loger près de lui, afin de pouvoir lui rendre des visites journalières. C'étaient de sa part mille petites attentions, qui semblent être peu de chose dans le détail, mais qui, pareilles à des gouttes de rosée sur une fleur, la rafraîchissent et la raniment. Jeunes gens, faites de même !

Je m'arrête sur ce trait du caractère d'Allen, parce que les devoirs de la piété filiale sont trop méconnus parmi les membres des nouvelles générations.

Je citerai aussi quelques lignes des lettres de cette femme chrétienne, parce qu'elles sont l'expression d'une foi vivante et pénétrée d'amour. C'est le langage que Monique aurait pu tenir à saint Augustin.

« Le Dieu qui t'a aimé le premier, lui écrit-elle en 1808, veut que tu te consacres par-dessus tout, et tout entier, à le servir. Les rênes du gouvernement de ta vie doivent être entre ses mains, et non entre les tiennes. Il ne s'agit pas de ce que tu pourrais préférer pour toi-même : il s'agit de suivre fidèlement la voie

dans laquelle tu dois marcher. Oui, et ce n'est pas l'affection naturelle qui me fait parler ainsi : c'est la soumission à la volonté du Seigneur ; et j'espère que par tes exemples comme par tes préceptes, tu contribueras à élever les âmes de tes semblables de la terre au ciel.

» Permits à une mère qui t'aime tendrement de t'exprimer le vœu de son âme : c'est que tu subordonnes tout au règne de ton Père céleste, et que tu fasses sa volonté sur la terre, comme tu la ferais dans le ciel.

» J'ai admiré les voies de Dieu à ton égard, depuis le jour où tu quittas la maison paternelle. Ce fut pour mon cœur une grande amertume, quand je me séparai de toi ; mais j'ai préféré à ma satisfaction personnelle ce que tu regardais comme ton bien et celui des autres. Depuis lors, en voyant tes nombreuses et douloureuses épreuves, j'ai craint de m'être trompée. Le nuage était sombre ; mais j'ai repris confiance.

» Consacre sans réserve tes talents à Celui qui te les a donnés. Tu serviras ainsi sa cause parmi les hommes, et tu seras une colonne dans sa maison. »

Toute la vie d'Allen atteste que le poète avait raison de dire :

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !

## VI

### Ses efforts pour l'abolition de la traite des Noirs.

Accompagnons maintenant Allen dans ses différentes œuvres de charité. Elles furent très-nombreuses. Partout où il y avait des opprimés à défendre, des pauvres à secourir, des ignorants à éclairer, des abus à combattre, de mauvaises lois à corriger, des services à rendre, en un mot du bien à faire, il était là : vigilant, actif, persévérant, décidé à ne se reposer que lorsqu'il aurait atteint le but.

Comment un seul homme a-t-il pu mettre la main à tant de choses, et les mener de front avec tant de succès ? Le voici : Il avait par la foi en Christ l'amour de Dieu et des hommes, le sentiment impérieux et constant du devoir, la droiture des intentions, l'intégrité du caractère et des actes, et il s'était imposé une sage économie du temps.

L'abolition de la traite des Noirs, qui devait amener tôt ou tard celle de l'esclavage, fut l'un des premiers objets de sa sollicitude et de sa charité.

Il écrivait, à l'âge de dix-huit ans : « Dès

que j'ai réfléchi sur les actes d'oppression et de tyrannie de mes concitoyens envers les pauvres esclaves, et sur les milliers de victimes que fait chaque année l'abominable trafic des Africains, je suis devenu l'adversaire décidé de l'esclavage. Mais je dois faire quelque chose de plus pour sanctionner mon témoignage, — un pas qui, s'il était fait par tous, mettrait bientôt fin à ce mal immense : c'est de m'abstenir de ce qui est produit par le travail des esclaves. Et comme le sucre est l'un des principaux de ces articles, je prends la résolution, en implorant l'assistance de Dieu, de ne plus en user jusqu'à ce que la traite soit abolie. »

Il persévéra pendant quarante-trois ans dans sa décision, à ce point que, prenant du thé dans le palais du czar Alexandre, il était convenu que le sucre ne serait pas mêlé à son breuvage. Enfin, lorsque la traite et l'esclavage eurent été abolis par le parlement d'Angleterre, il s'écria : « Maintenant, donnez-moi du sucre ; ma conscience me le permet. »

On pourra sourire d'abord devant un acte si extraordinaire. On dira qu'il était lui-même hors d'état d'être fidèle de tout point à son principe, puisque le travail des esclaves entraînait dans beaucoup de choses indispensables. Il se

peut bien ; mais le sourire s'efface quand on y regarde mieux, et cette inflexible logique du devoir est une vertu si rare qu'on s'incline bientôt devant elle avec respect.

Au reste, nous retrouverons cette même logique en lui, quand ses intérêts personnels y étaient engagés, et il y sacrifia dans une autre circonstance des millions plutôt que de la faire fléchir. En face de pareils actes, n'ayons pas le triste courage de disputer. Humilions-nous plutôt à la vue de nos accommodements avec l'opinion, l'ambition et l'argent.

Rien ne se perd, d'ailleurs, dans l'ordre moral non plus que dans l'ordre matériel. Un célèbre homme d'Etat de la Hollande a déclaré que, en voyant Allen s'abstenir de l'usage du sucre parce que c'était le produit du travail des esclaves, il avait été amené à faire de plus sérieuses réflexions sur le régime colonial, et que ce fut là une des causes qui ont fait émanciper les Noirs dans les possessions hollandaises.

Revenons aux premiers efforts de William Allen sur cette question. Sa sympathie pour les esclaves avait été excitée, dès son adolescence, par les sentiments et les exemples de la Société des Amis. Rendons-leur cette justice, qu'ils ont pris l'initiative du grand mouvement de l'éman-

cipation des esclaves , et qu'ils l'ont saisie par le meilleur côté, c'est-à-dire en y subordonnant leurs intérêts personnels. Ils ont proclamé , ou mieux encore , ils ont pratiqué cette maxime , bien supérieure à celle de nos tribuns politiques : « *Périssent notre fortune plutôt qu'un principe.* »

Dès l'an 1751 , lorsque les philosophes et même les hommes pieux ne se préoccupaient guère de cette œuvre d'humanité , les quakers font de l'émancipation des Noirs une obligation générale des membres de leur communion. En 1783 , ils s'adressent à la Chambre des Communes d'Angleterre pour demander à la fois l'abolition de la traite et celle de l'esclavage colonial. Leur pétition est taxée de folie , et rejetée avec dédain. Mais ils persistent ; ils plaident cette sainte cause devant le tribunal de la conscience humaine , bien décidés à ne se taire et à ne se rasseoir qu'après l'avoir gagnée.

Elle est enfin soutenue par d'illustres hommes d'État , Pitt , Fox , Burke , Wilberforce , qui , séparés sur d'autres questions , s'accordent sur celle-là , et montent intrépidement à la brèche contre les défenseurs intéressés de ces crimes séculaires.

C'est ici que nous trouvons le concours , bien humble d'abord , mais ferme et persévérant de

William Allen. Il consacre de longues pages de son journal à raconter les péripéties de cette grande lutte, qui avait commencé en 1788. Il enregistre avec une ardente sollicitude les fortunes diverses de la question, et se rassure contre la défaite en exposant devant sa propre conscience les principes de ceux qui veulent briser les fers de la race opprimée.

Nous ne rapporterons pas les arguments par lesquels il montre que les trafiquants et les propriétaires d'esclaves ne peuvent plus porter le nom de chrétiens : ces idées sont aujourd'hui bien connues.

En 1805, Allen devient membre de la Société abolitionniste, et loge dans sa maison l'un des plus énergiques champions de la race noire, Thomas Clarkson : heureux d'unir ses efforts aux siens pour accomplir ce grand devoir de piété, de justice et d'humanité.

En 1807, le Parlement adopte un bill qui doit bientôt mettre fin à l'abominable trafic des Nègres. Mais il ne suffisait pas d'avoir de meilleures lois ; il fallait en surveiller l'exécution, et travailler surtout au relèvement et à l'éducation des Nègres ; car les hommes n'acquièrent et ne gardent que les droits qu'ils sont dignes d'obtenir.

De là l'institution de la *Société africaine*, présidée par un prince royal, le duc de Gloucester. William Allen en fut l'un des directeurs. Nouveau champ d'activité pour lui ; œuvre difficile , traversée par des obstacles de toute sorte , et dans laquelle il fallait déployer, avec une vigilance de chaque jour, une mâle énergie et une inépuisable générosité. Suivons-le sur ce nouveau terrain.

## VII

La colonie de Sierra-Leone. — Le capitaine Cuffee, etc.

Comment introduire et propager la civilisation parmi les tribus indigènes de l'Afrique ? Les Noirs étaient si dégradés , si abrutis depuis de longues générations , que , pour en faire des hommes dans le sens complet du mot , on avait un immense travail à accomplir. Hélas ! il est loin d'être achevé à l'heure où nous écrivons.

Si quelques Européens ont tendu aux Noirs une main fraternelle , d'autres , en plus grand nombre , ont appesanti leur bras sur la tête de ces infortunés , afin de les retenir au fond de l'abîme.

L'un des moyens qui pouvaient répandre la lumière en Afrique, c'était d'y allumer des phares autour desquels viendraient se grouper les natifs. On résolut donc de fonder la colonie de Sierra-Leone, qui, peuplée surtout d'esclaves affranchis, ayant des temples et des écoles, entretenant des communications régulières avec les chrétiens de l'Europe, s'initiant par degrés aux travaux de l'agriculture et de l'industrie, ferait entrer les colons dans la grande famille humaine, et y amènerait de proche en proche leurs frères dispersés.

On se mit résolûment à l'œuvre. Ni l'argent ni le zèle ne firent défaut. La Société africaine envoya dans la colonie des instituteurs, et tout ce qui était propre à y faire pratiquer les arts utiles : instruments aratoires, outils, machines, graines, et le reste. Mais beaucoup de commerçants anglais, et même des employés civils et militaires de la métropole, loin de favoriser les travaux et le développement intellectuel des colons, ne songeaient qu'à les exploiter.

Il fallait y pourvoir. Allen et ses amis avaient les yeux constamment ouverts sur les injustices qui se commettaient à Sierra-Leone. Ils correspondaient avec les Noirs, faisaient des

enquêtes sur leurs griefs, et s'adressaient au gouvernement anglais pour en obtenir le redressement. C'était un frein pour les oppresseurs ; mais il les contenait sans les corriger.

Les membres de la Société africaine eurent recours à un autre moyen, celui d'envoyer dans la colonie un homme de couleur, *Paul Cuffee*, qui, à force d'intelligence, d'industrie et d'activité, était devenu propriétaire et capitaine d'un grand bâtiment de commerce, qui vint d'Amérique à Liverpool en 1810. Il offrit de se rendre à Sierra-Leone, en promettant de faire tout ce qu'il pourrait pour augmenter le bien-être des colons, et contribuer au relèvement des hommes de sa race.

Ayant été admis à l'une des séances de la Société africaine, et interrogé par le duc de Glocester, la simplicité, le bon sens et la franchise de ses réponses produisirent une si favorable impression que Macaulay le fit asseoir à sa table : chose extraordinaire alors, et encore bien rare aujourd'hui.

L'arrivée de Paul Cuffee à Sierra-Leone parut réaliser ce qu'on en avait attendu. Ce fut un stimulant pour les colons indigènes qui, en voyant l'un des leurs parvenu à ce degré de fortune et d'influence, comprirent qu'ils pou-

vaient, avec les mêmes efforts, obtenir le même succès.

Mais les difficultés se renouvelaient sans cesse; et la lutte dura de longues années entre les commerçants, ou les fonctionnaires anglais, qui se préoccupaient surtout de leurs intérêts personnels, et les membres de la Société africaine qui poursuivaient leur œuvre d'humanité. Sans entrer dans les détails, bornons-nous à dire que William Allen et ses amis firent prévaloir par degrés la liberté sur l'oppression.

Tout n'est pas terminé, sans doute, à Sierra-Leone, et moins encore dans le reste de l'Afrique. Les progrès qui restent à faire sont plus grands que ceux qui ont été faits. Mais le mouvement est donné; il se fortifie; il s'étend; et l'Afrique, avec le concours des missionnaires, des instituteurs, des travaux agricoles et du commerce, prendra tôt ou tard sa place dans le monde civilisé.

Allen et ses compagnons d'œuvre, qui avaient concouru à faire abolir par la législature anglaise l'infâme trafic des Noirs, espéraient en 1814 que le congrès de Vienne suivrait la même voie, en assimilant la traite au crime de piraterie. Il est triste d'ajouter qu'ils furent trompés dans leur attente. Mais la justice est à la lon-

gue plus forte que l'injustice , et ils ne désespérèrent jamais , nous en donnerons ailleurs d'abondantes preuves , de la faire triompher.

## VIII

### Associations charitables.

On entend quelquefois dire : « Prenez garde , en allant chercher si loin des malheureux , d'oublier ceux qui gémissent à votre porte. Resserrez vos entreprises charitables , de peur de n'en mener aucune à bonne fin. »

Mais c'est plutôt le contraire qui est vrai. La charité appelle la charité. Plus on laisse parler ses sympathies pour les misérables du dehors , plus elles s'éveillent et agissent pour ceux du dedans. C'est l'amour fraternel qui se fortifie , se développe par lui-même ; et le secret de bien faire à côté de soi , c'est la résolution de bien faire dans le monde entier.

Les arithméticiens pourront s'étonner de cette affirmation , mais la charité est tout autre chose que de l'arithmétique. Calculez moins , et aimez plus : tout est là.

Tandis que William Allen donnait son temps et son argent pour l'émancipation des Noirs ,

il n'épargnait ni l'un ni l'autre pour les pauvres de son pays natal.

Remontons à l'an 1797. La guerre désolait le continent européen. Des millions de bras avaient été arrachés à la culture du sol, et le sang coulait à larges flots sur les champs de bataille. De là une double cause de détresse pour les ouvriers anglais : ils avaient moins de travail, et devaient payer les denrées alimentaires à un plus haut prix.

Allen et quelques-uns de ses frères leur vinrent en aide. Ils établirent une société analogue à celles que l'on nomma plus tard *Sociétés de consommation* ; et, selon l'exemple qui en avait été donné en Bavière par le comte de Rumford, ils fournirent au meilleur marché possible des soupes économiques. Ils y joignirent des légumes, de l'orge, de la viande, tout ce qui était strictement nécessaire aux indigents.

Il y eut des visiteurs à domicile pour examiner l'état des familles, des inspecteurs pour veiller à la bonne confection des denrées, des distributeurs pour donner à chacun la part qu'il pouvait obtenir. Cette entreprise charitable eut un prompt et vaste succès. Deux à trois mille portions de soupes économiques furent distribuées chaque jour, avec une diminution de trois

cinquièmes sur le prix. La société était en déficit d'environ trois mille six cents francs par semaine, et elle y pourvut par des souscriptions volontaires.

Il est à peine nécessaire de dire que William Allen y mit son cœur; sa bourse, tout ce qu'il pouvait donner. Mais ce qui mérite d'être dit, c'est qu'il y trouvait une source de bonheur. « L'affaire des soupes économiques, écrit-il dans son journal, absorbe une grande partie de mon temps et de mes forces; mais j'ai été rarement aussi heureux que lorsque j'étais de service dans les distributions. Quel privilège que d'accomplir un tel devoir! »

La paix ayant été rétablie en 1802, le prix des vivres baissa, et le travail s'accrut. La société alimentaire cessa donc de fonctionner. Mais elle reprit sa mission en 1812, lorsqu'une nouvelle guerre générale désolait l'Europe. Le blé coûtait fort cher, parce qu'on avait envoyé des farines dans les pays où les troupes anglaises étaient en campagne.

La société de secours étendit son action dans les provinces. Allen fut chargé de lire toutes les lettres qui venaient des différents points de l'Angleterre, et d'en inscrire la substance dans un registre spécial, afin de bien con-

stater la condition des classes souffrantes. Il engagea aussi une partie de sa fortune personnelle pour leur procurer des vivres à bon marché.

Ainsi, des milliers de malheureux furent garantis des dernières extrémités de la misère. Puis, les traités de 1814 ramenèrent la sécurité, l'industrie et l'abondance. Il fallait seulement traverser la crise sans avoir à compter trop de victimes, et des hommes tels que William Allen répondaient à tous les besoins des calamités publiques. Heureux les pays qui en comptent un grand nombre ! La détresse y vient à son jour, il est vrai, mais elle recule devant la charité.

## IX

Joseph Lancaster et sa méthode. — Efforts d'Allen et de ses amis en faveur de l'instruction populaire.

Nourrir ceux qui ont faim est un grand devoir ; mais c'en est un aussi d'instruire les ignorants. Si la pauvreté intellectuelle frappe moins les yeux du vulgaire que la pauvreté matérielle, et inspire au premier abord de moins vives sympathies, elle excite dans le cœur de ceux qui y regardent de plus près une compassion

encore plus profonde; et sans négliger de fournir le pain du corps, ils tâchent par-dessus tout de distribuer le pain de l'esprit.

Allen était de ceux-là. Il dit, en parlant de ce qu'il faisait pour les indigents : « Ce sont des objets secondaires en comparaison de l'éducation des pauvres et de la diffusion universelle des lumières. Eclairer tous les êtres humains en s'appuyant sur l'enseignement des saintes Écritures, là est la *grande cause* qu'il faut soutenir, l'œuvre capitale des hommes de foi et de bien. »

L'occasion s'offrit bientôt pour lui de mettre ces maximes en pratique. Il entra en relation avec Joseph Lancaster en 1808; il admira sa méthode, lui prêta son appui, et s'y dévoua tout entier, mais non sans éprouver de pénibles mécomptes. Ce fut l'une des grandes affaires de sa vie, et nous devons entrer ici dans quelques détails, d'autant plus que la méthode d'enseignement mutuel est une question d'intérêt général.

Joseph Lancaster, né à Londres en 1778, était, comme Allen, membre de la Société des Amis. Dominé, dès l'âge de dix-huit ans, par une irrésistible vocation pour l'instruction des enfants du peuple, il ouvrit une école dans la-

quelle les élèves étaient reçus au prix le plus modique, ou même gratuitement. Il avait mis cet écriteau sur la porte : « Chacun peut envoyer ici ses enfants sans rien payer, et ceux qui ne veulent pas de l'éducation gratuite paieront ce qu'il leur plaira. »

Bien plus, dans les jours de détresse publique, il consentit à nourrir gratuitement les enfants les plus pauvres : entreprise généreuse, dans laquelle il fut aidé par quelques amis, mais qui nous montre déjà qu'il avait plus d'enthousiasme que de circonspection.

Lancaster était en effet un homme singulier, ardent, plein d'intentions charitables, mais ne prenant pas la peine de les mûrir, n'entendant rien aux affaires, multipliant ses dettes sans compter, puis s'irritant contre les autres, tandis qu'il aurait dû s'accuser lui-même. Il était capable de mettre en mouvement une vaste machine, mais il ne l'était pas de la bien diriger.

Voici comment Allen raconte sa première visite à l'école de Lancaster : « Je n'oublierai jamais l'impression que j'en ai éprouvée. Il se trouvait là près de mille enfants qu'on avait recueillis dans la rue. S'ils y étaient restés, ils n'auraient appris qu'à faire le mal, et se seraient dépravés les uns par les autres. Ici ils contrac-

taient l'habitude de la subordination, observaient un ordre parfait, se rendaient mutuellement service, et apprenaient dans la Bible les grandes doctrines de la foi, les grandes règles de la vie. En pensant au bien que la propagation du système de ce digne jeune homme pourrait faire à mon pays et au monde en général, mon émotion fut si forte que des larmes de joie m'en vinrent aux yeux. »

La réputation de Lancaster s'étendit rapidement. La vogue s'en mêla ; et comme il arrive presque toujours, elle exagéra les avantages de la nouvelle méthode. Princes et ambassadeurs, membres du parlement, évêques, dames de haut rang, affluaient dans l'école de Lancaster, et exaltaient à l'envi l'heureux inventeur.

Georges III le fit venir à sa cour. — « Lancaster, lui dit-il, comment un seul maître peut-il conduire et instruire plus de cinq cents enfants à la fois ? — Par le même moyen, répondit Lancaster, que Ta Majesté (on sait qu'il était quaker) maintient l'ordre dans son armée, — par la parole du commandement. »

Le roi lui promit une souscription annuelle de 7,500 francs, et l'exemple du souverain fit abonder les dons pécuniaires. Si Lancaster avait eu quelque esprit d'ordre et de prévoyance,

une large voie lui était ouverte. Mais il s'enivra d'un si grand succès, et multiplia démesurément ses entreprises : en sorte que ses dettes devinrent énormes, et que les créanciers se mirent à jeter de hauts cris.

Ici apparaît William Allen, secondé par deux hommes de la bourgeoisie : *Joseph Fox*, chirurgien à Londres, et *William Corston*, fabricant de chapeaux de paille : le premier appartenant à une congrégation d'Indépendants, le second, à la communion des Moraves. Nous empruntons à Corston le récit d'une scène curieuse et intéressante, qui peut servir à peindre les mœurs anglaises.

— Joseph Lancaster, lui demanda Fox, à combien montent vos dettes ? A mille livres (25,000 francs) ?

— Oui, répondit-il.

— Est-ce à deux mille livres ?

— Oui, répondit-il encore, après un moment de silence.

— Est-ce à trois mille livres, poursuivit-il d'un ton plus grave, en lui posant la main sur l'épaule.

Lancaster fondit en larmes. — Interroge là-dessus William Corston, dit Lancaster ; il connaît mes dettes mieux que moi.

— Monsieur, dit Fox en se levant, et en s'adressant à Corston, dites-moi exactement ce qu'il doit.

— Eh bien ! répondit celui-ci, la dette est plus près de quatre mille livres (100,000 francs) que de trois.

Il s'ensuivit un long silence. Fox enfin, se tenant debout, dit à Corston d'une voix solennelle : « Monsieur, avec votre concours, je puis y suffire. — Et moi, répondit Corston, je crois que Dieu vous a envoyé pour nous venir en aide, et tout ce que je puis faire, je le mets aussi à votre disposition. »

Ils s'embrassèrent alors en versant des larmes. « Ainsi, ajoute le narrateur, par la bonté de Celui qui soutient tout ce qui est bon, fut consolidée une institution qui devait procurer les bienfaits d'une éducation chrétienne à des millions d'êtres humains. »

Au reste, l'enthousiasme était universel. Un boulanger à qui l'on demandait comment il avait ouvert un si large crédit à Lancaster, répondit : « Il a fait tant de bien aux pauvres de mon voisinage, que, s'il ne me restait qu'une seule miche de pain, je lui en donnerais la moitié pour qu'il pût continuer son excellente entreprise. »

Un comité de six membres , au nombre desquels était Allen , fut constitué au mois de mars 1808 pour acquitter les dettes de Lancaster. Les sommes à fournir montèrent en définitive à 150,000 francs , et tout fut exactement payé aux échéances.

Allen fut chargé , en outre , de recueillir les notes des créanciers et de tenir les comptes. Il s'y dévoua pendant plusieurs années , et fit même des avances d'argent. « Ces engagements me tiennent à cœur , dit-il dans son Journal , parce que je comprends toute l'importance de l'éducation du peuple. »

Si Lancaster avait eu un caractère moins ombrageux et plus de prudence , tout pouvait marcher. Mais il ne voulait subir aucune surveillance , et il accusa même ses bienfaiteurs d'agir par vanité. « Tu peux être sûr , mon cher ami , lui dit Allen , que ce qui nous a fait intervenir dans cette affaire , c'est le sentiment de son importance , et le désir d'être en aide à un homme de ton mérite. Jamais la vanité ne nous aurait fait porter un si lourd fardeau. Nous devons tenir des comptes réguliers , parce que les souscripteurs se confient à nous pour le bon emploi de leurs dons. Nous ne suspectons en aucune manière ton honneur ni ton intégrité. »

Joseph Lancaster proclama lui-même , dans un rapport public , ce qu'il devait à la générosité de Fox , de Corston , d'Allen , de tous ceux qui l'avaient aidé à sortir de ses embarras pécuniaires ; mais il ne fut pas fidèle à l'engagement qu'il avait pris de ne faire aucune dépense, avant d'en avoir l'autorisation écrite et signée par trois membres du Comité. Il ouvrit même un pensionnat spécial , en disant qu'il avait assez fait pour la cause commune , et qu'il voulait s'occuper aussi de ses intérêts personnels.

Cet établissement alla mal , et les dettes se renouvelèrent. En vain les ducs de Kent , de Sussex , de Bedford , tâchèrent d'arranger les choses. Lancaster devint de plus en plus intraitable ; il attaqua publiquement ses bienfaiteurs , et tous les liens entre eux et lui furent brisés en 1814.

Allen et ses amis avaient établi une *Société des Ecoles selon la méthode lancastérienne*. Ils lui donnèrent plus tard un autre nom, celui de *Société anglaise et étrangère des Ecoles*, tout en poursuivant la même œuvre , et nous aurons lieu de montrer que William Allen fut l'un des plus zélés propagateurs de cette méthode dans le monde entier.

## X

### La question de la peine de mort.

On sait que le Code pénal de l'Angleterre a été jusque dans notre siècle cruellement prodigue de la peine capitale. Dès qu'il y avait quelques circonstances aggravantes, le vol, ou d'autres actes qui ne sont considérés ailleurs que comme de simples délits, entraînaient une sentence de mort, et elle était bien rarement commuée.

Les quakers, qui condamnent l'effusion du sang, même dans le cas de défense personnelle, devaient éprouver une profonde horreur pour ces lois barbares. Aussi Allen qui, selon la maxime d'un empereur romain, croyait n'avoir rien fait tant qu'il lui restait quelque chose à faire, fonda-t-il dès l'an 1808 une société destinée à éclairer l'opinion publique sur cette question, et à réclamer devant son tribunal la suppression graduelle de la peine de mort.

Il fut secondé par le célèbre Samuel Romilly, descendant de réfugiés français : le chef de l'opposition depuis que Charles Fox avait cessé de vivre ; orateur habile, éminent juriscon-

sulte, qui publia en 1810 des *Observations sur les lois criminelles de l'Angleterre*.

Les réunions du Comité furent fréquentes ; et si le progrès fut lent , parce que les Anglais craignent , en touchant à leur législation , de tout compromettre , la nouvelle Société attira du moins l'attention des légistes et des magistrats sur ce grave sujet.

Allen eut l'occasion , en 1813 , de défendre cette cause d'une manière plus directe , et d'y réussir pour un cas individuel. Voici le fait : il mérite la sérieuse attention du lecteur.

Un jeune homme de vingt-deux ans , nommé *Morgan* , et demeurant dans la petite ville de Cardiff , avait été condamné à mort pour avoir pénétré avec effraction dans une maison habitée , et volé quelques schellings (cinq à six francs) ! Il n'avait point attaqué les personnes : c'était un simple vol , aggravé par les circonstances de l'effraction et de l'habitation.

Informé de ce jugement , Allen prit des renseignements sur ce jeune homme , et apprit qu'il ne savait ni lire ni écrire. On ajoutait qu'il était d'un caractère inoffensif , et que rien n'annonçait en lui le moindre penchant à la férocité.

Dès lors , la lumière s'est faite dans l'esprit

et la conscience d'Allen. Il se trouble, il s'inquiète, et sentant la nécessité d'agir sans délai, il sollicite instamment une audience de lord Sidmouth. Cet homme d'Etat le reçoit avec politesse, mais lui laisse entrevoir que la sentence du juge sera exécutée.

De retour chez lui, Allen ne peut détourner sa pensée du malheureux qui allait être mis à mort. Il prend la plume, et adresse à lord Sidmouth une lettre dont je citerai quelques lignes, parce qu'elle traite la question à un point de vue général.

« Ce jeune homme est coupable, sans nul doute, et doit être puni. Mais dans le cas présent, la peine est tellement disproportionnée à la faute, qu'on ne peut y réfléchir sans éprouver un sentiment d'horreur. Quoi ! un individu, il faut bien l'avouer, envers qui la société n'a pas rempli son devoir, puisqu'elle l'a laissé grandir dans l'ignorance, va périr à la fleur de l'âge pour avoir volé quelques schellings ! Il subira la même peine que s'il avait commis l'assassinat le plus atroce ! Il sera frappé du plus affreux châtiment que l'homme puisse infliger à son semblable !

» Ces lois sanguinaires, au lieu de protéger la société générale, en compromettent la sécu-

rité. N'est-il pas évident que beaucoup de gens s'abstiendront de poursuivre celui qui aura porté atteinte à leur propriété, de peur que le coupable ne perde la vie ? Ainsi l'extrême disproportion entre la faute et la peine encourage les malfaiteurs par la perspective de l'impunité (1).

» Il faudrait travailler à prévenir les crimes. Voilà le triomphe de l'humanité ; voilà ce qui marque le progrès sur l'échelle de la civilisation. Mais c'est imiter les âges barbares que de se venger au lieu de corriger, et de prodiguer la peine de mort, comme si la société n'avait pas d'autres moyens de protection ! »

Lord Sidmouth reconnut dans cette lettre le langage d'un homme de conscience et d'un

(1) Il est curieux de rapprocher ces paroles d'Allen de celles de Voltaire qu'il n'avait probablement jamais lues. Le philosophe de Ferney dit à propos d'une jeune fille qui avait été pendue en Angleterre pour avoir volé dix-huit serviettes à une maîtresse d'hôtel dont elle était la servante : « Quel est l'effet de cette loi inhumaine qui met ainsi dans la balance une vie précieuse contre dix-huit serviettes ? C'est de multiplier les vols. Car quel est le maître de maison qui osera abjurer tout sentiment d'honneur et de pitié, au point de livrer son domestique coupable d'un tort si petit pour être pendu à sa porte ? On se contente de le chasser ; il va voler ailleurs, et il devient souvent un brigand, un meurtrier. C'est la loi qui l'a rendu tel ; c'est elle qui est coupable de tous ses crimes » (*Politique et législation*, etc.).

bon citoyen. Il accorda une nouvelle audience à William Allen, fit suspendre l'exécution de la sentence, et sollicita enfin du Prince-Régent une commutation de peine. Le pauvre Morgan fut simplement déporté, ce qui était bien assez pour la punition de son délit.

« Instruisez tous les enfants des classes indigentes, écrivit encore Allen; vous le pouvez faire à peu de frais. Tous les gens de bien uniront leurs efforts aux vôtres, et vous ferez plus de cette manière que par toutes les lois pénales. »

Cette grave question reviendra dans la suite de notre étude biographique.

## XI

Relations d'Allen avec Robert Owen, et l'établissement de New-Lanark.

Nouvelle sphère d'action et de dévouement pour Allen. Il avait souvent l'occasion d'observer, en donnant des secours aux pauvres, le déplorable état moral et social des ouvriers et de leurs enfants. Vagabondage, ivrognerie, désordres de toute espèce, rixes fréquentes, souffrances à l'entrée et au terme du chemin;

à peine chez un petit nombre le sentiment de la dignité humaine, et chez plusieurs une abjection qui n'était égalée que par leur esprit de jalousie et de révolte contre les classes supérieures de la société.

Tout à coup, il apprend que dans la filature de coton établie à New-Lanark, en Écosse, trois mille ouvriers vivent dans une condition entièrement différente. Ils sont laborieux, rangés, actifs, unis entre eux, et jouissent d'une honnête aisance. Depuis treize ans, aucun de ces travailleurs n'a dû recourir à la charité publique, parce qu'ils ont constitué de leurs propres deniers un fonds commun qui pourvoit aux besoins des vieillards et des malades. Aucun d'eux non plus n'a dû être puni par le magistrat.

En 1813, cette filature est mise aux enchères, et Robert Owen qui la dirige depuis longtemps déclare qu'il est prêt à continuer son œuvre philanthropique parmi ces trois mille ouvriers, pourvu que des hommes généreux consentent à le soutenir, en achetant New-Lanark.

Quel puissant appel au cœur d'Allen ! Il se demande avec quelques-uns de ses amis si Dieu n'a pas placé cette entreprise sur son chemin, afin de l'employer à l'amélioration du sort des classes laborieuses.

A cette époque, le nom de Robert Owen était cité partout comme celui d'un bienfaiteur de l'humanité. Ses idées religieuses et morales étaient encore voilées pour le public, et peut-être pour lui-même. Le livre qu'il avait publié en 1813 sur *la formation du caractère humain* n'attaquait pas les bases du christianisme, ni la responsabilité individuelle. Son grand principe était celui de la *bienveillance générale*, que l'Évangile sanctionne et fortifie sous le nom de charité.

William Allen, on le voit dans son journal, éprouva cependant de longues hésitations avant de s'engager dans cette affaire, comme s'il avait eu le pressentiment d'un grand mécompte, et il prit ses précautions pour l'avenir. Les conditions stipulées entre les associés indiquaient nettement les desseins et le but des nouveaux propriétaires. On y trouvait les articles suivants, qui figurent bien rarement dans les clauses d'une compagnie commerciale ou industrielle :

Il sera pourvu à l'éducation religieuse de tous les enfants des ouvriers;

Cette éducation sera fondée sur l'autorité des saintes Écritures, et conforme aux doctrines et aux préceptes de la religion chrétienne;

Les enfants seront instruits d'après les meil-

leurs systèmes employés dans les écoles d'Angleterre, et tout se fera de concert avec les associés;

Aucun livre n'entrera dans la bibliothèque de l'établissement, sans avoir été approuvé dans une assemblée générale;

Les enfants ne prendront part aux travaux de la filature qu'à l'âge où ils pourront le faire sans porter préjudice à leur santé.

Cette dernière stipulation était en avance de plus de vingt ans sur la législation anglaise, et de plus de trente ans sur la nôtre.

Allen eut l'esprit tranquille après avoir fait adopter ces règlements. Mais ses appréhensions revinrent, et avec plus de force, lorsqu'il eut fait un voyage à New-Lanark, et conversé avec Owen, dans l'automne de 1814. « Pour ce qui concerne la partie industrielle, dit-il, je suis satisfait, et au delà de mon attente. Mais il manque à Owen *une chose* sans laquelle l'habileté, l'activité et la bienveillance ne portent pas longtemps de bons fruits. »

Il revint à Londres avec l'intention de renoncer à cette association; mais Joseph Fox et ses autres associés lui dirent que s'il abandonnait l'entreprise, ils se retireraient avec lui. Allen pria beaucoup, et finit par céder. « Je

serai peut-être, dit-il, le lien qui les tiendra unis. Il s'agit de faire du bien à trois mille créatures humaines. Je pourrai m'opposer aux mauvaises tendances de Robert Owen : tout cela m'arrête, et je laisse le résultat entre les mains de Dieu. »

Il resta donc, en stipulant comme une condition *sine quâ non* que la Bible serait la règle de l'enseignement dans les écoles de New-Lanark.

Le conflit était simplement ajourné; et la piété d'Allen, sans cesse aux prises avec les théories philosophiques de Robert Owen, devait nécessairement aboutir à une rupture que nous raconterons plus tard.

## XII

### Objets divers.

Voici encore d'autres œuvres; et le biographe d'Allen est plus embarrassé, ce semble, d'avoir tant à dire qu'il ne l'était lui-même d'avoir tant à faire.

Comment y suffisait-il? Écoutons-le là-dessus : Il se recueillait chaque matin pendant dix minutes, afin de se rendre bien compte de ses

devoirs et de ses travaux de la journée; il déterminait d'avance l'emploi de chaque heure, et à moins de circonstances imprévues, il s'en tenait strictement à ce qu'il avait décidé.

Allen fait quelque part cette remarque, dont chacun appréciera la justesse par son expérience personnelle : c'est que nous perdons habituellement un temps considérable à nous déterminer sur ce que nous allons faire, tandis qu'il faudrait mettre immédiatement la main à l'œuvre. Chaque jour donne beaucoup d'heures de travail à qui sait les employer.

Jetons un coup d'œil sur quelques-uns des objets qui occupèrent à cette époque l'activité d'Allen.

En 1798, Édouard Jenner publie un livre sur la vaccine. Allen s'applique à propager l'usage de cette grande découverte; il assiste aux réunions convoquées à ce sujet; il rassemble des documents, et devient l'un des directeurs de la nouvelle association.

Le chef d'une tribu de Mohicans vient d'Amérique à Londres. Allen le reçoit dans sa maison, et tâche de l'instruire sur les vérités de l'Évangile; puis il entre en correspondance avec lui pour engager les Indiens à s'abstenir de toute liqueur spiritueuse.

Quelques hommes pieux commencent à établir des écoles du dimanche. Allen y concourt de tous ses moyens.

D'autres publient de petits écrits religieux à bas prix. Allen est là pour les faire imprimer et circuler.

Il est membre d'un comité agricole, et se met à écrire une brochure, en style populaire, sur les voies et moyens de transport.

Bien plus, il se fait journaliste, et commence à publier en 1810, avec le concours de lord Brougham et d'autres amis, un recueil périodique, intitulé *Le Philanthrope*. « L'objet de cet ouvrage, dit-il, est de faire mieux pratiquer la bienveillance universelle, en montrant à tous, même aux plus pauvres, qu'ils peuvent améliorer la condition de leurs semblables, et satisfaire ainsi aux meilleures aspirations du cœur humain. Quiconque veut être heureux doit travailler au bonheur des autres. »

Il recueille des souscriptions, pendant les guerres de l'Empire, pour le soulagement des prisonniers anglais en France.

Il rédige en 1812 une adresse au Prince-Régent contre la guerre même, et obtient l'autorisation de la lui lire dans la salle du trône. Puis il fonde avec ses amis une *Société de la*

*Paix*, afin de répandre les maximes de sa communion contre l'emploi des armes dans toutes les classes de la population.

A la même époque, il tâche d'établir une caisse d'épargnes pour les pauvres : institution qui excitait alors peu de sympathie, et qui s'est depuis propagée partout.

C'en est assez. Ajoutons seulement que les hommes les plus occupés sont précisément ceux dont on peut attendre le plus de services. Rien, en toute affaire, en toute rencontre, n'affaiblit comme la paresse, et ne fortifie comme l'activité.

### XIII

Événements domestiques. — Fonctions et travaux d'Allen dans la Société des quakers.

On se souvient qu'il avait perdu sa femme après onze mois de mariage. Devenu veuf à l'âge de vingt-sept ans, il resta huit ans et demi dans cette solitude intérieure : cherchant à oublier, en répandant ses sympathies et son action au dehors, le vide qui s'était fait dans son cœur et à son foyer. Mais l'isolement domestique ne répondait pas à son caractère, et le 22 avril 1806, il épousa Charlotte Hanbury :

seconde union qui dura plus longtemps que la première, mais qui devait aussi se briser pour lui avant ses vieux jours.

Charlotte Hanbury avait une intelligence cultivée, une piété solide; et William Allen était heureux, quand il rentrait chez lui après les longs travaux de la journée, d'y trouver une chère et douce compagne, qui avait tout préparé pour lui faire goûter un peu de bien-être et de repos. Ils invoquaient ensemble Celui de qui vient toute grâce excellente : accord des âmes qui ennoblit les autres joies domestiques, et unit les époux jusque dans ces dernières profondeurs où ils se sentent un en Dieu.

Mais aucun enfant ne vint embellir ce mariage de son doux sourire et de ses tendres caresses. Allen n'eut qu'un seul enfant, la jeune fille de sa première femme, hélas! et il devait aussi la perdre à la fleur de l'âge, comme s'il eût été appelé par la Providence à faire voir sous les coups de ses épreuves de famille la même force de piété et de caractère qu'il déployait au dehors. Mais nous ne voulons pas anticiper.

Par ses convictions comme par sa naissance, Allen appartenait à la Société des quakers; il en remplissait exactement tous les devoirs; et

ses frères, jaloux de l'employer au service de leur communion, ne tardèrent pas à solliciter son concours dans les exercices de culte et de discipline.

Il fut chargé de remplir l'office de clerc ou de secrétaire dans les comités qui s'occupaient des *frères souffrants*. Les séances duraient quelquefois plusieurs semaines, parce qu'on faisait de sérieuses enquêtes avant de prêter appui à ceux qui avaient éprouvé des revers, de peur de favoriser en eux la négligence dans les affaires ou le dérèglement.

Plus tard, en 1811, Allen fut nommé *surveillant*, ou inspecteur de la communauté, ce qui est le sens étymologique du titre d'*évêque*, dont la signification a été si complètement changée depuis les jours de l'Église primitive. Les quakers ne confient cette charge qu'à ceux qui, par leurs discours et leurs actes, ont manifesté en eux les *fruits de l'Esprit*. « Quoique j'eusse conscience de mon peu de capacité, écrit Allen, je ne voulus pas refuser, craignant de manquer à mon devoir, et de tomber moi-même dans une plus grande pauvreté spirituelle. Ma prière est d'être préservé de faire aucun mal, si je ne puis pas faire beaucoup de bien. »

C'était une extrême défiance de soi, qu'il éprouvait par nature, et qui reparait souvent dans son journal. Mais l'unanime témoignage de ses frères atteste qu'il apporta dans l'exercice des fonctions de surveillant une netteté d'esprit, une droiture de conscience et une fermeté de caractère qui lui donnaient une grande autorité. On suit toujours ceux que l'on respecte, et on respecte aussi toujours ceux qui donnent l'exemple de l'obéissance aux règles qu'ils ont mission de faire observer.

## XIV

Première entrevue d'Allen avec l'empereur de Russie.

La scène va s'agrandir devant nous.

William Allen, tout en n'étant qu'un simple particulier, de classe moyenne par sa famille, voué aux arts industriels et aux fonctions de l'enseignement, était destiné à entretenir de fréquentes relations avec quelques-uns des plus puissants monarques de l'Europe : spectacle étrange à première vue, mais qui sera expliqué en son lieu.

Après avoir été amené à Paris par les grands événements de 1814, le czar Alexandre vint en

Angleterre au mois de juin de la même année, afin de s'entendre avec le cabinet de Saint-James pour la conclusion des nouveaux traités.

Ce prince, âgé alors de trente-six ans, était dans un état d'esprit et de cœur qui fera comprendre ses rapports avec Allen et la Société des Amis.

Petit-fils de Catherine II, et nourri dans sa jeunesse des idées de l'école encyclopédique, auxquelles étaient venus se joindre les orages des passions, il avait été longtemps étranger aux principes et à l'action de la foi chrétienne. Mais les austères leçons de l'adversité, bientôt suivies des triomphes les plus éclatants et les plus inattendus, avaient réveillé au fond de son âme l'élément religieux, mystique même, que la philosophie de Voltaire et les entraînements des jeunes années avaient comprimé, sans l'anéantir entièrement.

Son intelligence, d'ailleurs, était naturellement ouverte aux idées hautes, son cœur aux sentiments généreux ; et depuis qu'il s'était assis sur le trône, il avait sincèrement cherché à rendre ses sujets meilleurs et plus heureux. Il crut voir dans l'immense désastre de l'armée française, après la retraite de Moscou, la main de Dieu ; et il résolut de mieux obéir à Celui

qui lui avait rendu , avec la sécurité et la gloire, les moyens d'accroître la civilisation de son pays.

Le czar fut encouragé dans ses tendances religieuses par la baronne de Krudener, qu'il rencontra à Paris : femme singulière , à la parole vive , au cœur ardent, ne sachant pas toujours se défendre de l'exaltation , mais sincère dans sa foi, infatigable dans son œuvre de prosélytisme, et s'adressant aux plus grands pour faire du bien aux plus petits.

Les quakers ne connaissaient qu'à demi ce qui s'était passé au fond de l'âme d'Alexandre, lorsqu'il posa le pied sur le sol de l'Angleterre. C'en était assez cependant pour les engager à ouvrir des relations avec lui. Ils voulaient surtout le féliciter d'avoir ouvert ses Etats à la libre circulation des saintes Ecritures , fortifier ses sympathies pour l'instruction des classes populaires, et obtenir son appui pour l'abolition générale de la traite des Noirs.

William Allen , secrétaire du Comité de la Société des Amis , fut chargé de faire deux adresses : l'une au roi de Prusse, qui s'était aussi rendu en Angleterre, l'autre à l'empereur de Russie. Il rédigea ces pièces avec le style sobre, sérieux et ferme qui le caractérisait.

Le roi de Prusse reçut poliment la députation des quakers, et la remercia de ses bonnes intentions ; mais sa réponse fut brève et froide.

Le czar Alexandre, au contraire, qui était alors dans la première ferveur de ses sentiments de piété, alla plus loin qu'on ne s'y était attendu, et annonça même qu'il voulait assister à l'exercice de culte des quakers.

Grande surprise parmi ces humbles chrétiens, qui comptent rarement dans leurs réunions des auditeurs étrangers, et surtout des personnages de haut rang.

L'heure venue, Alexandre se présente, accompagné de sa sœur, la grande-duchesse d'Oldenbourg, du comte de Nesselrode, la poitrine étincelante de ses décorations, et d'autres officiers supérieurs. La multitude, attirée par la nouveauté du spectacle, encombra la rue.

L'assemblée reste silencieuse pendant un quart d'heure, selon l'usage des quakers ; puis, deux ministres prennent la parole, et adressent aux assistants de pieuses exhortations.

« L'empereur et toute sa suite, dit Allen, se comportèrent avec un grand sérieux. Quand le service fut achevé, il serra cordialement la main des principaux quakers, et ajouta qu'il leur donnerait audience le lendemain.

« Nous nous présentâmes devant lui à l'heure indiquée , poursuit Allen. Il avait un costume très-simple, et nous reçut avec un bienveillant sourire , comme des amis plutôt que comme des étrangers. La conversation eut lieu moitié en anglais , moitié en français. L'empereur nous interrogea sur les doctrines et les pratiques de notre Société , et déclara qu'il était d'accord avec nous sur la suprême importance du culte intérieur et spirituel. — Je prie chaque jour , dit-il , non en répétant sans cesse les mêmes paroles , mais selon mon état d'esprit.

» Il nous parla ensuite des grandes obligations qui lui étaient imposées , des tentations qui l'entouraient , du petit nombre de personnes auxquelles il pouvait se confier ; et l'un de nous lui ayant adressé quelques paroles pieuses : — Elles me vont au cœur , et y resteront longtemps gravées , répondit-il avec des larmes dans les yeux. »

L'entretien dura près d'une heure. Les quakers parlèrent au czar des souffrances de la race africaine , des bienfaits de l'éducation populaire , et d'autres objets de religion et de philanthropie. Il leur prêta une sérieuse attention , et leur dit que si l'un d'eux allait à Saint-Petersbourg pour une mission religieuse

ou charitable, il pourrait s'adresser directement à lui. « Comptez sur ma protection, ajouta-t-il; je me sépare de vous comme d'amis et de frères. »

La suite montrera que ces paroles ne furent pas perdues, et que William Allen sut les mettre à profit pour servir dans les Etats moscovites les intérêts de l'Evangile, des mœurs, de l'instruction des classes populaires et de la charité.

## XV

### Pensées pieuses et maximes d'Allen.

Il manquerait à notre résumé quelque chose d'essentiel, si nous négligions de recueillir dans le Journal d'Allen quelques-unes de ses pensées et de ses maximes. Nous aurions pu en citer beaucoup; mais nous retranchons plusieurs de celles que nous avons recueillies dans notre premier travail. Ne portons rien à l'excès, pas même ce qu'il y a de meilleur.

On ne doit pas chercher ici des idées bien neuves, ni bien profondes, ni éloquemment exprimées. Mais c'est un cœur chrétien qui s'ouvre, c'est une conscience chrétienne qui parle, et peut-être en retirera-t-on plus de fruits

que de toutes les sublimités de la rhétorique ou de la métaphysique.

Nous suivrons l'ordre des dates, en nous arrêtant au terme de cette première partie.

« Heureux les hommes qui soumettent leur volonté propre à la volonté de Dieu ! Ceux-là seuls peuvent lui donner le nom de *Père* en toute sincérité.

» On ne profite guère de ses lectures, je le sais par expérience, en courant à travers beaucoup de livres. Il faut lire avec attention et lenteur, examiner si les idées qu'ils nous donnent sont en harmonie avec les nôtres, et s'assimiler ce qu'elles ont de plus instructif.

» Dangereuse habitude que celle d'ajouter ou de retrancher quelque chose à ses récits, afin de les rendre plus intéressants ou plus agréables. Qui trahit la vérité dans les petites choses en vient à la mépriser dans les grandes.

» Le point capital, c'est de faire du bien, et non d'accumuler des biens.

» Il faut chercher la retraite, lors même que notre inclination nous pousserait à en sortir, et surtout alors. Quand la sainte flamme qui est en nous languit, c'est une marque certaine qu'il faut se replier au dedans de soi, et devant Dieu, pour la ranimer.

» J'éprouve un grand mépris pour moi-même, quand je m'aperçois que je fais telle chose, ou telle autre, afin d'être vu des hommes.

» Je dois me garder de l'esprit chagrin et de l'aigreur, même en soutenant les causes les plus justes.

» Comment nos actions peuvent-elles le mieux supporter la lumière du dehors? C'est lorsqu'elles nous sont inspirées par des intentions auxquelles puisse prendre plaisir Celui qui nous voit au dedans.

» Qu'ils sont vains et vides les applaudissements du monde, quand on les compare à l'approbation de Dieu!

» Combien je désire être en bon exemple aux jeunes gens placés sous ma direction (les élèves en médecine)! Je prie en secret pour eux comme pour moi-même.

» Il faut plus de grandeur et de fermeté d'âme pour supporter une injure que pour s'en venger.

» Tout ce que nous accomplissons par obéissance au devoir, ne fût-ce que dans les circonstances les plus insignifiantes, nous donne une grande force.

» Nous sommes trop prompts à blâmer. Examinons d'abord, et apprécions mûrement les

choses et les hommes. Il faut accorder beaucoup aux circonstances personnelles, et aux divers points de vue sous lesquels chacun considère les mêmes objets.

» Plus je réfléchis sur l'éducation du peuple, et plus j'en apprécie l'importance. Avec les lumières viennent les idées justes sur le devoir, et la connaissance du devoir diminuera le nombre des criminels. N'oublions pas que les classes populaires sont la base et la force de la société. »

Nous avons réservé pour la fin de ces extraits deux fragments un peu plus étendus : l'un, sur l'obligation de ne jamais se départir de la vérité ; l'autre, sur les fâcheux effets de l'esprit de dénigrement.

L'un des amis d'Allen avait soutenu que l'on peut, et même que l'on doit, en certains cas, voiler le vrai, ou s'en écarter.

» J'espère, lui écrivit Allen, que la différence d'opinion entre nous est une affaire de mots plutôt que de principe. Nous sommes d'accord sur ce point, que la vérité est de source divine, et qu'elle doit régler notre vie tout entière. La question est seulement de savoir s'il est permis de s'en départir à bonne intention. Eh bien ! je réponds avec une pleine

assurance : Non. Celui qui s'est déclaré le Dieu de vérité, et qui a le mensonge en horreur, ne le rend jamais nécessaire dans l'arrangement des choses, ni pour notre bien, ni pour le bien commun.

» Je suis toujours effrayé quand je vois reparaître cette fausse maxime, qui est encore trop souvent appliquée de nos jours, que *la fin justifie les moyens*. Pensons-y sérieusement. Que deviendrait la société, si elle était généralement mise en pratique ? Et ne le serait-elle pas, si nous nous arrogions le droit de décider, nous, si bornés dans notre intelligence et nos conceptions, des cas où il est utile de s'écarter de la ligne droite qui a été tracée par la sagesse éternelle ? Nous n'aurions plus aucune règle du juste, puisque chacun serait libre d'avoir la sienne propre. Non, le premier des devoirs est de faire en tout notre devoir, avec l'assistance de Dieu. »

L'ami d'Allen le remercia de ses sages avis, et ne disputa plus.

L'autre fragment est emprunté à un article publié dans *le Philanthrope*, où l'auteur s'attache à combattre l'habitude du dénigrement, ou de *la détraction*.

« Le dénigrement est l'infirmité des petits

esprits, qui sont mécontents de trouver chez les autres des talents supérieurs à ceux qu'ils possèdent, ou qui s'irritent des vertus qu'ils ne veulent pas prendre la peine d'égaliser. C'est aussi la tendance des caractères faibles, et l'on voit même des personnes charitables y céder, parce qu'elles n'y réfléchissent pas comme elles le devraient.

» Quand on est péniblement ému par le sentiment de son infériorité, il faut se dire que le plus grand honneur auquel nous puissions aspirer, c'est l'approbation de Celui qui distribue ses dons comme il lui plaît, et qui ne demande de nous que le fidèle emploi de ce qu'il nous a donné.

» Soyons donc sympathiques, et plus disposés à relever nos semblables qu'à les rabaisser, à proclamer ce qui est bon en eux qu'à signaler ce qui est mauvais. N'oublions pas que nous avons besoin les uns des autres. C'est donc notre intérêt aussi bien que notre devoir de faire tout concourir au bonheur de ceux qui nous entourent, non-seulement dans les grandes occasions, mais dans les moindres incidents de la vie journalière.

» S'il ne faut pas dénigrer son prochain, il ne faut pas non plus l'affliger sans une impé-

rieuse nécessité. Un regard sombre , un silence chagrin , une expression rude ou amère attriste tout un cercle de personnes ; et quelle satisfaction y a-t-il à mettre les autres mal à l'aise , comme on l'est soi-même ? Etre fraternel jusque dans les choses les plus insignifiantes en apparence est un grand point ; car les mêmes paroles, prononcées d'un ton ou d'un autre , produisent des effets tout différents. Gardons-nous d'éloigner par un excès d'austérité ou de rigueur ceux dont les vertus méritent notre estime.

» La vraie politesse est là , et l'Evangile ne nous oblige à rien de plus , ni de moins.

» Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes , et dès lors nous devons nous abstenir, autant que possible , de toute parole , de toute insinuation qui lui tournerait à préjudice. Aucun défaut n'est plus nuisible à la paix et au bien-être de la société que celui du dénigrement.

« Il est écrit : *Tu ne maudiras point celui qui est sourd* (Lévitique , XIX , 14) : ce qui signifie qu'il n'est pas permis d'attaquer celui qui n'est pas en état de se défendre, et tel est le cas des absents. »

Est-il nécessaire d'ajouter que William Allen

s'efforçait d'accomplir le premier , et avec une fidélité inébranlable , les conseils qu'il donnait à ses frères ? Toute sa vie prouve qu'il était plus disposé à excuser les défauts , ou les torts des autres , que les siens. Pour eux il interrogeait volontiers son cœur , et pour lui sa conscience : le plus sévère des guides et le meilleur , quand il est lui-même dirigé par la foi.

---

## DEUXIÈME PARTIE.

DEPUIS LES PREMIÈRES ENTREVUES D'ALLEN AVEC L'EMPEREUR DE  
RUSSIE JUSQU'À LA MORT DE SA FILLE.

(1814-1823.)

### I

Caractéristique d'Allen à cette époque de sa vie.

William Allen est maintenant âgé de quarante-quatre ans : il a atteint cette maturité de la vie, où l'homme jouit de la plénitude de ses forces, ayant tout à la fois l'expérience du passé, la connaissance du présent, et l'espoir d'un long avenir.

Ce que William Allen avait fait lui donnait les moyens de faire encore plus et mieux ; car il y a, pour ainsi parler, une richesse morale qui s'accroît, comme la richesse matérielle, par son propre fonds.

L'esprit, le caractère d'Allen étaient éminemment pratiques. Il se livrait peu aux abstractions et aux systèmes ; sa grande affaire était d'agir.

« La vraie question n'est pas d'inventer de nouvelles théories, dit-il quelque part : c'est de mettre la main à l'œuvre avec promptitude et fermeté. Les hommes savent en général ce qu'ils doivent faire ; ce qui leur manque surtout, c'est la bonne volonté. »

Le ressort central et constant de sa vie était l'amour des hommes, inspiré par l'amour de Dieu, qui se maintenait en lui par son inaltérable attachement aux doctrines essentielles de l'Évangile : le Christ, médiateur et sauveur ; le Saint-Esprit, notre lumière et notre force ; la contemplation anticipée du bonheur céleste, et le devoir d'y tout subordonner en soi et autour de soi.

Les sciences, dont il était l'un des interprètes les plus autorisés dans ses leçons publiques, l'aidaient à se faire suivre dans ses entreprises religieuses et charitables. Le savant appuyait le chrétien.

On a déjà pu voir quel facile et bienveillant accès il trouvait auprès des grands. Ces exemples, qui vont se multiplier et offrir un caractère encore plus frappant, valent la peine d'être expliqués.

Dans ses relations avec les princes du monde, Allen n'oubliait jamais le respect qui leur est

dù ; mais il oubliait encore moins l'essentielle unité qui existe entre tous les êtres humains, créés à l'image du même Dieu, foncièrement égaux dans le cœur de leur Père céleste, et appelés à entrer dans le même héritage, après avoir accompli les mêmes devoirs.

Il serait bon de comprendre que ce qui unit le plus les hommes, c'est la foi chrétienne. Les matérialistes, qui préconisent l'égalité, en contestant l'existence de Dieu, de l'être spirituel en nous et de la vie à venir, renversent d'une main ce qu'ils prétendent édifier de l'autre.

Ce qui contribuait encore à établir d'intimes relations entre Allen et ses illustres protecteurs, c'est qu'on était pleinement persuadé qu'il se préoccupait du bien général beaucoup plus que du sien. On n'avait plus à craindre dès lors d'être trompé, ni exploité.

C'est ici le lieu de parler avec quelques détails d'un acte auquel nous avons déjà fait allusion, et qui montre jusqu'où Allen pouvait porter le sacrifice de ses intérêts personnels.

L'empereur de Russie lui proposa, au moment d'entreprendre une grande expédition militaire, de fournir à ses troupes les médicaments dont elles auraient besoin. Outre ses sentiments de bienveillance envers Allen, il avait de bonnes

raisons pour en agir ainsi ; car il était assuré que les préparations pharmaceutiques seraient faites avec le plus grand soin , et que la santé de ses troupes y gagnerait.

Allen aurait eu , de son côté , des motifs légitimes pour accepter cette offre. D'abord la guerre ne s'en ferait pas moins , soit qu'il se rendit à la proposition du czar , ou qu'il s'y refusât. Il pouvait se dire ensuite que les médicaments préparés dans sa maison , qui avait acquis une réputation européenne , seraient probablement de meilleure qualité que ceux qui sortiraient de la plupart des autres officines , et qu'il servirait de la sorte la cause de l'humanité. Ajoutons-y la perspective de faire une grande fortune.

Que d'arguments pour capituler avec sa conscience ! et combien d'autres , même des plus pieux , auraient accepté une telle offre ! Mais non : il était opposé en principe à toute espèce de guerre , et il ne voulut pas y concourir , même sous cette forme indirecte. On peut contester ce qu'il y a d'absolu dans ce principe ; mais comment ne pas estimer l'homme qui y restait fidèle à ce prix ?

Allen se demanda : Qu'est-ce que le Christ aurait fait à ma place ? Et une fois qu'il eut

entendu, ou cru entendre la réponse au fond de sa conscience, il refusa l'offre du czar Alexandre, sans la moindre ostentation, ne pensant pas même qu'il eût accompli un grand acte de renoncement personnel. L'empereur de Russie s'inclina devant son refus, en le regrettant et en l'admirant.

Plus tard, la Société royale de Londres inscrivit ce fait dans son éloge funèbre. « Proclamons à son honneur, dit-elle, qu'il a rejeté, par obéissance au devoir, une offre dont il serait difficile d'apprécier la valeur pécuniaire. Il a eu le droit d'attester, au terme d'une longue vie, qu'il n'a jamais subordonné le bien public à ses intérêts privés. »

Cet exemple méritait d'être connu, surtout dans un siècle où le matérialisme des idées se montre si souvent dans les actes, et fait des intérêts matériels une espèce de religion : la plus abjecte des religions et la plus dangereuse, mais quelquefois la mieux écoutée et obéie.

Allen obtint aussi la confiance des souverains, parce qu'il avait pour maxime de ne jamais s'immiscer dans les affaires politiques sans une absolue nécessité. Il n'aimait point les hommes aventureux, les brouillons, qui veulent faire de la philanthropie avec des passions révolution-

naires. « Je n'ai jamais été, ni ne suis d'aucun parti dans les questions de charité, écrivait-il un jour à l'empereur Alexandre. Mon grand but est de m'unir aux personnes pieuses de toute dénomination, afin de donner plus d'autorité aux principes chrétiens : seule base du bonheur des hommes dans le temps et dans l'éternité. »

A y regarder de près, c'était peut-être la meilleure des politiques, car elle encourageait les princes à entrer dans la voie des réformes. Ce qui a créé et consolidé toutes les libertés modernes, c'est la foi chrétienne, et non l'esprit de révolution. Ayez de vrais croyants, et vous aurez certainement des citoyens libres. Arrachez les convictions religieuses du fond des âmes, vous énerverez les caractères, et vous aurez bientôt des esclaves. Les despotes ne l'ignorent pas, et ils agissent en conséquence.

Revenons à William Allen.

Un autre trait bien remarquable de sa piété, c'est que, tout en ayant pour lui-même des doctrines nettement formulées et solidement assises, il avait un esprit tolérant, un cœur large, et demandait la liberté religieuse pour tous. « Nous croyons, disait-il aux ouvriers de New-Lanark, que la vraie Église de Christ est composée des membres de toutes les Églises visi-

bles qui s'efforcent, dans la sincérité de leur âme, de connaître et d'accomplir la volonté de Dieu. »

Et ailleurs : « J'aime tous ceux qui aiment sincèrement Notre-Seigneur et Sauveur. Ceux-là sont mes frères et mes sœurs, de quelque nation qu'ils soient, et à quelque communion qu'ils appartiennent. »

Point d'esprit sectaire en lui. Il voulait conduire les hommes, non dans telle ou telle enceinte ecclésiastique, mais au pied de la croix de Jésus-Christ.

Quant à la liberté de conscience et de culte, il la demandait aux princes, non seulement pour les chrétiens de tout nom, mais pour les juifs, pour les mahométans; et il intercédait même auprès du czar Alexandre en faveur des francs-maçons.

Il aimait à voir le bon côté des hommes et des choses plutôt que le mauvais. C'est ce qu'on nomme l'*optimisme*. A toutes les pages de son journal et de sa correspondance revient l'éloge de ceux avec lesquels il s'est rencontré. Il croit habituellement trouver en eux des personnes pieuses, droites et charitables. Il se trompe, sans nul doute, en plus d'une occasion, et il suffit, pour s'en convaincre, de lire ce qu'il est

forcé de raconter plus loin. Mais quoi ! si l'optimisme a ses dangers et ses mécomptes, n'est-il pas aussi la marque d'un esprit élevé et d'un caractère généreux ? On est plus facilement content des autres , quand on l'est de soi-même.

N'oublions pas de dire que William Allen était homme de prière en même temps que d'action. Il y a des chrétiens qui, portant sans cesse les yeux au dehors, sont exposés à oublier le dedans. Ils font tant d'œuvres de toute sorte qu'ils s'y laissent absorber ; et, semblables à Marthe de Béthanie, ils s'inquiètent et s'embarrassent de tant de choses qu'ils négligent la seule chose nécessaire. Mais Allen y maintenait un juste équilibre.

Il profitait surtout des heures qu'il passait en famille pour se retremper dans la foi par la méditation des Écritures et la prière. La vivifiante influence de l'Évangile n'était nulle part plus forte sur lui qu'à son foyer , selon le témoignage de ceux qui l'ont le mieux connu ; et cette vie spirituelle, en se renouvelant chaque jour à la source d'où elle était sortie , loin de s'épuiser, allait en se fortifiant.

Il avait aussi l'habitude d'ouvrir largement la porte de sa maison aux étrangers qui venaient y frapper, en se recommandant par leur carac-

tère religieux : généreuse hospitalité, qui lui fit avoir des amis reconnaissants dans les diverses contrées du monde.

Tel était l'homme, le chrétien, à l'époque de sa vie où nous sommes arrivés. Suivons-le maintenant dans les voies qu'il a parcourues.

## II

Etablissement de nombreuses écoles populaires en Angleterre et au dehors.

Allen s'était séparé de Joseph Lancaster, mais non de sa méthode. Il y tenait profondément, parce qu'il y voyait le système le plus propre à instruire les enfants du peuple, sans faire de bien grandes dépenses. Peut-être en exagérait-il les avantages : l'expérience de la méthode d'enseignement mutuel n'était pas faite, il y a soixante ans. Quoi qu'il en soit, il s'y dévoua tout entier.

Voici le plan qu'il avait conçu, avec l'esprit et les sentiments qu'il voulait apporter dans l'exécution :

Des écoles populaires partout, jusque dans les moindres villages, et au fond des campagnes ;

La Bible à la base et au sommet de ces écoles ;

La culture de l'intelligence, comme l'un des moyens de l'éducation morale ;

L'éducation morale par la piété ;

La piété, moyen de communion avec Dieu, source de tout vrai bonheur ici-bas et dans la vie à venir.

Donc, nul effort, nul sacrifice ne doit coûter pour atteindre ce but.

On se souvient qu'il avait fondé avec quelques amis une société anglaise et étrangère des écoles. Les besoins étaient grands ; le comité dut prendre des engagements onéreux, et il comprit que, pour établir l'œuvre sur des fondements solides, il fallait collecter deux cent cinquante mille francs.

La somme était énorme, surtout il y a un demi-siècle, quand les fortunes étaient moindres aussi bien que l'habitude de donner pour des entreprises de ce genre. Beaucoup d'hommes plus circonspects que dévoués annoncèrent un échec. Mais Allen, aidé par son excellent ami, Joseph Fox, qui avait si généreusement contribué à payer les dettes de Lancaster, se mit résolûment à l'œuvre, et ils eurent enfin la joie de recueillir toute la somme dont ils avaient besoin.

Ce ne fut pas sans peine. Les uns étaient hostiles à l'établissement des écoles populaires; d'autres, tièdes et froids; les avares cherchaient des excuses pour se dispenser d'ouvrir leur bourse; les anglicans craignaient de favoriser les progrès de la dissidence; les hommes politiques alléguaient le manque d'argent dans les caisses de l'Etat.

William Allen exprime quelque part son étonnement de ce qu'on donne des millions pour bâtir des prisons, tandis qu'on est souvent bien avare des deniers publics pour les écoles : comme si la société attachait plus d'importance à punir les crimes qu'à les prévenir, ou que la passion de la vengeance fût plus forte en elle que l'amour du bien.

Mais il n'était pas homme à reculer devant les obstacles. Assemblées publiques, appels directs et collectifs, courses à domicile, sollicitations auprès des plus petits comme des plus grands, il n'y épargna rien. « Si notre foi et notre patience ont été souvent éprouvées, écrivait-il à son ami Joseph Fox, notre œuvre n'a pas été vaine. Réjouissons-nous donc : la moisson est venue après le travail. »

Il composa, en outre, et publia un *Manuel du système anglais d'éducation*, qui contenait

tous les renseignements nécessaires pour ouvrir des écoles et les bien diriger.

Il eut l'idée d'appeler les ouvriers, les pauvres eux-mêmes à seconder l'œuvre par des associations scolaires : espèce de Société de secours mutuels pour l'éducation des enfants, comme il en existe pour le soulagement des vieillards et des malades. Mais il était difficile de faire comprendre aux gens du peuple que le pain de l'esprit est aussi nécessaire, sinon plus, que le pain du corps.

Il essaya également de mettre les enfants des journaliers et des ouvriers en état de fournir à une partie des frais de leur éducation, en leur faisant apprendre des métiers, en les employant à des travaux utiles. L'exemple en avait été donné dans une école de quakers, où les garçons exerçaient les métiers de forgerons, maçons, menuisiers, travailleurs de terre, tandis que les jeunes filles faisaient la lessive, le repassage, la cuisine, les chambres, etc. Mais l'exécution de ce plan était difficile, parce qu'il y fallait des dépenses considérables de premier établissement.

Allen ne se borna pas à augmenter le nombre des écoles populaires dans son pays natal ; il tourna aussi les yeux vers les contrées étran-

gères, et s'efforça de propager l'instruction chez tous les peuples au milieu desquels il pouvait agir.

Ainsi, la France. Il appela en Angleterre des jeunes gens pieux et bien doués, auxquels il donna les directions nécessaires pour être les propagateurs de la méthode lancastérienne, et il recueillit quelques fonds qui devaient servir à étendre cette bonne œuvre parmi les protestants français.

De même dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Suède, en Russie, en Grèce, jusque dans l'Inde, en Afrique, et chez les Noirs émancipés de Saint-Domingue. Il formait des maîtres dans des institutions spéciales, puis il les envoyait jusqu'aux extrémités du monde, partout où une porte leur était ouverte. Les objections, les résistances ne manquaient pas, on peut le présumer; mais Allen appelait à son aide rois et princes, ministres d'Etat et simples citoyens, savants et philanthropes, qui s'honoraient de marcher dans la voie qu'il ouvrait devant eux.

Quelques hommes de notre siècle, investis d'un grand pouvoir, ont pu faire plus que lui pour le développement de l'instruction populaire; mais aucun d'eux, ils le reconnaîtront

eux-mêmes , n'y a déployé plus de zèle , de dévouement et de persévérance.

### III

Intervention d'Allen dans l'arrangement des affaires du duc de Kent.

Quelques mots sur une affaire privée , à cause de la singularité du fait. C'est un simple particulier qui intervient dans les embarras domestiques d'un prince du sang , et réussit à l'en affranchir.

Le duc de Kent, quatrième fils de Georges III , et père de la reine Victoria , encore assise sur le trône d'Angleterre , avait été entraîné , par des circonstances qu'il serait trop long de rapporter ici , à contracter des dettes considérables ; et ni Georges III ni ses ministres ne l'aidèrent à les payer , parce qu'ils étaient mécontents de le voir associé aux hommes de l'opposition.

En 1807 , le duc de Kent fut contraint d'abandonner à ses créanciers la moitié de ses revenus ; mais cette mesure ne suffit pas à le tirer d'embarras. Quelque temps après , il eut la pensée de réclamer les conseils et l'appui d'Allen , avec lequel il entretenait , ainsi que son

frère, le duc de Sussex, de fréquents rapports, parce qu'il estimait son caractère, sa conduite et qu'il était accoutumé à lui donner des souscriptions pour ses œuvres de charité.

Allen déclina d'abord une mission qui ne répondait point à ses aptitudes, et qui le mêlait à la vie du grand monde. Mais le duc de Kent insista pour lui faire accepter la charge de commissaire ou de curateur, en disant qu'il n'accepterait qu'à cette condition les arrangements qui lui étaient proposés.

Il fallut céder ; et Allen, une fois engagé dans cette affaire, y apporta l'attention, l'activité, la constance qui le caractérisaient en toutes choses. Il donna au prince les conseils les plus énergiques. Point de demi-mesures ; vente immédiate de ses meubles, de sa vaisselle, de ce qu'il avait de plus précieux ; résidence provisoire en pays étranger, afin de diminuer ses dépenses.

Le duc de Kent eut le courage de se conformer à ces sages avis. Il vendit tout, et alla demeurer à Bruxelles, où il vécut de la manière la plus modeste. Toutes les dettes furent payées, et le prince revint à Londres, où il traita toujours Allen comme l'un de ses meilleurs amis. En montant sur le trône, la reine

Victoria eut plus d'une fois l'occasion de montrer qu'elle en avait gardé un profond souvenir.

#### IV

Premier voyage d'Allen sur le continent européen. — Mort de sa seconde femme.

C'est une coutume des quakers, hommes et femmes, de faire des voyages dans les contrées étrangères aussi bien que dans leur pays natal, afin d'y travailler, selon leurs moyens, aux progrès du règne de l'Évangile, à l'établissement ou à la réforme des institutions charitables ; en un mot, à tout ce qui correspond aux plus précieux intérêts des individus, des communions religieuses et des nations.

Ainsi Elisabeth Fry a fait de nombreuses excursions en Europe pour améliorer l'état des prisons et le traitement des détenus. L'un de ses parents, Joseph Gurney, a voyagé de la même manière pour faire abolir la traite des Noirs. Un autre, William Forster, quitta son foyer dans les jours de sa vieillesse, afin d'aller plaider aux États-Unis la cause de l'émancipation des esclaves : s'adressant de ville en ville aux gouverneurs et aux hommes influents,

supportant la moquerie et l'opprobre , pourvu que la charité chrétienne y gagnât quelque chose , mourant enfin dans une bourgade , loin des siens , mais heureux de tomber en accomplissant cette œuvre d'amour fraternel , comme le soldat au champ d'honneur.

Les quakers prennent de sages précautions , quand les membres de leur société annoncent qu'ils entendent au fond de leur cœur une voix qui leur dit d'entreprendre ces voyages. Ils ne s'en fient pas complètement à cet appel intérieur , et ils ont raison ; car on pourrait regarder comme une vocation de Dieu ce qui ne serait qu'un entraînement de l'imagination.

L'usage est donc de communiquer ce dessein aux frères dans une assemblée générale. Ceux-ci l'examinent avec sang-froid ; et s'ils le jugent profitable , ils donnent aux voyageurs de bonne volonté , après avoir prié avec eux et pour eux , des certificats qui leur confèrent une mission à demi-officielle.

C'est ce qui arriva souvent pour William Allen. Une grande partie de la carrière qui lui reste à parcourir sera remplie en effet par les excursions qu'il fit d'un bout de l'Europe à l'autre ; et certes , peu de quakers étaient aussi bien qualifiés que lui pour y réussir.

Au mois de juin 1816, deux femmes pieuses annoncèrent qu'elles voulaient rendre visite aux membres de leur communion établis à Pyrmont et à Minden, en Allemagne. La proposition ayant été examinée et agréée, Allen fut invité à leur servir de guide. Il eût mieux aimé rester chez lui ; mais il pensa que c'était un devoir, et il accepta.

Il partit donc, le 2 juillet, avec sa femme Charlotte, son neveu Cornélius Hanbury, le jeune François Martin et les deux amies. Il avait des lettres de recommandation de lord Sidmouth et de Vansittart auprès de hauts personnages en Hollande, en Suisse, et ailleurs.

Ils se rendirent à Gand, Anvers, Dordrecht, La Haye, Amsterdam, visitant tous les établissements d'utilité et de charité publique : écoles, maisons d'orphelins, hôpitaux, hospices, asiles d'aliénés, dépôts de mendicité, prisons, etc. : faisant part de leurs observations aux hommes d'Etat et aux membres des comités de bienfaisance qui les accompagnaient, et s'efforçant de faire améliorer ce qui leur paraissait défectueux.

Ils se dirigèrent ensuite vers Minden et Pyrmont. Dans cette dernière localité, il y avait des dissensions entre les membres de la Société

des Amis. Allen fut chargé d'y rétablir la paix, et il le fit, non sans se défier de ses forces. « Après un moment de silence, dit-il, je m'adressai à eux dans un sentiment d'amour, et je les exhortai à nous communiquer franchement ce qui les avait divisés. Il se trouva que la querelle était concentrée entre deux individus. L'un et l'autre étaient d'un âge avancé. Je les engageai à se réconcilier avant leur dernier jour. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et les assistants fondaient en larmes : scène touchante qui, je l'espère, ne sera pas oubliée de longtemps. »

A Bâle, les voyageurs virent la baronne de Krudener dans une habitation de très-chétive apparence, mais où elle se trouvait plus heureuse, leur dit-elle, que lorsqu'elle était entourée des splendeurs du monde, parce qu'elle y faisait l'œuvre du Seigneur.

Après avoir visité le comte de Fellenberg à Hoffwill, Pestalozzi à Yverdon, et d'autres personnes notables, ils arrivèrent à Genève, où Allen devait être frappé de la plus douloureuse épreuve.

Charlotte, sa chère campagne, tomba dangereusement malade, et tout annonçait sa fin prochaine. Elle eut encore la force d'écrire dans

son Journal : « Quelle affligeante dispensation ! Mais c'est la volonté du Seigneur... Oh ! qu'il daigne garder mon cher époux et le soutenir ! »

Allen était plongé dans une inexprimable angoisse, et suppliait le Père céleste de lui pardonner l'excès de sa douleur. Il était à genoux près de Charlotte, lorsqu'elle rendit le dernier soupir sans combat, le visage serein, les yeux levés vers le ciel.

Le 3 octobre 1816, un triste cortège s'acheminait vers le cimetière de Sacconex. Là furent déposés les restes mortels de Charlotte. Au moment du départ, on entendit Allen dire à demi-voix : « Seigneur, que ta volonté soit faite ! »

Il avait été profondément affligé, dix-neuf ans auparavant, lorsqu'il perdit sa première femme. Il le fut plus encore, en perdant celle-ci. Leur union avait duré plus longtemps. Allen était arrivé à un âge où l'on a moins d'élasticité et de ressort que dans ses jeunes années, et puis Charlotte lui était si étroitement unie par sa piété et ses généreuses aspirations !

Beaucoup d'amis se pressèrent autour de lui pour le consoler : à Genève le professeur Pictet, et sa fille, M<sup>me</sup> Vernet ; en Angleterre, tous les membres de sa famille, Elisabeth Fry, Joseph Gurney, Wilberforce, et combien d'au-

tres ! Mais la plaie était profonde , et se rouvrait chaque jour.

« J'ai mouillé , comme d'habitude , mon oreiller de mes larmes , écrit-il quelque temps après. Le souvenir de la tendresse de Charlotte, de ses attentions , de ses prévenances dans les moindres choses, de son humilité d'esprit, de la fermeté de sa foi , tout, oui, tout est devant mes yeux, et me rend la séparation bien amère. Elle était la joie de ma vie , mon soutien dans mes travaux , ma force dans les épreuves : la perte est irréparable. »

Il comprit cependant qu'il avait toujours de grands devoirs à remplir, et il se remit à l'œuvre avec un redoublement d'énergie, ne connaissant aucun remède plus efficace contre sa propre douleur que de diminuer celle des autres. « Frappez de la hache le bois de sandal , dit un proverbe persan , et il vous enveloppera de ses plus doux parfums. »

## V

Quelques extraits de ses leçons publiques.

Allen aurait bien voulu mettre fin aux cours qu'il donnait à l'hôpital de Guy et ailleurs. Mais les directeurs de ces établissements et les

élèves le pressaient de n'y pas renoncer, et il ne put résister à leurs instances.

Bornons-nous à donner ici deux ou trois fragments qui prouvent de nouveau que, tout en communiquant à ses auditeurs une science étendue et solide, il savait élever leur âme dans des régions supérieures.

« Il est bon, sans contredit, de cultiver et de développer son intelligence, afin de pénétrer plus avant dans les secrets de la nature ; mais tous nos travaux intellectuels doivent être subordonnés aux dispositions morales que la vraie religion peut seule produire en nous.

» Qu'est-ce qui donnera un plus ferme point d'appui à nos facultés rationnelles que la conviction d'être sous le regard, sous la direction de Celui qui excite notre admiration par l'immensité de ses œuvres, et notre enthousiasme par leur sublimité ?

» Tous les objets de la nature attestent de grands desseins ; mais que sont-ils auprès de l'homme, seul être capable de connaître, d'aimer, d'adorer le Créateur, et appelé à contempler sa face dans l'éternité ?

» Est-ce à dire que la science des phénomènes naturels n'ait pas une haute valeur ? Non, certes. Et voulez-vous savoir quels sont les

meilleurs moyens d'acquérir de la science? Les voici : un amour sincère du vrai, la patience et la constance dans les recherches, la résolution d'abandonner immédiatement les opinions dont la fausseté nous est démontrée, et la fermeté à garder celles que nous savons être vraies.

» Tenons-nous en garde contre la frivolité, la légèreté d'esprit, qui flotte d'un objet à l'autre, et s'arrête à la surface des choses. Apprenons à nous fixer sur un objet, et à le creuser en ligne droite ; sinon, nous ne comprendrons rien, et bientôt nous ne serons bons à rien. »

C'en est assez. Nous reviendrons sur cette alliance de l'enseignement scientifique et de la piété.

## VI

Deuxième voyage d'Allen. — Visite en France. — Retour en Angleterre, etc.

Au mois de juin 1817, il se remit en route, non sans effort, parce que le souvenir de la perte qu'il avait faite l'année précédente l'engageait à ne plus s'éloigner de son foyer. Mais sa bonne mère elle-même l'exhorta à partir, peut-être pour lui faire trouver quelque distraction à sa douleur.

Il vint donc en France avec sa fille Marie, Georges Marjolier, descendant de réfugiés français, Josiah Forster, l'un de ses meilleurs amis, et d'autres personnes pieuses.

Le 26 juin, ils arrivèrent à Paris, et entrèrent en relations avec plusieurs hommes de distinction : le baron de Gérando, le comte de Lasteyrie, l'abbé Gautier, prêtre intelligent et tolérant, qui s'intéressaient au progrès de l'éducation et des mœurs dans les classes populaires.

Ils leur distribuèrent, selon une autre pratique des quakers, des livres et des opuscules religieux : parole écrite, destinée à éclaircir leur parole vivante et à la fortifier.

Ils virent à Lyon Camille Jordan, le citoyen dévoué, l'éminent orateur, l'homme sincèrement religieux, qui promit aussi de les seconder dans l'établissement des écoles d'enseignement mutuel. Mais les obstacles étaient grands, parce que le gouvernement de la Restauration favorisait peu l'instruction populaire, et se défiait des desseins et de l'action de ces étrangers.

De Lyon ils allèrent à Congenies et à Vauvert, communes du Gard, où se trouvait depuis plusieurs générations une communauté de quakers. Mais la discipline s'y était relâchée, et l'on y vivait en désaccord. Nos voyageurs firent ce

qui leur était possible pour faire mieux observer les anciennes règles et rétablir la paix.

Ils se dirigèrent ensuite vers Montpellier et Bordeaux, où ils purent se convaincre, en conversant avec les vénérables pasteurs Lissignol et Martin père, que l'Église réformée de France comptait de fidèles interprètes des doctrines fondamentales de la foi.

Après neuf semaines d'absence, ils revinrent en Angleterre; et sur leur proposition, une somme de vingt mille francs fut envoyée pour concourir à l'ouverture de nouvelles écoles protestantes en France.

Elles y étaient encore peu nombreuses, il y a cinquante ans. Les malheureux jours du Désert; la Révolution, qui avait tout renversé avant de rebâtir, les longues guerres dont elle fut suivie, le peu de souci du pouvoir politique pour la diffusion des lumières dans les classes inférieures, les flots de sang que le fanatisme avait de nouveau fait répandre dans nos provinces méridionales : toutes ces causes expliquent assez pourquoi, malgré l'esprit et les exemples des Réformateurs, l'instruction populaire était encore bien arriérée dans nos Eglises.

William Allen servit, avec l'intelligent et actif concours de M. le pasteur Frossard, qui

fut chargé de faire une tournée dans les provinces méridionales, à relever et à étendre l'instruction primaire parmi nous.

Pendant qu'il s'occupait de la France, Allen entra en relation avec le prince Esterhazy, ambassadeur d'Autriche, afin de faire ouvrir aussi des écoles populaires dans les États de la maison de Habsbourg. Le prince annonça que de jeunes Allemands seraient envoyés dans l'école normale établie à Londres par les quakers pour s'y instruire de la méthode lancastérienne, et il tint parole.

Ainsi partout, en tout, et toujours chez Allen une féconde activité pour le bien religieux et moral de ses frères. On raconte que Georges Cuvier se délassait d'une occupation par une autre, disant que le moyen de reprendre des forces nouvelles, ce n'est pas l'inaction, mais le changement de travail. Allen en fit de même pour les œuvres de piété et d'amour fraternel.

## VII

Projet d'un troisième voyage en Europe. — Quelques détails biographiques sur Étienne de Grellet.

Nous sommes arrivés à l'époque où William Allen entreprit son excursion la plus lointaine

et la plus féconde. Il ne le fit pas de son propre mouvement. Il goûtait auprès de sa mère et de sa fille les joies domestiques si chères à son cœur ; il donnait des leçons ; il travaillait en faveur des illettrés, des pauvres, des malades, des jeunes malfaiteurs. Sa tâche était bien suffisante, lorsqu'il reçut un énergique appel de la part d'un ami, Etienne de Grellet, qui, étant revenu d'Amérique à Londres en 1818, alla loger dans sa maison.

Il aimait les voyages lointains, et les recommençait à de courts intervalles, non pour son agrément personnel, mais pour se mettre au service de la religion et de l'humanité.

Après avoir visité l'île de Saint-Domingue où, de concert avec le président Pétion, il avait établi des écoles pour les enfants des hommes de couleur, il conçut le projet de parcourir le nord de l'Europe, la Crimée, la Grèce, l'Italie, et les autres pays méridionaux.

Nous le trouvons donc chez Allen en 1818, et c'est là que lui vint l'idée de l'avoir pour compagnon de voyage ; car il sentait bien que de tous ceux à qui il aurait pu s'adresser, aucun ne lui apporterait une plus grande autorité par son caractère, ni un plus ferme appui par son dévouement.

La résistance d'Allen fut longue. Il était en proie à de pénibles agitations. Un soir cependant, comme le raconte Grellet, s'étant mis à genoux avec sa mère et sa fille, il s'offrit au Seigneur, lui et tout ce qu'il aimait sur la terre, se déclarant prêt à aller partout où il plairait à Dieu de l'envoyer. « Oh ! ce fut une heure bien solennelle, ajoute le narrateur. Je rendis grâces à mon Père céleste de ce qu'il daignait me donner un compagnon selon mon cœur, un ami vers lequel mon âme s'était tournée depuis si longtemps. »

Le projet de voyage fut approuvé par les frères. Allen et Grellet reçurent les certificats habituels. Ils obtinrent aussi des lettres d'introduction auprès des ambassadeurs anglais, et d'autres grands personnages auxquels ils avaient l'intention de s'adresser.

Les voilà donc à la veille de partir. Mais avant de les accompagner, il convient de faire connaître, du moins par quelques brèves indications, l'ami d'Allen.

Etienne de Grellet était né à Limoges, en 1773, dans une famille récemment anoblie pour les services qu'elle avait rendus dans la fabrication de la porcelaine et la métallurgie.

Catholique de naissance, élevé à Lyon dans

un collège dirigé par les Oratoriens , Étienne avait seize ans , lorsque la révolution de 1789 vint tout changer dans sa position domestique. Son père et sa mère furent jetés en prison , et leurs biens confisqués. En 1791 , le jeune homme , docile au mot d'ordre qui avait été donné à toute la noblesse française , alla rejoindre à Coblentz l'armée des princes.

Il était devenu alors le disciple , non de Christ , mais de Voltaire , et l'incrédulité de son esprit le laissait désarmé devant les tentations. Il exprime souvent dans son journal des regrets amers sur ses opinions et sa conduite en ce temps-là.

On connaît l'histoire de l'expédition des émigrés. L'armée royale fut licenciée ; et Grellet , n'ayant aucun moyen d'existence en Hollande où il s'était retiré , s'embarqua avec son frère pour l'Amérique. C'est là , dans le nouveau monde , qu'il devait entrer dans une voie nouvelle.

Il fréquentait une famille établie près de New-York , et alliée à celle de Franklin. Une jeune fille de la maison offrit de lui prêter les œuvres de William Penn. Sa curiosité fut excitée , et il s'empressa d'emporter chez lui l'épais volume in-folio , croyant y trouver des aven-

tures intéressantes, ou de la politique, ou de l'histoire. Mais il y fut trompé. C'était partout de la religion, et il ferma bientôt ce livre qui l'ennuyait.

L'impression cependant avait été profonde. Grellet se sentait agité, poursuivi de préoccupations religieuses; il s'interrogeait sur l'état de son âme, et se demandait s'il était en paix avec sa conscience et avec Dieu.

Un soir, se promenant seul dans les champs, il croit entendre une voix qui lui dit :

— L'éternité! l'éternité! l'éternité!

« Je tressaillis jusqu'au fond de mon âme, écrit-il dans son journal; je tombai à terre, comme Paul sur le chemin de Damas. La dépravation de mon cœur et de ma vie se découvrit pleinement à mes yeux. Je passai des jours et des nuits à prier, en suppliant le Seigneur d'avoir pitié de moi. Je revins au volume de Penn, et m'appliquai surtout à lire l'ouvrage intitulé *Point de croix, point de couronne*. Jamais je n'avais rien lu de pareil, ni senti la grâce divine agir si puissamment en moi. »

Il devint membre de la Société des quakers, bien qu'il parût étrange, même à des Américains pieux, qu'un jeune homme, un Français de vingt-deux ans, voulût se conformer aux

singularités de cette communion. Il reçut peu après la désignation de ministre, et se mit à parcourir l'Amérique et l'Europe, annonçant partout l'Évangile, et mettant la main aux œuvres de charité (1).

Tel était l'homme qui avait invité William Allen à l'accompagner dans sa nouvelle excursion. Le 15 août 1818, ils montèrent ensemble à bord du bâtiment qui devait les transporter en Norwége, emmenant avec eux un interprète, Enoch Jacobson qui, ayant été fait prisonnier et conduit en Angleterre, avait adopté les doctrines des quakers.

Leurs journaux de voyage sont très-étendus ; ils remplissent des centaines de pages dans les biographies d'Allen et de Grellet. Nous n'en donnerons qu'un court abrégé.

## VIII

### Voyage en Norwége et en Suède.

Les deux quakers débarquèrent à Stavanger, petite ville de trois à quatre mille habitants,

(1) Voir sur la vie d'*Etienne Grellet* un opuscule que j'ai fait publier par la Société des Livres religieux de Toulouse.

sur les côtes de la Norwége. Ils se rendirent ensuite à Christiania, la capitale du pays, et ils reçurent partout un bon accueil. Magistrats et pasteurs s'honoraient d'entrer en relation avec des hommes dont ils appréciaient la foi et le dévouement.

Voici le résumé de leurs observations sur cette contrée : on doit se souvenir qu'elles remontent à près de cinquante ans.

Mauvaises routes, couvertes de blocs de pierre ; montées fort rudes, où il fallait se faire traîner par six ou huit chevaux, que les paysans étaient tenus de fournir moyennant indemnité ; et encore, avec ce nombreux attelage, les voyageurs étaient souvent forcés de descendre, et de pousser à la roue.

Une fois, ayant à franchir une côte très-escarpée, ils y furent retenus toute la nuit, manquant de vivres, et exposés à une température glaciale. « Nous étions seuls, dit Allen, ayant envoyé nos guides en avant pour demander du secours ; mais notre cœur était en paix. J'avais froid ; je souffrais. Mon ami Grellet prit de moi le soin le plus affectueux ; et la lune s'étant levée dans un ciel pur, je me mis à chanter les hymnes que j'avais appris dans mes jeunes années. »

Ils s'informèrent, chemin faisant, de l'état religieux, moral et social des Norwégiens.

La peine de mort était rarement appliquée dans ce pays. Depuis vingt-six ans, pas un seul individu n'avait subi le dernier supplice dans le district de Stavanger, qui contenait près de quarante mille habitants.

On comptait annuellement six à sept personnes condamnées pour vol; mais quand le délit n'était pas grave, elles pouvaient, sur parole, passer leur temps d'arrêts dans leurs propres maisons.

Peu de pauvres, et une police bien faite. Celui qui avait perdu quelque chose dans la rue, ou sur un grand chemin, pouvait espérer de le recouvrer presque immédiatement.

Une instruction populaire déjà très-répandue, parce qu'il n'était pas permis de faire sa première communion sans savoir lire, et que ceux qui n'avaient pas communiqué ne pouvaient pas se marier, ni accomplir aucun acte civil.

Mais il y avait beaucoup d'ombres à ce tableau.

Les écoles étaient mal dirigées : on les entretenait au moyen d'un impôt spécial prélevé sur les habitants.

Dans la maison de correction de Christiania,

les deux voyageurs furent choqués , on le conçoit aisément , de trouver une vingtaine de détenus , âgés de dix-huit à trente ans , qui étaient en prison : pourquoi ? Parce qu'ils avaient négligé d'apprendre leur catéchisme , et par conséquent de faire leur première communion. « Ainsi , dit Allen avec une légitime indignation , ils devaient se préparer à communier dans un lieu où ils étaient mêlés aux plus vils des criminels ! Nous exprimâmes nos sentiments au gouverneur avec beaucoup d'énergie , et nous avons sujet d'espérer que cet abus disparaîtra. »

Les exemplaires de la Bible en langue vulgaire étaient encore si rares dans ce pays , que tel ou tel pasteur devait en emprunter un pour son propre usage. Allen et Grellet promirent d'y pourvoir.

De la Norwége ils passèrent en Suède , et arrivèrent à Stockholm dans les premiers jours de novembre. Ils visitèrent les établissements de charité , avec le concours du comte d'Engelstroem , premier ministre auprès duquel ils avaient des lettres d'introduction , et reconnurent que les Suédois n'étaient pas en arrière des autres peuples à cet égard.

Ils approuvèrent beaucoup la discipline d'une

école composée d'environ deux cent-cinquante enfants des deux sexes. Les élèves y apprenaient des métiers , tout en développant leurs facultés intellectuelles. Allen trouvait là une application de ses propres idées.

Les ambassadeurs d'Angleterre, d'Autriche, de Russie, d'Amérique, invitèrent les deux voyageurs à leur table, et Bernadotte voulut les recevoir en audience privée.

Ce prince, âgé alors de cinquante-quatre ans, et héritier présomptif de la couronne depuis 1810, venait de la poser sur sa tête, après la mort de Charles XIII. Il avait rendu de grands services à son pays adoptif, et acquis la confiance du peuple par son caractère loyal et libéral.

La première audience fut courte. Bernadotte exprima le désir qu'elle fût renouvelée. Allen et Grellet en profitèrent pour lire au monarque une adresse dans laquelle ils demandaient entière liberté pour les membres de toutes les communions religieuses, en s'appuyant sur ce principe, que chaque homme étant personnellement responsable devant Dieu, il n'appartient qu'à lui seul de juger de quelle manière il doit l'adorer et le servir. En terminant, ils exhortaient Bernadotte à s'appuyer sur le secours de

Dieu. « Ainsi , ô roi , disaient-ils , tu seras mieux soutenu que par tous les moyens humains. »

Le prince écouta cette adresse avec une attention bienveillante. Il promit de protéger les membres de la Société des Amis qui se trouvaient dans ses Etats , et d'autant plus qu'ils avaient pour maxime de ne jamais opposer la violence à la violence. Il parla de ses sentiments de tolérance universelle , mais en ajoutant qu'il n'était pas toujours libre de faire ce qui lui paraissait le meilleur.

La conversation en vint à ce point d'intimité que les deux voyageurs lui parlèrent de leur humble interprète , Enoch Jacobson , qui désirait vivement de le voir. Bernadotte ordonna aussitôt de le faire entrer , et il les embrassa tous trois , en les invitant à prier pour lui. « Tel fut , dit Allen , le couronnement de notre mission dans cette contrée. »

## IX

Voyage en Russie. — Entrevues avec l'empereur Alexandre.

Ils traversèrent la Finlande , où ils furent cordialement reçus par les principaux personnages de l'ordre civil et de l'ordre religieux.

Mais ils éprouvèrent une impression pénible, en visitant la prison d'Helsingford. Quelques détenus étaient littéralement écrasés sous le poids des chaînes qui les enveloppaient de la tête aux pieds. L'un d'eux avait même une sonnette attachée au front, comme s'il appartenait à un vil bétail. Allen et Grellet en témoignèrent énergiquement leur désapprobation.

Le 12 novembre 1818, ils entrèrent à Saint-Petersbourg, où ils trouvèrent aussitôt beaucoup de protecteurs et d'amis : le prince Alexandre Galitzin, membre du conseil de l'Empire, ministre des cultes et de l'instruction publique; son secrétaire en chef, le comte Papof; la princesse Sophie Mestchersky, dont l'influence était grande à la cour et sur l'empereur même : « femme d'un esprit supérieur, dit Allen, très-pieuse, et occupée à traduire en langue russe des traités, des livres religieux, qu'elle distribuait abondamment. »

Ils virent aussi Michel, le métropolitain de l'Eglise grecque, et l'évêque Philarète, qui présidait à l'éducation du clergé.

Ces hauts personnages témoignaient une piété sincère, un ardent amour du bien, et promettaient de seconder les deux voyageurs dans toutes les œuvres religieuses et charitables, en

disant avec eux que la substance de la foi consiste surtout dans la vie intérieure et dans la pratique de l'amour fraternel.

C'était encourageant ; mais la suite montra que le clergé grec ne s'accordait pas aussi complètement avec Allen et Grellet qu'ils l'avaient présumé.

On leur adressa de nombreuses invitations à dîner chez les princes , les ministres d'Etat , les ambassadeurs : charge pesante pour Allen , qui n'aimait point l'appareil de ces fêtes , comme il l'avoue en plus d'un endroit de son Journal ; mais il s'y soumettait par devoir.

Une grande partie des journées de nos voyageurs fut employée à visiter les hôpitaux , les maisons de travail pour les pauvres , et autres établissements de bienfaisance , dont la plupart étaient placés sous le patronage de l'Impératrice-Mère : allemande d'origine , protestante de cœur , mais pratiquant certaines formes de la communion grecque pour se conformer à une ancienne coutume nationale.

Ils furent généralement satisfaits du bon ordre , de la propreté , des relations bienveillantes qui régnaient dans ces institutions , et ils le témoignèrent à l'Impératrice , en lui proposant quelques sages et utiles réformes.

Dans leur visite aux écoles , ils furent choqués de voir que les livres de lecture mis entre les mains des enfants contenaient beaucoup de maximes empruntées aux philosophes encyclopédistes, et ils résolurent de faire tout ce qu'ils pouvaient pour les remplacer par des extraits de l'Ecriture. Ils travaillèrent jour et nuit à composer un recueil de *leçons bibliques* : œuvre considérable, qui fut traduite en plusieurs langues , largement employée dans les écoles , et répandue partout.

Sur ces entrefaites revint à Saint-Pétersbourg le czar Alexandre , qui en était absent lors de l'arrivée des voyageurs, et l'un de ses premiers soins fut d'appeler Allen et Grellet. Ils eurent avec lui deux mémorables entrevues, dont voici la substance.

L'empereur les reçut comme de vieux amis , et les interrogea sur ce qu'ils avaient vu dans les hôpitaux , les maisons de charité , les prisons , les écoles , etc. Ils lui parlèrent des leçons bibliques , en proposant de les mettre à la place des extraits des écrivains incrédules. « Aussitôt , dit Allen , il s'émeut , il déclare que c'est le vœu de son cœur. » Et en effet il donna bientôt l'ordre d'employer huit mille roubles à la première édition du nouveau recueil.

Quant aux prisons, Allen lui dit que, pendant de longs siècles, les hommes semblaient y avoir cherché un moyen de vengeance plutôt que de correction, et qu'il y avait un meilleur système à suivre, comme le prouvaient les succès obtenus par Elisabeth Fry. Alexandre laissa entrevoir qu'il prendrait les mesures propres à réformer l'ancien état de choses.

Au bout de deux heures, ils se mirent tous trois à genoux; et après avoir prié, ils se séparèrent avec les mutuels témoignages de la plus cordiale affection.

Seconde entrevue quelque temps après. Les voyageurs l'entretinrent de l'éducation des filles, qui leur paraissait très-négligée en Russie; et le czar leur annonça que, la veille, il avait précisément donné l'ordre d'ouvrir six écoles destinées à cet objet.

Ils lui dirent aussi combien il serait important d'accroître peu à peu la classe moyenne dans son empire : chose remarquable qu'un pareil avis donné par des citoyens anglais au czar moscovite, et cordialement reçu.

La conversation prit par degrés un caractère encore plus intime. Alexandre leur parla de l'impératrice Catherine II, du général Laharpe, son précepteur, et de la mauvaise influence

exercée sur sa jeunesse. « C'est en 1812 seulement, ajouta-t-il, que j'ai ouvert la Bible, et après avoir commencé à la lire, *je la dévorai*, tant elle me rendait bien compte de tout ce qui s'était passé dans mon cœur. »

Dix heures sonnaient. Le moment du départ était solennel. Etienne de Grellet adressa encore quelques paroles pieuses à l'empereur. Ils se mirent de nouveau à genoux, et Allen prononça la prière.

« Ce fut notre profonde conviction, dit Allen, que cette entrevue aurait suffi à payer toutes nos fatigues et tous nos sacrifices. Chose admirable que la force qui nous est donnée en certaines circonstances, à nous qui sommes habituellement si faibles, et toujours si petits ! C'est l'œuvre du Seigneur, et la gloire en soit à lui seul ! »

Ils firent ensuite leurs adieux au prince Galitzin, à leurs amis et frères, priant avec tous, les exhortant à persévérer en toute bonne œuvre, et ils se dirigèrent vers quelques-unes des provinces de l'empire des czars.

X

Suite du voyage en Russie. — Les Mennonites, les  
Malakans, etc.

C'était la saison d'hiver. Allen et Grellet voyagèrent sur des traîneaux, non sans éprouver divers accidents, et au terme de ces pénibles journées, ils ne trouvaient pas toujours un gîte bien commode ; mais ils se résignaient à ces contre-temps par la perspective d'accomplir une mission d'amour fraternel.

La réception qui leur était faite offrait des contrastes singuliers. D'une part, les fonctionnaires des villes un peu considérables, avertis de leur visite par les ministres d'Etat, les accueillaient, non-seulement avec prévenance, mais avec respect. D'une autre part, le bruit s'était répandu que ces honnêtes quakers avaient été chargés de remplir l'office d'espions, ou de dénonciateurs, et l'on gardait devant eux une réserve mêlée de défiance. Quant à nos voyageurs, l'idée même que l'on pût les soupçonner d'espionnage ne leur était pas venue à l'esprit. La seule chose vraie en cela, c'est qu'ils écrivaient de loin en loin à l'empereur, à l'impératrice, ou à d'autres grands personnages, pour

leur communiquer leurs impressions et leur donner de bons conseils, mais sans accuser personne.

A Moscou, le gouverneur militaire, le gouverneur civil et le directeur de la police leur firent ouvrir toutes les portes des établissements publics. Ils admirèrent beaucoup une institution fondée par l'un des plus riches seigneurs de l'empire en faveur des pauvres et des étrangers. Non-seulement on pourvoit à l'entretien de ceux qui y logent, mais on distribue vingt mille roubles par an à des familles indigentes.

« Point de distinction de nationalité ou de communion religieuse, écrit Allen. Nous trouvâmes dans cette maison des Suédois qui observent le rite luthérien, et beaucoup d'autres étrangers. Quoiqu'il y ait dans cet établissement une magnifique chapelle pour le service de l'Eglise grecque, les membres seuls de cette Eglise y assistent, et chacun est libre de pratiquer son propre culte. »

Au sortir de Moscou, ils arrivèrent dans une ville dont le gouverneur leur fit un accueil qui ne leur plut guère : domestiques en grande livrée, drapeau déployé, musique militaire, tout l'appareil et le bruit qui accompagnent

l'arrivée d'un prince. « J'en eus mal au cœur, dit Allen, et j'informai le général que nous étions des gens paisibles, aimant par-dessus tout la simplicité. »

Mais plus loin la scène fut tout autre. On les mena au bureau de police, avant qu'ils eussent remis au gouverneur leur lettre d'introduction. Ils avaient, comme d'habitude, le chapeau sur la tête. De là des clameurs, des huées, des menaces. On leur ordonna de se découvrir tout au moins devant l'image de l'empereur placée dans la salle. Ils répondirent que l'empereur leur avait permis de ne pas se découvrir devant sa propre personne. Mais on ne les en crut point, et le tumulte dura longtemps. Allen demanda enfin s'il devait écrire à Saint-Pétersbourg qu'on avait refusé d'ouvrir une lettre du prince Galtzin. Les agents prirent peur ; et le lendemain, le gouverneur mieux informé les accompagna dans tous les établissements publics, en leur témoignant les plus grands égards.

Une autre difficulté se reproduisit souvent pour eux : ils ne connaissaient pas la langue du pays ; et pour communiquer avec leurs hôtes, ils avaient besoin d'un interprète. Heureusement, beaucoup de Russes de distinction avaient appris le français dans les écoles ou dans leurs

campagnes militaires, et par leur moyen ils pouvaient se faire comprendre.

L'une des visites qui leur laissa les souvenirs les plus doux et les plus durables fut auprès des Mennonites : Allemands de naissance, qui avaient émigré de la Prusse, eux ou leurs pères, trente ans auparavant, parce que dans ce pays soumis au régime militaire le refus de porter les armes les exposait aux persécutions du gouvernement, et même à la haine nationale. Ils étaient venus en Russie, où l'empereur leur avait fait des concessions de terres, moyennant une redevance annuelle qui ne pesait pas beaucoup sur ce peuple industrieux et actif.

Les Mennonites avaient fondé six colonies, qui comptaient un assez grand nombre de villages. Ils étaient laboureurs, éleveurs de bétail, artisans, fabricants, et donnaient aux habitants de la contrée l'exemple de l'obéissance aux lois et des bonnes mœurs. Le plus haut fonctionnaire parmi eux était un vieux général d'origine allemande, honoré de tous comme un homme de foi et de bien.

Leurs pasteurs, ne recevant aucun salaire, conduisaient aussi la charrue. Les Mennonites n'étaient baptisés qu'à l'âge de dix-sept ou dix-

huit ans, après de sérieux examens. Tous ou presque tous savaient lire et écrire.

Allen et Grellet présidèrent à plusieurs assemblées de culte au milieu de ce peuple : se trouvant d'accord sur les doctrines fondamentales de l'Évangile, et disposés à pratiquer ensemble la méditation silencieuse et la prière. Hommes et femmes, vieillards et enfants versaient des larmes de joie, en se sentant fortifiés dans leurs convictions et leurs espérances.

« Votre nom, votre souvenir, vos exhortations, écrivirent plus tard les chefs des Mennonites aux deux voyageurs, resteront à jamais gravés dans nos âmes... Vous aviez quitté vos foyers pour la sainte cause de l'Évangile et le salut de vos frères. Nous en bénissons le Seigneur ; et quoique séparés de vous par l'espace immense des mers, nous vous sommes unis dans l'amour. »

En poursuivant leur route, ils arrivèrent dans une hôtellerie où se trouvaient un Américain, un Anglais, un Grec, un Allemand, un Polonais, un Turc, un Tartare, un Juif et des Russes, assis en paix les uns à côté des autres, sous la protection des mêmes lois. « J'en eus une grande et profonde satisfaction, » dit Allen.

Ils eurent aussi d'intéressantes relations avec les Malakans , qui se nomment *les vrais chrétiens spirituels*. Ils appartiennent à l'Église grecque ou orthodoxe , mais ils n'en observent pas les jeûnes et autres formes cérémonielles ; ils ne veulent dans leurs lieux de culte ni images ni tableaux , et font profession de ne suivre que l'enseignement des Écritures , ce qui les a exposés à de violentes persécutions.

Allen et Grellet crurent voir en eux des quakers , dans le sens complet du mot , bien que les Malakans n'en eussent pas même entendu prononcer le nom. C'est qu'ils avaient en commun le double enseignement de la Parole et de l'Esprit de Dieu.

En parcourant la Crimée, les voyageurs virent le monument élevé sur les restes mortels de John Howard , le grand bienfaiteur des prisonniers. C'est une pyramide de pierre avec cette inscription : *Propter alios vixit* (il a vécu pour les autres).

Avant de quitter la Russie , ils écrivirent plusieurs lettres , dont l'une était adressée à l'empereur. Ils recommandèrent à sa bienveillance les Mennonites et les Malakans ; et ceux-ci avec d'autant plus de sollicitude qu'on les persécutait encore dans plusieurs provinces. En

terminant, ils exprimèrent au czar, dans un langage mêlé d'affection et de respect, l'espérance de le voir marcher devant le Seigneur et sous la conduite de son Esprit : « seul moyen, lui disaient-ils, de vous faire accomplir vos grands devoirs, et échanger un jour votre couronne terrestre pour la couronne du ciel. »

Leur mission étant achevée dans l'empire moscovite, ils mirent à la voile pour Constantinople, en remerciant Dieu de les avoir accompagnés et gardés jusque-là.

## XI

Voyage en Turquie, en Grèce et en Italie. — Retour en Angleterre.

Cette nouvelle excursion les exposait à de graves dangers. La peste avait éclaté sur plusieurs navires; elle était à Constantinople, et il y avait partout menace de mort. Mais c'était aux yeux d'Allen le chemin du devoir; et en face du devoir, que lui importait le reste?

Grellet tomba malade pendant la traversée, ainsi que trois hommes de l'équipage. Allen connaissait l'art médical, et leur prodigua les soins les plus dévoués.

Le 12 juillet 1819, ils entrèrent dans le Bosphore, et furent reçus avec une affectueuse cordialité par les ambassadeurs d'Angleterre et de Russie. Le prince Galitzin avait recommandé au baron de Strogonof de traiter les voyageurs avec *toutes les attentions imaginables*.

On aime à lire dans le Journal d'Allen l'expression de sa pleine confiance en Dieu, au milieu d'une ville désolée par la peste. « Bien que le danger m'enveloppe de toutes parts, dit-il, je sens que je suis là où je dois être. Quelle précieuse faveur ! Ah ! si j'éprouvais des doutes aujourd'hui, que deviendrais-je ? et que ferais-je ? »

Et plus loin : « J'ai préparé mes bagages pour aller à Smyrne, et je suis soutenu par la pensée de la bonté du Seigneur, qui nous donne force et courage, selon les besoins de chaque jour. »

Arrivés à Smyrne, ils furent introduits auprès du bey Effendi, « homme libéral dans ses idées, et intègre dans ses actes, » écrit Allen, qui savait rendre justice à tous, même à ceux dont la religion était la plus différente de la sienne.

Après avoir examiné l'état des écoles, des hôpitaux et des prisons de Smyrne, ils se dirigèrent vers l'île de Scio. Ayant jeté l'ancre dans un port écarté, ils eurent une aventure assez

singulière : des Turcs vinrent décharger leurs armes à côté d'eux, afin de leur extorquer par la crainte des pistolets anglais qu'ils estiment beaucoup. « C'est peine perdue, leur dit tranquillement Allen; nous ne portons point d'armes; nous aimons tous les hommes sans distinction de religion ou de race, et nous ne voulons leur faire que du bien. » Les Turcs ne comprirent pas grand'chose à ce discours, sans doute; mais voyant qu'ils n'avaient rien à gagner, ils s'en allèrent.

A Scio, Allen et son ami, trouvant que la Bible n'était pas encore introduite dans les écoles, employèrent leur temps à découper des textes du Nouveau Testament en grec moderne, et à les fixer sur des cartons. Quand ils présentèrent leur travail au directeur de l'instruction publique, celui-ci, tout étonné et joyeux, leur dit : « Assurément, c'est la Providence qui vous a conduits parmi nous, » et l'archevêque grec consentit à devenir le président d'une Société des écoles.

Ils firent voile vers Athènes; et y étant arrivés, ils visitèrent les restes du temple de Minerve, l'aréopage où saint Paul avait annoncé l'Évangile, la place où se trouvait l'académie de Platon, et d'autres monuments. Mais ils

étaient plus occupés de l'état présent des hommes et des choses que des ruines du passé; et Allen s'affligeait de voir que les Grecs étaient, en général, ignorants, cupides et menteurs. Leur longue servitude les avait dépravés, et ils n'avaient pas encore déployé la bannière de l'indépendance.

« J'examinai, dit Allen, quelques-uns des livres qui sont employés dans la principale école, et je fus peiné de voir qu'on y négligeait ce qu'il y a d'essentiel dans l'éducation. Les élèves apprennent à connaître Socrate, Platon, Xénophon, et non Jésus-Christ. On emploie des commentaires de la Bible, et non la Bible même. Les vrais principes de l'éducation sont généralement méconnus. »

Ils visitèrent Corinthe, Patras, les îles Ioniennes, trouvant presque partout une grande ignorance, et ce qui l'accompagne habituellement, beaucoup de misère et d'immoralité.

Au milieu de ces fatigues, Allen fut atteint d'une fièvre aigüe dans l'île de Zante; et le docteur, craignant une issue fatale, invita Étienne Grellet à préparer son ami au suprême départ. Heureusement, ses tristes prévisions ne se réalisèrent point.

Allen était tranquille et résigné. On lit dans

son Journal : « Ma confiance était en haut. Je la plaçai dans le Seigneur, qui avait soutenu son pauvre serviteur avec tant d'amour; et quoique mon corps fût en proie aux plus vives souffrances, mon esprit goûtait le calme et la paix. »

Il se fit porter, au mois d'octobre 1819, sur un bâtiment qui devait le conduire à Corfou, et là il reprit peu à peu ses forces. Il les employa de nouveau à propager la Bible et à provoquer l'établissement d'écoles populaires. Le gouverneur des îles Ioniennes, sir Thomas Maitland, l'archevêque grec et d'autres personnages notables promirent de le seconder; mais ils étaient beaucoup plus dévoués en paroles qu'en action.

Allen ne se laissa pas enivrer par les éloges, ni décourager par les obstacles. « Combien sont insipides, s'écrie-t-il, toutes les félicitations du monde, en comparaison de l'approbation de Dieu ! Cela seul vaut la peine de vivre. »

Ce fut à Corfou que les deux amis se séparèrent. Allen avait reçu par sa dernière maladie un avertissement si grave qu'il jugea nécessaire de retourner dans sa famille, après avoir traversé rapidement l'Italie, la Suisse et la France. Grellet, au contraire, sentait qu'il avait encore

d'importants devoirs à remplir, et que ses forces y suffisaient.

Le 20 octobre, ils se firent leurs adieux. « Mon cher Allen et moi, écrit Grellet, nous nous sentions plus étroitement unis qu'à aucune autre époque de notre vie ; mais nous avions l'assurance que cette séparation entraînait dans les desseins de Celui qui est amour ; et nous étions résignés l'un et l'autre à sa volonté. »

Allen traversa l'île de Malte, et visita la prison où les anciens chevaliers et les inquisiteurs mettaient leurs victimes à la torture. On voit encore sur les murailles des images d'êtres humains, nus jusqu'à la ceinture, et plongés à demi dans les flammes du purgatoire.

Il traversa les Etats pontificaux, en compagnie de Robert Baird, pieux Américain qui voyageait en Europe pour établir des sociétés de tempérance. Il se rendit de Rome à Milan, de Milan à Genève, de Genève à Paris ; et le 26 février 1820, il était de retour dans son pays natal, où il eut la joie de retrouver sa bonne mère, sa fille et de nombreux amis. Son absence avait duré près de dix-huit mois. Ce n'est rien dans l'histoire de l'humanité ; c'est peu dans la vie de l'homme ; mais ce court espace avait été bien rempli ; et les effets n'en ont pu être en-

tièrement connus que de Celui qui gouverne le monde.

## XII

Travaux d'Allen dans son pays et au dehors.

En venant se rasseoir à son foyer, il y retrouva beaucoup d'œuvres à demi faites, et qu'il voulait poursuivre, ainsi que d'autres entreprises à faire. Ses excursions en Europe avaient encore agrandi son champ de travail; car on lui écrivait de tous côtés pour solliciter ses conseils ou son intervention; et comme il avait acquis des notions plus exactes sur les hommes, les peuples, les situations, sa correspondance devint à la fois plus vaste, plus précise et plus féconde.

Résumons une partie de ce qu'il fit à cette époque.

D'abord, la Société des Amis lui confia d'une manière plus complète les fonctions du ministère évangélique. Il résista quelque temps par humilité, mais il dut céder par conscience. On peut juger de la sincérité qu'il apportait dans ses exhortations publiques, en lisant ces lignes que tout ministre de Christ fera bien de médi-

ter : « Seigneur, que je ne sois jamais un sujet de reproche pour ta Parole ! Donne-moi de prier continuellement, afin d'être garanti de tout mal, et de pratiquer le premier ce que l'amour fraternel me presse d'enseigner aux autres ! »

Il avait conçu, dès l'an 1815, le projet d'ouvrir un asile aux *jeunes malfaiteurs*, qui étaient nombreux à Londres, et de travailler à leur relèvement. Il organisa une société spéciale pour atteindre ce but. « Ces petits vagabonds, disait-il, infestent la métropole. Quelques-uns ont été condamnés à des peines sévères ; mais il y a autre chose à faire qu'à les punir. Je les ai visités dans leur prison ; je me suis enquis de ce qu'ils avaient fait ; et après cet examen, je me suis senti un peu soulagé. Notre association s'est partagée en sous-comités pour ouvrir des enquêtes dans les différentes prisons. Lord Sidmouth s'intéresse beaucoup à cette œuvre, et nous a invités à lui communiquer nos avis et nos renseignements. »

Il proposa de fonder une maison de réforme (*a reformatory*) pour donner une éducation religieuse et morale aux centaines d'enfants et d'adolescents qui étaient emprisonnés à Londres. Ce plan fut approuvé par quelques hom-

mes d'Etat; mais il y eut des difficultés dans l'exécution, parce qu'on est plus avare d'argent, comme le remarque souvent Allen, quand il s'agit de réformer que lorsqu'il faut punir.

L'idée d'établir des *caisses d'épargne* fut aussi l'une de celles qui l'occupèrent le plus. Cette institution existait à peine en ce temps-là. On avait fait quelques essais de ce genre dans les villes de Bâle, de Genève, de Hambourg; mais c'étaient des entreprises renfermées dans d'étroites limites, et qui n'avaient aucune garantie d'avenir. Il y fallait la sanction de la loi.

Allen convoqua, le 20 janvier 1816, plusieurs de ses amis dans sa maison, et y posa, comme il le dit, la première pierre de l'institution. Six jours après, il allait soumettre son plan au chancelier de l'Echiquier. Trois mois plus tard, la Société des Caisses d'épargne tenait à Londres sa première assemblée générale; et, l'année suivante, un acte du parlement assurait aux caisses d'épargne le concours des pouvoirs publics.

Depuis lors cette institution, introduite en France par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, a pris d'immenses développements. « Cette petite semence, pour employer la comparaison d'un biographe d'Allen, est devenue

un grand arbre, qui porte des fruits abondants pour des millions d'êtres humains. »

L'expression de notre reconnaissance doit remonter jusqu'à ceux qui en ont été les promoteurs. Si l'on y regarde de près, la plupart des idées vraiment bonnes, des libertés vraiment fécondes et des progrès solides sont dus à de fidèles serviteurs de Christ. Bien ignorant qui ne le saurait point, et bien ingrat qui pourrait l'oublier !

« Ceux qui gagnent leur vie au jour le jour, disait Allen à propos des caisses d'épargne, doivent avoir des avances pour subvenir aux besoins ou aux accidents du lendemain. Sinon, ils contractent de petites dettes, puis de grandes ; et alors ils tombent sous une dépendance qui les irrite, et les pousse à commettre des actes de fraude ou de violence. Epargner, c'est prévoir ; et prévoir, c'est se respecter et s'affranchir. »

Des caisses d'épargne à l'*extinction de la mendicité*, la transition est facile. Allen y travailla également. « Pour supprimer la mendicité, écrivait-il, on doit prendre des mesures qui préviennent l'excès de la misère ; et pour y réussir, il faut avoir des visiteurs de quartier, qui constatent la position des indigents, leurs besoins, et les moyens d'y satisfaire. Si

ce plan était suivi, je crois que la face de la société en serait bientôt changée. Il y aurait moins de détenus dans les prisons ; notre personne et nos propriétés seraient mieux garanties, et ces relations fraternelles entre les riches et les pauvres répondraient aux meilleurs sentiments du cœur humain. »

Le docteur Chalmers a développé la même idée dans son livre sur *l'Economie civile et chrétienne*. Il demande qu'on agisse auprès des malheureux, non en masse, mais de famille en famille, d'individu à individu. Là est le sens, la vie et la force de la charité.

Allen et ses amis attaquèrent en même temps l'usage des *loteries publiques*, qui ont été établies, — chose à noter, — par les plus détestables des empereurs romains. Ils y voyaient, non sans raison, une cause de démoralisation pour les pauvres, un obstacle aux habitudes régulières de travail et d'économie, un incessant appel à des cupidités malsaines.

Les quakers portent si loin leur aversion pour les loteries, qu'ils refusent même de participer à celles qui sont organisées par des sociétés de bienfaisance. Il me souvient que tel et tel d'entre eux, ayant été invités à prendre des billets de loterie, donnèrent l'argent, et

au delà , mais en refusant de les recevoir. Rigorisme , il se peut ; mais la rigoureuse obéissance à ce que l'on tient pour un devoir, n'est-ce pas le devoir même ?

Enfin , les *écoles populaires* continuaient à occuper une place prépondérante dans les sympathies et les efforts d'Allen. Il réussit, avec l'aide du czar Alexandre, à faire ouvrir une école normale pour les jeunes filles à Saint-Pétersbourg, et il y envoya une directrice qu'il avait préparée à remplir cette importante mission.

Il savait que l'on peut mesurer à la culture intellectuelle et morale des femmes la civilisation d'un peuple. Ce sont les mères, en effet, qui posent les premières assises des sociétés humaines : avec elles, tout s'élève et s'améliore ; sans elles, tout s'abaisse et se corrompt.

De même dans les îles Ioniennes, dans les Etats d'Autriche, en Italie, et jusque dans l'empire ottoman. Il entretenait une active correspondance avec les princes et les gouverneurs pour y fonder des écoles de garçons et de filles.

Mais les obstacles étaient grands. En Russie, les dispositions n'étaient favorables que chez quelques hauts dignitaires de l'Eglise grecque ; les popes d'un ordre inférieur, les moines, peu

éclairés eux-mêmes, voulaient maintenir le peuple dans l'ignorance. Les Anglais, maîtres des îles Ioniennes, ne voulaient avoir que des serviteurs dociles, et craignaient l'influence des écoles au point de vue politique. Le cabinet de Vienne encore plus; il ferma les écoles de Milan, sous prétexte qu'elles fomentaient l'esprit révolutionnaire. Quant aux Turcs, lors de la guerre de l'indépendance, ils supprimèrent les écoles à Smyrne, à Scio, dans le reste de l'Asie Mineure, et bannirent, ou même égorgèrent les maîtres.

Que pouvaient faire de simples particuliers devant une pareille opposition? Ils gémissaient, ils priaient, et en même temps ils ne cessaient pas d'agir. Ils collectèrent une nouvelle somme de cent mille francs pour les écoles, étant assurés que ce qui est conforme aux desseins de Dieu et aux véritables intérêts des nations doit l'emporter tôt ou tard. Ils avaient raison, et la suite l'a bien prouvé.

### XIII

La question de l'abolition de la traite et de l'esclavage. —  
Projet d'un nouveau voyage sur le continent.

Il y a longtemps que nous n'avons plus parlé

des travaux d'Allen pour l'éducation et l'affranchissement des Noirs. Mais il ne les avait pas oubliés , et son Journal est rempli de ce qu'il faisait pour eux.

A Sierra-Leone la situation était à peu près la même. Le capitaine Paul Cuffee, dont il a été parlé dans la première partie de ce livre, continuait à exercer une bonne influence. Les colons appartenant à la race de couleur croissaient en nombre ; ils travaillaient, s'éclairaient, et tâchaient de monter par degrés au rang d'hommes libres et de citoyens. Mais leur commerce avec la métropole était toujours entravé par d'anciennes lois, et les propriétaires qui étaient venus de la Grande-Bretagne ne négligeaient aucun moyen de maintenir des privilèges abusifs.

Allen frappait à toutes les portes, en demandant que la colonie de Sierra-Leone pût commercer avec l'Angleterre sur le pied d'égalité. Le chancelier présenta un bill dans ce sens, qui fut adopté par la Chambre des Communes, mais rejeté par celle des Lords.

Quant aux planteurs des Antilles, ils avaient dans le parlement des avocats qui s'opposaient à toute mesure favorable au relèvement des Noirs, parce qu'elle aurait compromis leur pro-

priété de bétail humain. Les hommes d'Etat craignaient de perdre des votes, en se déclarant pour les opprimés; car ceux-ci n'étaient pas représentés dans les Chambres, tandis que les oppresseurs l'étaient.

En face de tant de résistances, Allen et ses compagnons d'œuvre étaient affligés, mais non découragés. Au-dessus des intérêts matériels ils voyaient la grande image du droit, et au-dessus de la tyrannie humaine l'autorité de Dieu, qui soutient ce qui correspond à l'ordre éternel.

La traite était toujours pratiquée sur une large échelle par quelques-unes des puissances continentales, et toujours attaquée aussi par les hommes pieux au nom de l'Evangile et de l'humanité.

En 1822, les quakers firent un pas plus décisif dans leur assemblée générale. Ils ne se bornèrent plus à réclamer l'abolition de la traite; ils demandèrent l'abolition de l'esclavage même dans les colonies anglaises. Grande pensée, difficile entreprise, qui devait coûter de longues années d'efforts et de sacrifices: réunions publiques, nombreuses collectes, voyages incessants, appels et pétitions aux deux Chambres, orageux débats dans le parlement, action et agitation dans le pays tout entier, en-

fin le cri de l'opinion nationale, décidée à ne se taire qu'après avoir obtenu pleine satisfaction.

Nous n'avons pas à exposer ici cette lutte immense. Il suffira de dire que William Allen en fut l'un des champions les plus énergiques et les plus autorisés : constamment debout, infatigable en paroles et en action, y donnant son cœur, son temps, sa fortune, et prêt à y donner sa vie même, s'il le fallait.

On sait quel fut le résultat de ce vaste mouvement religieux, moral et social. Lord Stanley présenta, en 1833, et fit adopter le bill d'émancipation. La cause était gagnée, sauf la malheureuse condition de l'apprentissage qui suscita de nouveaux conflits.

Quand on a dit que l'Angleterre avait sacrifié des centaines de millions, non pour obéir aux saintes lois de la foi chrétienne et de la conscience publique, mais pour exciter des troubles en Amérique et dans les colonies des autres nations européennes, on a inventé l'une des plus odieuses impostures qui aient jamais déshonoré l'esprit humain.

William Allen avait conçu une autre espérance : celle de faire assimiler la traite, ou le commerce de chair humaine au crime de piraterie par le congrès de Vérone, qui devait se

réunir au mois d'octobre 1822. Il voulait solliciter le concours du czar Alexandre, et s'en ouvrit au comte Lieven, ambassadeur russe à Londres, ainsi qu'au duc de Wellington, qui l'encouragèrent l'un et l'autre à exécuter ce dessein.

Il écrivit alors au czar : « J'ai senti depuis quelque temps que c'était pour moi une obligation sacrée d'avoir avec toi une nouvelle entrevue. Cette impression est si forte que je ne puis goûter aucune paix en mon esprit tant que je n'aurai pas fait quelque effort pour y obéir. J'arriverai à Vienne, s'il plaît à Dieu, vers le 20 ou le 22 du présent mois » (septembre 1822).

La lettre portait sur l'adresse, comme Alexandre le lui avait indiqué pour des communications semblables : *à sa propre main*.

Suivons donc Allen dans sa nouvelle excursion sur le continent. Elle devait embrasser aussi d'importants objets, et ne fut pas moins féconde que les précédentes.

#### XIV

Allen à Vienne et à Vérone.

Accompagné de Josiah Forster et de deux autres amis, il traversa rapidement la Belgique,

les provinces rhénanes , et arriva dans la capitale de l'Autriche vers la fin de septembre.

Reçu en audience privée par le czar , il raconte en détail ces entrevues dans lesquelles régna une cordialité , une intimité même qui semble incroyable. Nous rapporterons les termes du narrateur , en les abrégeant.

« Quand j'entrai dans l'appartement de l'empereur , il s'avança vers moi , et me prit la main , en exprimant la joie qu'il ressentait à me voir.

» Je lui parlai des Mennonites établis dans ses Etats , et des Malakans que je recommandai à sa protection. Puis , je lui fis part de mes plans sur les colonies agricoles , disant que les grands propriétaires de la Russie pourraient y accroître leurs revenus , tout en préparant les paysans à la liberté : ce qu'il parut accueillir avec une pleine approbation.

» J'en vins à l'article des écoles , dont plusieurs , disait-on , avaient été supprimées dans son empire. Il me répondit qu'on n'avait pris ces mesures que contre celles où étaient enseignées des opinions empruntées à des philosophes incrédules : mauvais système , contre lequel je l'avais moi-même prémuni.

» J'arrivai à la question de la traite des Noirs ,

et je remis à l'empereur des lettres de Wilberforce et de Clarkson sur ce sujet, en le priant d'employer toute son influence au congrès de Vérone pour obtenir la suppression de cet abominable trafic. Il me promit d'y faire ce qu'il pourrait. »

Après avoir plaidé la cause des Grecs (nous réservons cet article pour l'un des chapitres suivants), Allen parla de nouveau des sociétés de francs-maçons, qui avaient été maltraitées en Russie, et demanda qu'elles fussent libres, disant qu'il faut protéger et encourager tous ceux qui veulent faire le bien. Alexandre en tomba d'accord, mais il ajouta que quelques-unes de ces sociétés propageaient des idées contraires à l'ordre public.

Enfin, les deux interlocuteurs se séparèrent; et Allen ayant dit, au moment du départ, que le sentiment de la présence de Dieu et de leur piété réciproque lui avait fait oublier la distinction des rangs, Alexandre le pressa dans ses bras, en l'invitant à revenir dans trois jours.

La deuxième entrevue fut encore plus intime. Le czar engagea William Allen à se rendre à Vérone, pour s'entendre avec les principaux membres du congrès sur la question de la traite

des Noirs. « Je crains d'être indiscret ou importun, répondit-il ; mais s'il y a pour moi un devoir, j'y subordonnerai tout. »

Les matières générales ayant été examinées, ils en vinrent, comme s'exprime Allen, à ce qui concernait un *monde meilleur*. « Je suis une bien faible et pauvre créature, lui dit le czar, et j'implore continuellement l'assistance de Dieu. La société dont je suis entouré ne répondant pas toujours à mes sentiments, je passe beaucoup de temps seul, dans mon cabinet ; mais quand je suis avec vous, et avec ceux qui aiment le Seigneur comme vous, *je puis respirer*. »

« Il m'ouvrit son cœur tout entier, ajoute Allen, et me parla de ses tentations et de ses épreuves. Je lui dis, en le quittant, que je croyais avoir été, malgré mon extrême faiblesse, envoyé auprès de lui pour le fortifier. — *Je le crois aussi*, me répondit-il, et il m'embrassa. »

Allen eut également des entretiens avec le prince Esterhazy et le duc de Wellington. Il prit la liberté de dire au prince que le gouvernement autrichien s'était fait soupçonner de mauvais vouloir contre le progrès des lumières, en fermant les écoles de Milan. Il exposa

au duc de Wellington ses idées sur la traite des Noirs ; et celui-ci le pressant , comme le czar , d'aller à Vérone , il répondit que cette cause lui tenait tant à cœur qu'il n'y épargnerait ni fatigue , ni sacrifice.

Il traversa donc la Bavière, où il vit le prince royal qui l'invita à entrer en correspondance avec lui. Ensuite il parcourut le Tyrol, « dont le peuple a l'air intelligent , dit-il ; mais la Bible y est tellement rare qu'on n'en trouve pas un seul exemplaire dans cinq à six villages. »

A Vérone il revit le duc de Wellington , et lui présenta , de concert avec le général Ma-caulay, des documents sur la question de la traite. Le noble duc était disposé à faire punir les trafiquants d'êtres humains comme des pirates ; « mais il faut ménager les autres puissances , dit-il , et considérer ce qui est *praticable* aussi bien que ce qui est *désirable*. »

Allen sollicita une audience du duc de Montmorency , le représentant du gouvernement français. La réception fut affable , mais le duc ne promit rien au sujet de la traite.

Le prince Oscar , étant alors à Vérone , fit appeler à son tour William Allen , et ils s'entretinrent longtemps de la Norwège , de la

Suède , et des réformes que l'on pourrait accomplir dans ce pays.

Mais ses deux principales entrevues furent encore celles qu'il eut avec l'empereur de Russie , le 26 octobre et le 13 novembre 1822.

Dans la première il lui parla d'un pauvre homme qui avait été jeté au fond d'un cachot à Naples : pourquoi ? Parce qu'il avait distribué quelques exemplaires de la Bible en langue italienne. Le czar promit de s'enquérir du fait, et d'y remédier dans la mesure de son influence.

Ils abordèrent ensuite des questions plus délicates : l'abus des liqueurs spiritueuses dans les classes populaires de la Russie , et l'insuffisance des salaires d'un grand nombre de fonctionnaires publics , ce qui les poussait à augmenter leurs revenus par de mauvais moyens. Alexandre prêta à William Allen la plus bienveillante attention ; et avant de le quitter , il lui dit : « Je me sens fortifié par mes relations avec vous. Dieu a entendu vos prières : continuez à prier pour moi. »

Dans la seconde entrevue Allen lui exposa le malheureux sort des Vaudois du Piémont : sujet que nous réservons aussi pour un autre chapitre. Il insista de nouveau sur le devoir d'éta-

blir et de maintenir la liberté religieuse en Italie, en Allemagne, en Russie, partout. — « Mais vous-mêmes, lui dit le czar, que faites-vous quand l'un des membres de votre société s'écarte de vos principes, les compromet ou les attaque? » — « Rien de plus simple, répondit Allen; nous l'avertissons une fois, plusieurs fois dans un esprit d'amour; et s'il persiste, nous ne le reconnaissons plus comme l'un des nôtres; mais il reste parfaitement libre, et nul ne songe à le persécuter. »

Comme il priait le czar d'excuser sa franchise : « Non-seulement je vous respecte, répondit Alexandre, mais je vous aime du fond de mon cœur. »

Ils implorèrent ensemble les bénédictions d'en haut, et le czar lui dit en le serrant dans ses bras : « Où et quand nous reverrons-nous? » — Mais ils ne devaient plus se revoir.

Quand on réfléchit à ces étroites relations entre un humble citoyen anglais et le souverain du plus grand empire de l'Europe, on s'étonne; et puis on reconnaît, comme nous l'avons déjà remarqué, la profonde et essentielle unité qui existe de chrétien à chrétien. Rappelons aussi, en terminant, que William Allen y apportait, avec un généreux désintéressement, beaucoup

de simplicité, beaucoup de tact, et cette intime ferveur de l'âme qui est plus persuasive que les discours des plus illustres orateurs.

## XV

Voyage en Suisse, en Allemagne et en France. — Retour en Angleterre.

Après avoir traversé le Piémont où il recueillit sur l'état des Vaudois des informations dont il fit le meilleur usage, Allen se rendit à Genève ; et en approchant de la cité de Calvin, le souvenir toujours vivant de Charlotte, la chère compagne qu'il y avait perdue six ans auparavant, lui revint douloureusement au cœur.

Il retrouva de vieux amis, MM. Pictet, Vernet, Gautier, Moulinié, et d'autres. Invité à dîner au château de Coppet avec le duc et la duchesse de Broglie, il amena la conversation, comme partout, sur des sujets religieux. « Le duc paraissait y prendre intérêt, dit-il, mais il parla peu. La duchesse, personne très-intelligente et aimable, voulut connaître les principes des quakers. Et comme je lui parlais du devoir de se laisser diriger par l'Esprit de Christ : — Comment distinguez-vous, demanda la duchesse,

entre l'action divine et les pensées de votre propre esprit? — C'est *par les fruits*, lui ai-je répondu. »

A Lausanne il rencontra plusieurs personnes avec lesquelles il se sentit en parfaite communion de croyances et de pratique. Mais il fut à la fois attristé et indigné de voir que de fidèles chrétiens, auxquels le peuple avait donné le nom injurieux de *Mômiers*, étaient en butte à de mauvais traitements ; et dans cette république aussi bien que dans les monarchies, il soutint énergiquement le principe de la liberté religieuse.

A Fribourg il fit connaissance avec le père Girard, moine franciscain, mais libéral, qui dirigeait une école de quatre cents enfants d'après une méthode qui était en partie celle de Lancaster, en partie la sienne propre. « J'ai appris de lui, dit Allen, des choses qui peuvent être utilement appliquées dans nos établissements d'instruction. »

Il passa par Berne, Zurich, Saint-Gall, recherchant la compagnie des personnes pieuses, et s'efforçant de leur faire du bien, en recueillant à son tour celui qu'il pouvait recevoir.

A Stuttgart, le roi et la reine de Wurtemberg, auxquels il avait été recommandé par l'empe-

reur de Russie, le reçurent en audience particulière. Il leur représenta entre autres choses, que c'était un mal de faire travailler les galériens dans les rues, et le roi promit d'examiner la question.

A Strasbourg il rendit visite à l'excellent pasteur Krafft, directeur du séminaire protestant, et avant de le quitter il écrivit sur son album ces paroles qui méritent d'être notées : « En traversant le désert du monde, il est doux d'y rencontrer des amis qui marchent avec nous vers une meilleure patrie. Je te salue comme l'un d'eux, mon cher Krafft, dans l'amour de l'Évangile éternel, et je prie Dieu de te faire suivre ton chemin, sans dévier à droite ni à gauche. »

Il alla voir le vénérable pasteur Oberlin au Ban-de-la-Roche. « C'est maintenant un vieillard de 82 ans, dit-il, prévenant et affectueux dans ses manières, ayant la simplicité d'un enfant. Je bénis le Seigneur de m'avoir amené auprès de lui. »

A Paris il revit le duc de Montmorency, le comte de Lasteyrie, et d'autres personnages notables. Mais il ne fut pas satisfait de l'état des prisons, ni de celui des écoles. C'était encore une époque de réaction contre les prin-

cipes de 1789 , et de grandes réformes ont été accomplies depuis lors.

Enfin, le 29 décembre 1822, il remit le pied sur le sol natal, en rendant grâces à Dieu de l'avoir préservé de tout accident, lui et les siens.

## XVI

### La cause des Grecs.

Il y aura bientôt un demi-siècle que les Grecs, poussés à bout par les extorsions et les cruautés des Turcs, et partageant d'ailleurs les idées, les besoins des temps modernes, levèrent l'étendard de l'indépendance. On connaît les principaux épisodes de cette terrible lutte.

Les Grecs étaient résolus, braves, et disposés à tout sacrifier pour ressaisir leur liberté personnelle et nationale ; mais ils n'avaient qu'une poignée de soldats , et tout leur dévouement ne pouvait suppléer à l'insuffisance de leurs forces matérielles. Les Turcs étaient plus nombreux , mieux armés ; et comme ils obéissaient à un gouvernement régulier , ils dirigeaient leurs opérations avec plus d'ordre et d'ensemble.

Mais ils crurent que le meilleur moyen d'en

finir avec les insurgés était de les noyer dans leur propre sang. De là les horribles massacres de Scio. Ce fut un calcul aussi faux qu'atroce : ils n'avaient pas tenu compte des sentiments de l'Europe civilisée et chrétienne. Ces impitoyables actes d'extermination excitèrent plus d'indignation et de colère au dehors que d'effroi au dedans. On s'émut, on se leva de toutes parts contre les meurtriers ; on invoqua les glorieux souvenirs de la Grèce antique ; et les gouvernements, qui hésitaient à intervenir en sa faveur, furent entraînés par le mouvement universel ; car au delà de certaines bornes, l'humanité outragée parvient toujours à se faire écouter et obéir.

Les quakers, qui témoignaient tant de sympathie pour les Noirs et toutes les classes de malheureux ou d'opprimés, ne pouvaient rester étrangers à l'émotion commune ; mais ils y prirent part à leur manière, selon leurs maximes, et il est curieux de voir les réserves que fait Allen sur ce sujet.

Dans une lettre adressée à l'un de ses amis, qui l'avait invité à convoquer une assemblée générale pour venir en aide à ce peuple infortuné, il distingue entre les collectes qui seraient faites pour fournir des armes aux Grecs, et

celles qui serviraient à secourir les fugitifs et les malheureux. Il ne veut pas violer la règle de sa communion, qui défend de participer à aucune espèce de guerre, mais il se déclare prêt à collecter des fonds pour le soulagement de ceux qui s'étaient réfugiés dans les îles Ioniennes, ou ailleurs.

On pourra le taxer d'un excès de scrupule ; mais nous devons répéter que telle est la manière d'agir des quakers, et que cette rigoureuse soumission à la voix de leur conscience est la sauvegarde de leur fidélité en toutes choses.

Allen montra, du reste, combien il était sensible aux souffrances des Grecs. Il se trouvait à Vienne au moment où arrivaient ceux qui avaient eu peine à échapper aux massacres de Scio. Quelques-uns vinrent loger dans le même hôtel que lui, et il put se convaincre par ses propres yeux de leurs grandes infortunes. Il n'y en avait pas un seul qui ne versât des larmes sur les membres de sa famille, dont les uns avaient été lâchement égorgés, et les autres condamnés à l'esclavage, ou vendus comme un vil bétail.

Aussitôt Allen va intercéder pour eux auprès du czar ; il lui représente leurs affreuses dou-

leurs en termes énergiques , et le devoir de leur prêter secours. Alexandre hésite ; il dit que l'insurrection des Grecs est prématurée, et qu'elle a été provoquée par des hommes de révolution qui veulent, en divisant les grandes puissances de l'Europe , allumer une guerre universelle. Mais Allen insiste, et n'oublie rien de ce qui peut exciter les sympathies de son auguste interlocuteur.

Il fait plus. Après s'être exactement enquis de la situation de ces infortunés, il sollicite auprès du prince Esterhazy et du ministre de la police l'autorisation de faire à Vienne même une collecte pour eux. Le gouvernement autrichien s'y était opposé , parce qu'il craignait d'agir en leur faveur, même sous une forme aussi indirecte. Mais Allen ne se décourage point ; il presse ; il invoque les inviolables droits du malheur ; et le prince Esterhazy finit par lui dire que la collecte est autorisée, *en considération de sa requête* : étonnante puissance de la piété et de la vertu !

Allen ouvre la voie en souscrivant pour une somme considérable , et les Grecs fugitifs ne sont plus exposés à mourir de faim. Il réussit également à leur faire obtenir des passe-ports pour Ancône et Livourne.

De retour à Londres, il organisa dans la Société des Amis un comité spécial pour leur procurer des secours. « Ce sont nos frères, dit-il dans la circulaire qu'il publia à cette occasion ; ce sont des chrétiens. Nous devons leur tendre une main fraternelle au jour de la calamité, et verser du baume sur leurs plaies. Point de but politique : nous agissons au nom de l'humanité et de la charité. »

Des comités auxiliaires furent institués en divers lieux, et l'on recueillit plus de deux cent mille francs pour les pauvres fugitifs. Allen obtint pour cette œuvre l'appui de Georges Canning et des hommes les plus influents de son pays.

## XVII

### La cause des Vaudois du Piémont.

Venons à un autre peuple qui avait aussi des souffrances à endurer, les Vaudois du Piémont : plus obscurs que les Grecs, mais dont les titres à la sympathie d'Allen n'étaient pas moins sacrés ; car on les opprimait, parce qu'ils voulaient invoquer et servir Dieu selon leur conscience.

Il faut se reporter de nouveau à un demi-siècle en arrière. La dynastie de Savoie était

remontée sur le trône , après les revers de Napoléon ; et en reprenant possession de ses domaines héréditaires , elle y avait ramené ses vieilles traditions d'intolérance.

Allen arrive à Turin au mois de novembre 1822 ; et sous la protection de l'ambassadeur d'Angleterre , il se dirige vers Pignerol et La Tour , afin de bien connaître la situation des Vaudois.

Après avoir rendu visite au pasteur Paul Bert , il pénètre dans la demeure d'un ancien , ou membre du corps ecclésiastique. Cet homme , l'un des habitants les plus considérables du lieu , logeait dans une espèce de cave où l'on ne pouvait arriver qu'à l'aide d'une échelle.

« L'étable , dit Allen , est le rendez-vous de toute la famille en hiver , et les êtres humains y sont pêle-mêle avec les animaux. Ce sont de bonnes gens , qui ont une intéressante expression de simplicité et de douceur ; ils lisent dans leurs longues soirées les Écritures et d'autres livres de piété. »

Le voyageur s'informe exactement de tout ; et après cette enquête , il prend la plume pour instruire le czar Alexandre de ce qu'il a vu et entendu. « Je n'avais pas une heure à perdre , écrit-il dans son Journal ; car le congrès allait

finir, et ma lettre serait arrivée trop tard. Elle fut envoyée à Vérone par un courrier spécial, et l'ambassadeur anglais y avait ajouté une note pour le duc de Wellington.

Voici le résumé de la lettre.

» Qu'il plaise à l'Empereur de me permettre de lui parler de dix-huit mille pauvres protestants, ou Vaudois, sujets du roi de Sardaigne. L'Empereur peut se souvenir que j'ai déjà pris la liberté d'intercéder pour eux.

» J'ai été voir leur lieu de culte, qui est à une distance considérable de La Tour. Les catholiques romains ne veulent pas souffrir que les Vaudois aient un temple dans cette bourgade même, bien qu'ils y forment la grande majorité de la population.

» Ils avaient coutume de tenir des réunions de prières au milieu de la semaine à La Tour; mais elles ont été interdites depuis un an.

» Ils jouissaient sous la domination française des mêmes droits que les catholiques; mais à peine le roi de Sardaigne avait-il repris sa couronne qu'il a rétabli les anciens édits de persécution. Les Vaudois ont même beaucoup de raisons de craindre que les propriétés qu'ils avaient achetées sous le précédent régime ne leur soient enlevées.

» Quand il y a procès, le magistrat demande si le plaignant est protestant ou catholique , et l'affaire est jugée en conséquence. S'ils essaient d'exposer leurs griefs à l'autorité supérieure , il n'ont guère l'espoir d'être entendus ; car le gouvernement ne reçoit rien qui ne passe par la filière légale , c'est-à-dire par le juge ou autres fonctionnaires , qui sont en général leurs plus cruels ennemis. Ainsi , plus de protection ni de sécurité pour les Vaudois depuis 1815 : on leur a simplement permis d'exister.

» Leurs enfants savent presque tous lire et écrire, tandis qu'il n'y en a qu'un sur dix parmi les catholiques. Mais ce n'est pas sans peine que cette instruction leur est donnée. Un édit du roi de Sardaigne a supprimé toutes les écoles d'enseignement mutuel , et il a fallu revenir à l'ancienne méthode.

» L'extrême ignorance des catholiques dans ce pays les rend étrangers à tout sentiment libéral, et ils qualifient les protestants d'*enfants du diable*, étant persuadés qu'ils seront damnés éternellement.

» On ne reçoit point de malade protestant dans l'hôpital , à moins qu'il ne consente à changer de religion.

» Ils avaient construit, sous la domination

française , un lieu de culte dans le village de Saint-Jean ; mais comme il était placé en face de la chapelle catholique , ordre fut donné de le fermer. Les Vaudois n'ont pu le rouvrir qu'après de longues sollicitations , et à la condition d'élever à leurs frais une haute muraille , afin que les yeux des catholiques ne fussent pas blessés par le spectacle des protestants qui entrent dans leur temple. J'ai vu ce monument d'intolérance.

» A La Tour il y a un hospice où l'on tâche d'attirer les enfants des protestants , afin de les élever dans le catholicisme , et leurs parents n'ont pas le droit de les y aller voir. On fait tant qu'on peut des catholiques à prix d'argent , et j'ai vu moi-même l'un de ces prosélytes qu'on a récompensé en le nommant percepteur de district. »

Le czar Alexandre était absent , lorsque le courrier lui apporta cette lettre à Vérone. Etant rentré le soir dans son hôtel , il l'ouvrit aussitôt ; et d'après le témoignage de son chambellan , après l'avoir lue , il fondit en larmes.

Allen poursuivit sans relâche son œuvre d'humanité en faveur des Vaudois. Il y intéressa le duc de Wellington , Georges Canning , tout le cabinet de Saint-James ; et sur les pres-

santes réclamations du gouvernement anglais , les protestants du Piémont obtinrent quelque allègement. Ils eurent la permission de se construire un hôpital ; ils célébrèrent leur culte d'une manière plus paisible , et leurs droits de propriété furent mieux garantis.

Depuis lors, tout a changé de face. La maison de Savoie s'est rangée aux maximes des sociétés modernes. Les Vaudois sont libres, non-seulement derrière l'enceinte de leurs montagnes et au fond de leurs vallées , mais à Turin , à Florence , à Milan , à Naples , dans tout le royaume italien.

Et puisque le sujet m'y amène , je copierai dans l'un de mes ouvrages inédits sur les *Précurseurs de la Réformation* les lignes suivantes :

« Le jour de la justice a lui pour les Vaudois sous le règne du généreux et infortuné roi Charles-Albert. Le 28 février 1848, lorsque les délégués de toutes les provinces du Piémont se réunirent à Turin pour célébrer la promulgation du statut constitutionnel , et marchèrent en cortège vers le palais royal , le peuple criait sur le passage de la députation vaudoise : « Vivent nos frères vaudois ! vive l'émancipation des Vaudois ! vive la liberté religieuse ! » Et du

haut des balcons pleuvaient des bouquets de fleurs sur les jeunes filles de la race affranchie. Au palais de Charles-Albert, les commissaires de la fête assignèrent aux Vaudois la première place. « Ils ont été assez longtemps, disaient-ils, les derniers; il est juste qu'ils soient aujourd'hui les premiers. »

» C'est un spectacle consolant que celui du triomphe des principes de justice et de liberté, après tant de siècles d'iniquité et d'oppression. Ce qui est vrai, ce qui est juste ne peut périr. Dieu le relève de sa main souveraine, et le fait prévaloir sur les erreurs et les passions des hommes.

» Les Vaudois sont debout; ils sont libres. A cette nouvelle position correspondent de nouveaux devoirs. Nos frères des Vallées l'ont compris; ils ont des temples et des pasteurs dans les principales cités du royaume de Victor-Emmanuel; et qui sait si Dieu n'a pas conservé ce peuple à travers tant de vicissitudes pour en faire l'un des instruments de la régénération de l'Italie ? »

## XVIII

**Allen dans sa famille. — Mariage et mort de sa fille Marie.**

Ramenons nos regards sur l'homme privé, le fils respectueux, le tendre père qui, tout en répandant au loin sa sympathie et son activité chrétienne, aimait à épancher auprès de soi, dans l'intérieur de sa maison, les trésors de son cœur.

Nous avons déjà parlé de sa piété filiale. Il eut bien des occasions d'en donner des preuves. Sa pieuse mère eut une attaque de paralysie en 1822, et l'on craignit que le terme de ses jours ne fût prochain. « Je me hâtai d'aller près d'elle, écrit Allen. Ma mère me parla de sa ferme espérance, et me dit qu'elle avait eu, la nuit précédente, comme une vue anticipée du fleuve qui mène à la terre promise. J'exprimai le désir de quitter ce monde en même temps qu'elle, puisque nous avions l'un et l'autre un avant-goût du bonheur à venir. — Non, me répondit-elle, non ; tu as encore quelque chose à faire ici-bas ; le Seigneur a préparé du travail pour toi. »

Après une autre visite, il écrit dans son

Journal : « Ma mère attend sur les bords du Jourdain la venue de Celui qui doit la conduire de l'autre côté. Ah ! puissé-je être prêt comme elle, quand mon jour viendra ! »

Allen engagea sa mère à venir demeurer près de lui, et l'entoura de tous les soins qui pouvaient alléger le poids de ses vieux jours. Peu à peu elle se releva, et il eut la joie de la conserver encore pendant plusieurs années. Mais une autre et bien douloureuse épreuve devait bientôt le frapper dans ses plus intimes affections.

Il avait vu grandir la chère enfant que sa première femme lui avait laissée, sa fille Marie, qui répondait pleinement à ses vœux et à son attachement.

Elle avait montré de bonne heure beaucoup d'intelligence et des dispositions aimables. Ses talents furent développés par une culture assidue ; et à mesure qu'elle avançait en âge, elle remplissait toutes les promesses de son enfance. Vivacité de caractère et modestie de sentiments, fermeté de foi et réserve de langage, ses excellentes qualités lui avaient fait avoir de nombreux amis, qui l'entouraient d'affections et de prévenances.

Son jugement était assez mûr, son expérience

assez grande pour lui permettre de donner quelquefois des conseils à son père, et de le seconder dans ses travaux. Il y avait entre eux une parfaite ouverture de cœur. « Je voyais en elle, écrivait plus tard William Allen, une personne destinée à servir l'Eglise et l'humanité ; j'espérais aussi qu'elle serait l'appui et la consolation de mes vieux jours, si je devais y atteindre. Mais il en a été autrement ordonné par Celui qui fait bien tout ce qu'il fait. »

En 1821, lorsqu'elle n'était âgée que de vingt-quatre ans, elle fut invitée d'une voix unanime par une assemblée de quakers à exercer au milieu d'eux le ministère de la prière et de la parole. Ses premières exhortations avaient édifié son père et tous les fidèles.

A la fin de la même année, elle fut demandée en mariage par Cornélius Hanbury, qui avait plus d'une fois accompagné Allen dans ses voyages sur le continent. Cette union fut annoncée, selon l'usage des quakers, dans une assemblée de frères ; et quelques semaines après, Elisabeth Fry pria pour les jeunes époux dans une nouvelle et solennelle réunion.

Quinze mois plus tard, Marie mit au monde un fils, dont la naissance fut accueillie avec transport par toute la famille. « Je tombai à

genoux, les yeux baignés de larmes de joie, dit Allen, et je demandai au Seigneur que notre enfant fût aussi le sien. »

Incertitude et vanité de ce qui nous est le plus précieux sur la terre ! Au bout d'une semaine Marie tomba gravement malade. « Mon agonie était profonde, écrit Allen, et je suppliai mon Dieu, en pleurant, que cette coupe passât loin de moi ; toutefois je ne le demandai qu'en me soumettant à sa volonté. »

Le mal s'accrut, et bientôt tout espoir de guérison s'évanouit. « Ce soir, écrit Allen le 12 mai 1823, comme nous étions autour de son lit, elle nous regarda tous avec un doux sourire, qui ne s'effaça que lorsqu'elle eut perdu connaissance. J'étais à genoux près d'elle et je priais. »

Elle mourut le 17 mai. « J'ai l'intime confiance, dit son père, que le Sauveur a daigné lui donner une place auprès de lui. Jamais, dans tout le cours de sa maladie, il ne lui est échappé une seule plainte. La paix, une paix constante et céleste brillait sur son visage... Ma pauvre âme est soutenue, bien que la nature gémissse profondément. »

« Au jour des obsèques, ajoute-t-il, son époux s'est agenouillé, en disant au Seigneur :

*Que ta volonté soit faite !* Et moi, je priai ardemment pour les jeunes gens réunis autour de la fosse, afin qu'ils fussent conduits et affermis dans le chemin de la paix. »

Il reçut beaucoup de lettres de condoléance et de consolation. « La piété si simple et si forte de ma fille, répondit-il à l'un de ses frères, les qualités de son esprit, son tendre attachement pour moi, me la rendaient plus chère que je ne puis dire. Elle était mon plus intime ami et mon conseiller ; mais il a plu à Dieu, qui l'avait faite ce qu'elle était, de mettre fin à son ouvrage dans ce monde. Ah ! puissions-nous, mon cher ami, nous préparer chaque jour à notre suprême départ ! »

Il se releva par degrés, en travaillant et en se dévouant. « Je dois me raffermir avec le secours du Seigneur, écrivait-il dans son Journal ; car l'abattement produit la tristesse, et la tristesse nous expose à la mort spirituelle. »

## XIX

Nouvelles pensées pieuses et maximes d'Allen.

Citons encore, avant de terminer cette deuxième partie, quelques réflexions qui ve-

naient comme d'elles-mêmes sous sa plume, quand il racontait à son propre esprit ses desseins et ses expériences, ou qu'il s'occupait d'éclairer les autres et de leur faire du bien.

On a pu lire ailleurs une lettre qu'il adressa, en 1818, à M. Emilien Frossard, qui, après avoir passé quelque temps en Angleterre, revenait en France pour y appliquer et propager la méthode d'enseignement mutuel.

M. Frossard a mis à profit les excellents conseils du vénérable Allen, et chacun sait qu'il est aujourd'hui l'un de nos pasteurs les plus pieux et les plus autorisés.

Voici une courte analyse de ce qu'il y a de plus utile dans cette lettre :

Le devoir de lire chaque jour les saintes Écritures, dans un esprit de foi et de prière ;

Tâcher de se maintenir dans cet état spirituel qui permet d'élever souvent ses pensées vers Dieu, et de lui adresser de fréquentes requêtes ;

Ne jamais faire en particulier ce qui nous ferait rougir devant les hommes ;

Veiller contre les mauvais sentiments, et s'appliquer à n'avoir que des pensées qui soient acceptables devant Celui qui les connaît toujours ;

S'abstenir des lectures qui menacent de dé-

praver ceux qui les font, tels que les romans, les contes, et autres ouvrages du même genre;

En détourner les autres, si l'on peut; car il y a là un poison pour les âmes;

Exactitude, régularité dans la fréquentation des services religieux;

N'avoir que peu d'amis intimes, et ceux-là seuls dont la conduite est sans reproche;

Apporter une sévère vigilance dans le choix de ceux que l'on voit habituellement, et garder une circonspection constante dans toutes ses relations avec qui que ce soit;

Remplir avec fidélité ses obligations envers ceux au service desquels on s'est placé;

Prendre soin d'étendre, de perfectionner ses études, quand on en a le loisir;

Ecouter sans cesse la voix de sa conscience, et y obéir avec le secours de Dieu.

Voici quelques autres pensées et maximes d'Allen : elles fourniront au lecteur le sujet de sérieuses et pieuses réflexions.

« Tout l'éclat, toutes les splendeurs du monde ne nous donnent pas autant de forces, et ne peuvent pas nous faire autant de bien qu'un seul rayon de la lumière qui descend des régions célestes.

» Quand on se préoccupe de beaucoup de

choses au dehors, combien il est difficile de garder en soi le sentiment de la présence de Dieu !

» Quelle étonnante conduite que celle de la plupart des gouvernements ! Quand il s'agit de punir le crime, ils prodiguent les millions ; mais ils ne dépensent rien, ou presque rien, pour le prévenir.

» Combien de vices et de misères dans ce monde ! quels abîmes de perversité se sont découverts à nos yeux dans nos enquêtes sur les jeunes malfaiteurs !

» La religion de Jésus demande surtout la pureté du cœur. Ce n'est pas assez que notre conduite soit honorée, ou même applaudie au dehors ; il faut que nos sentiments les plus secrets soient approuvés de Celui à qui nous devons en rendre compte.

» Je dois lutter sans cesse contre la tendance à augmenter mon bien-être aux dépens de mes devoirs.

» En méditant sur la parfaite sainteté de Dieu, et sur la corruption de mon propre cœur, je sens de plus en plus que j'ai absolument besoin d'un Médiateur, d'un Sauveur, pour entrer et demeurer dans la communion de Dieu.

» Considère la grande influence de ton être

intellectuel et spirituel sur celui des autres, et tâche de l'employer au service de tous ceux qui sont placés dans ta sphère d'action.

» Les chrétiens des premiers temps avaient coutume de jeûner, et notre Seigneur dit en parlant de la difficulté de chasser les mauvais esprits : « Cette espèce de démons ne sort que par la prière et par le jeûne » (Matthieu, XVII, 21). Ce texte peut s'appliquer au renoncement personnel, espèce de jeûne spirituel ou intérieur, que l'on néglige trop de nos jours. J'en ai souvent senti la nécessité; et combien il importerait de l'inculquer de bonne heure aux enfants! C'est le renoncement qui tient nos passions en bride; et quand nous faisons par le sentiment du devoir, pour l'amour de Christ, ce qui est contraire à nos mauvaises inclinations, nous goûtons la paix qui surpasse toute intelligence. »

---

## TROISIÈME PARTIE.

DEPUIS LA MORT DE LA FILLE D'ALLEN JUSQU'A SA PROPRE MORT.

(1823-1843.)

### I

Caractéristique de cette troisième et dernière partie.

Il est écrit dans le livre des Proverbes : « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante , dont l'éclat s'augmente , jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection » (IV , 18). Ces paroles sont applicables aux dernières années de William Allen : non qu'il ait jamais atteint la perfection ; ni l'opinion modeste qu'il avait de lui-même , ni la vérité des choses ne permettent d'aller jusque-là. Mais on peut affirmer que , en se dévouant jusqu'à la fin aux œuvres de piété et de charité , il y apporta une expérience de plus en plus étendue et une plus grande autorité morale : digne salaire d'une existence fidèlement employée à la gloire de Dieu et au bien commun !

On peut dire d'une telle carrière ce qu'un ancien poète a dit de la Renommée :

Elle gagne des forces en marchant.

Pendant cette dernière période de vingt années, Allen eut la joie de voir plusieurs de ses entreprises grandir, s'étendre, ou même obtenir un succès définitif. Et pourquoi s'en étonnerait-on, puisqu'elles étaient en général fondées sur de bons principes, et soutenues par de bons moyens ?

Mais il ne se borna pas à poursuivre ce qu'il avait commencé ; il mit la main à des œuvres nouvelles ; car il y a plus de travail à faire pour l'homme qui a fait de grandes choses que pour celui qui n'a rien fait. C'est encore un domaine qui s'étend, un horizon qui s'agrandit à mesure qu'on y avance, et William Allen en est un éclatant exemple. Les œuvres auxquelles il avait pris part lui en faisaient précisément discerner d'autres à côté, au-dessus, ou au-dessous.

Les séparations, les places vides se multiplièrent autour de lui dans la suite de ses années ; mais ce qu'il n'avait plus à faire dans sa famille, il tâchait de le distribuer à la grande famille humaine. C'est ce que les quakers ont signalé dans *le témoignage*, selon leur expres-

sion, qu'ils lui rendirent après sa mort. « L'école de l'affliction, disent-ils, fut pour lui le stimulant d'une plus grande activité dans l'emploi des talents que Dieu lui avait confiés. »

Le même témoignage nous apprend que les paroles qu'il prononçait dans les assemblées religieuses étaient de plus en plus pénétrées d'onction, et portaient l'empreinte d'une profonde piété. « Il insistait souvent, disent les frères, sur le prix infini du sacrifice propitiatoire de Christ, et sur ce qu'il y a de consolant pour l'homme pécheur dans la doctrine de la rédemption. »

Son Journal exprime les mêmes choses sous d'autres formes. « Je ne recherche, écrit-il, ni les richesses, ni les honneurs, mais ce qui est bon devant Dieu. Mon désir est de pouvoir contribuer, pendant le reste de mes jours, à conduire mes frères vers la source de tout bien. »

Il y avait quelquefois des luttes parmi les quakers sur des matières de doctrine. William Allen y déployait une fermeté qui ne fléchissait pas plus devant les devoirs des autres que devant les siens, et il maintenait par-dessus tout les vérités fondamentales de l'Évangile.

« Tu te réjouiras d'apprendre, écrivait-il en 1829 à l'un de ses amis en Amérique, que notre

assemblée annuelle a publié une déclaration où elle affirme qu'elle ne peut pas avoir communion avec des personnes, ou des sociétés qui rejettent les point capitaux de la religion chrétienne, et nous établissons ces points par des textes formels sur la divinité et l'œuvre du Rédempteur. Nous déclarons aussi que nous ne pouvons avoir ni unité, ni accord avec ceux qui nient la divine autorité des saintes Écritures. »

On a vu que, par sa foi, sa droiture, son zèle pour le bien commun et son désintéressement, il était entré dans des relations cordiales et presque familières avec les personnages les plus éminents. Elles se maintinrent dans son âge avancé; et il y exerça d'autant plus d'influence que sa vie entière lui servait alors de point d'appui.

Sa correspondance était vaste : il recevait beaucoup de lettres écrites par des hommes du plus haut rang : rois, princes, ministres d'État, ambassadeurs; il y répondait avec cet accent de piété, de conscience, de dévouement aux intérêts de l'humanité, qui lui avaient fait obtenir de si profondes sympathies; et nous avons des preuves nombreuses des services qu'il a rendus à l'humanité jusque dans les pays les plus lointains.

Ce qu'il obtenait par sa correspondance, il le faisait aussi en Angleterre auprès des princes de la famille royale, des chefs du cabinet, des lords, et des membres de la Chambre des Communes. Il ne cherchait pas dans ces entrevues un honneur, ni un privilège personnel; il n'y songeait même pas; et on l'eût singulièrement étonné, si l'on était venu le féliciter sur ces distinctions. Mais qu'il s'en rendit compte ou non, plusieurs de ses adversaires s'inclinaient eux-mêmes devant lui, parce que c'était la piété, la vertu vivante en quelque sorte, qui se présentait devant eux.

J'ai entendu raconter par des témoins oculaires que le seul aspect de William Allen imposait une vénération involontaire aux hommes les plus mondains, ou les plus légers. Physionomie sereine, regard calme et affectueux, accent de franchise et de débonnairété; toujours l'âme élevée vers Dieu; je ne sais quelle atmosphère de foi et d'amour qu'on respirait auprès de lui; majesté si haute et si humble tout ensemble du véritable chrétien; autorité d'autant plus forte que celui qui l'exerçait ne pensait pas à se l'attribuer, et encore moins à l'imposer.

Chacun voulait se montrer à lui sous les meilleurs dehors; et c'est ce qui explique cet

*optimisme* dont nous avons déjà parlé, ou les impressions favorables que lui faisaient éprouver, en général, ceux qu'il rencontrait sur son chemin. Allen les jugeait, non d'après ce qu'ils étaient en réalité, mais selon ce qu'ils paraissaient être dans leurs relations avec lui.

Ce qui nous frappe encore, en lisant les dernières pages de son Journal, c'est la constante exactitude avec laquelle il s'acquittait de ses engagements dans un âge si avancé, et au milieu de tant d'épreuves domestiques : nombreux comités, longues séances, courses lointaines; il parle, il agit, faisant tout ce qu'il a promis de faire, et ne se payant d'aucune excuse pour négliger sa tâche, quelques bonnes raisons qu'il pût alléguer.

Il entreprit même, dans sa soixante et dixième année, de réunir les jeunes personnes de son voisinage au moins une fois par mois, afin de développer leur esprit par d'instructives et édifiantes lectures, et il témoigne dans son Journal combien il a été lui-même heureux des soirées qu'il avait employées à cette bonne œuvre.

A la même époque, après avoir parlé de l'état chancelant de sa santé, il ajoute : « Quoi qu'il en soit, voici la grande affaire; est-il bon

que j'aïlle en avant? Est-ce *mon devoir* (c'est lui qui souligne); j'irai donc, en priant, comme je le fais presque toujours. »

On ne s'étonnera pas de nous voir insister sur ce trait si important du caractère et de la vie d'Allen : il nous apprendra ce que chacun de nous peut et doit faire dans le court voyage de la vie. Ne prodiguons-nous pas trop souvent nos heures, nos journées, nos années mêmes, à des choses qui servent de peu? et combien de nos contemporains, en arrivant au terme d'une longue carrière, s'ils se demandent à quoi ils ont employé leur temps et leurs forces, doivent se dire qu'ils les ont misérablement gaspillés et perdus! Ils en éprouvent peut-être de profonds regrets, mais que peuvent-ils y faire? L'homme n'a pas le pouvoir de ressaisir son passé.

Un judicieux écrivain a dit : « Rien ne démoralise plus que la mauvaise économie du temps. » Parole vraie, et dont il faut craindre l'application à sa propre vie. Mais rappelons-nous que l'inverse est également vrai : la bonne économie du temps moralise; et non-seulement elle nous rend meilleurs, mais aussi plus heureux; car on profite le premier de ce qui est profitable aux autres. Voilà l'ordre moral que

Dieu a établi ; jamais on ne le viole impunément, et jamais non plus on n'y obéit sans en retirer quelque chose : le bien et le bonheur sont frères , et William Allen nous offre ici un bon exemple à suivre.

## II

Lettre à l'empereur de Russie. — Troisième mariage d'Allen.  
— Mort de sa mère.

Nous réunissons dans ce chapitre des sujets bien distincts, mais qui ont ici leur place plutôt qu'ailleurs.

Allen se rappelait toujours l'accueil si cordial qu'il avait reçu du czar Alexandre à Saint-Petersbourg, à Vienne, à Vérone, et les moyens qu'il lui avait offerts de servir la cause des illettrés, des pauvres et des opprimés. Il s'intéressait donc à ce prince comme à un frère et à un ami.

Or, vers l'automne de 1823, le bruit s'était répandu en Angleterre que le czar excitait la France à intervenir en Espagne à main armée pour étouffer les aspirations libérales qui s'y manifestaient. Le cœur d'Allen en fut profondément troublé ; car il ne pouvait plus reconnaître ici le monarque dont les sentiments

religieux et les bonnes intentions lui avaient inspiré tant de confiance.

Il prit donc la plume, le 28 septembre 1823, et adressa au czar une longue lettre qui est un monument de fidélité religieuse et de courage. Nous n'en citerons que quelques lignes :

« Tu sais, dit-il à l'empereur, que mon affection pour toi est pure et désintéressée ; tu sais que je suis étranger à tout esprit de parti, à toute passion politique... Permets donc à un ami, dans un moment si solennel, de se décharger d'un lourd fardeau... Les hommes les plus distingués de l'Angleterre pensent que le peuple de chaque pays est le meilleur juge du degré de sécurité et de bonheur dont il jouit, et que ces points doivent être réglés entre lui et ses chefs, en dehors de toute intervention étrangère. Ils pensent aussi qu'il serait sage d'admettre des réformes là où elles sont nécessaires, de peur que, par une résistance obstinée au courant de l'opinion publique, ce courant ne renverse tout devant lui, et n'amène une révolution...

» Les amis de la religion révélée te regardent, cher empereur, comme un membre de leur corps, et les reproches qui s'adressent à toi, ils les ressentent, comme s'ils s'adres-

saient à eux-mêmes. Pour moi, lorsqu'on me poursuit de cette question : Que penses-tu *maintenant* de l'empereur de Russie? je réponds que ma confiance dans la droiture de tes intentions est inébranlable, et que ton désir est de consolider la paix en Europe... Et maintenant, ayant dégagé mon esprit, je te recommande de toute mon âme, cher empereur, à Celui qui peut seul nous préserver de toute chute. Sois assuré que mes prières continueront à monter au ciel pour toi. Que le souverain Maître du monde te garde jusqu'à la fin : c'est le vœu de ton affectionné et respectueux ami. »

On ignore quelle fut l'impression de cette lettre sur le czar Alexandre; mais il valait la peine de la citer comme une preuve de l'intimité que la foi chrétienne avait établie entre le chef de l'empire moscovite et l'obscur citoyen anglais. Alexandre, du reste, ne devait plus garder bien longtemps sa couronne. Chacun sait qu'il mourut en 1825, à l'âge de quarante-huit ans, et que sa mort est enveloppée de mystères que l'histoire n'a pas éclaircis.

Allen fut profondément attristé de cette fin prématurée; car si grande que fût la distance de l'un à l'autre au point de vue social, ces deux hommes s'étaient compris et unis.

Il écrivit au prince Galitzin : « Jamais, en exceptant la perte de ceux auxquels m'attachaient les liens de la nature, je n'ai senti une angoisse de cœur égale à celle que m'a fait ressentir la nouvelle de la maladie et de la mort du bien-aimé Alexandre... Je me rappelle qu'il m'a dit dans notre dernière entrevue : *Où et quand nous reverrons-nous ?* Ah ! puissions-nous, mon cher ami, nous retrouver avec lui dans la grande assemblée de ceux qui ont *lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau !* (Apoc., VIII, 14). »

Revenons aux circonstances personnelles et domestiques d'Allen.

Environ quinze mois après la mort du czar, il contracta un troisième mariage. Depuis plusieurs années, il n'avait plus de compagne, plus d'enfant. Sa mère seule lui restait ; mais elle était fort avancée en âge, et réclamait ses soins, au lieu de pouvoir lui en donner.

Allen avait été souvent secondé dans ses pieux travaux par une amie, une parente, Grisselle Birkbeck ; les conseils de cette excellente personne lui étaient précieux, et il voulut la rapprocher encore plus de lui par les nœuds du mariage. Il sentait le besoin, d'ailleurs, de trouver un peu de bien-être au foyer domesti-

que, en venant s'y rasseoir après les travaux et les fatigues de ses laborieuses journées.

Le mariage se célébra, selon les usages de la Société des Amis, le 14 mars 1827, et il fut pour lui une source d'encouragement. Mais, hélas ! William Allen devait survivre encore à sa dernière compagne.

Deux ans avant cette époque, sa mère était déjà bien affaiblie par l'âge. Allen lui faisait chaque jour des lectures pieuses, et il écrivait à l'un de ses amis : « Je regarde comme un privilège d'avoir de telles obligations à remplir si près de moi. »

Le 31 décembre 1859, il écrivait encore : « J'ai lu la Bible à ma mère; mais elle ne semblait plus en avoir conscience. J'ai supplié Celui qu'elle a aimé et servi de la soutenir dans sa grande miséricorde. »

Quinze jours après, on lit dans son Journal : « Ma mère bien-aimée s'est endormie en Jésus. Mon affliction est profonde; mais je me suis senti fortifié au dedans. Notre divin Maître était avec nous, et il me semblait l'entendre dire : « Tout va bien, éternellement bien. » Il a été évident pour ceux qui entouraient ma mère que sa foi était fermement attachée à Jésus-Christ,

le Fils de Dieu , et que son unique espérance du salut éternel reposait sur Lui. »

Il la conduisit à sa dernière demeure ici-bas, les yeux en pleurs , mais avec une joyeuse espérance au fond de l'âme. Heureux ceux qui , en se courbant sur la fosse où descendent les restes mortels d'un père ou d'une mère , peuvent se dire , comme William Allen , qu'ils retrouveront dans un monde meilleur les êtres chéris qu'ils ont perdus ! Il est dans l'ordre habituel de la Providence que nos parents quittent la terre avant nous ; mais il est dans l'ordre de la foi que cette séparation d'un jour soit adoucie par l'espérance de les retrouver dans la sainte et éternelle demeure des rachetés de Christ.

### III

Dernières leçons scientifiques d'Allen.

Il avait exprimé plus d'une fois l'intention d'y renoncer ; mais les instances de ses amis , de ses nombreux élèves , et surtout la perspective de contribuer au développement moral de ceux qui venaient l'entendre , tout en travaillant à leur culture intellectuelle, l'engagèrent à

prolonger ses leçons durant le long espace de quarante-cinq ans. Il donna la dernière en 1842, lorsqu'il était entré dans sa soixante et treizième année, et n'avait plus que peu de jours à passer sur la terre. Comme l'ancien empereur romain, et pour des raisons plus élevées que les siennes, il a voulu mourir debout.

Il aurait été bon d'offrir au lecteur de nombreux extraits de cet enseignement, parce que la foi y est associée à la science : union recommandée dans les Ecritures, et trop peu respectée dans le monde scientifique. Mais il faut se borner, même dans les matières les plus intéressantes ; et nous ne donnerons ici qu'une rapide analyse du discours adressé par Allen aux élèves de l'hôpital de Guy, en achevant ses leçons d'astronomie : elle leur inspira tant d'enthousiasme, qu'ils en demandèrent l'impression d'une voix unanime :

« Placés aux limites de notre système planétaire, élevons nos pensées et nos cœurs vers l'Être infiniment parfait qui, tout en dirigeant la marche de ces mondes innombrables, daigne prendre soin d'un atome tel que l'être humain.

» N'oublions jamais que partout se révèle l'intention, la volonté de nous rendre heureux ; et que, si nous voulons imiter l'Être

infini , nous devons aussi employer nos aptitudes , nos forces , à faire le bonheur de ceux qui nous entourent.

» Il est nécessaire d'étudier les lois de la nature , mais en nous souvenant que la science humaine a des limites , et que des êtres finis ne peuvent pas tout expliquer dans les œuvres du Dieu infini.

» La marche universelle des choses , qui est si harmonique et si régulière , nous donne la meilleure preuve d'une Intelligence qui dirige tout , d'un Dieu présent partout.

» Si une seule des grandes forces de la nature cessait d'être soumise à sa volonté souveraine , elle pourrait bouleverser l'ensemble de l'univers. Il faut la constante intervention de Celui qui les a créées pour les maintenir en équilibre.

» Les moyens établis pour conserver et propager les différentes espèces d'êtres manifestent évidemment un dessein qu'on ne peut attribuer qu'à la Sagesse infinie.

» L'homme , placé à la tête de toutes les créatures terrestres , en diffère essentiellement par le don de l'esprit. L'esprit , ou l'âme , c'est l'homme même ; et parce qu'elle le rend capable d'employer à son service les forces de la

nature, il n'avait pas besoin de celles qui ont été données au lion, ou à l'éléphant.

» Notre âme n'est pas seulement intelligente, elle est immortelle, et appelée par conséquent à entrer en communion avec Dieu dans ce monde pour être avec Lui dans le monde à venir.

» Mais combien d'hommes s'abaissent en quelque manière jusqu'à la brute, en ne donnant satisfaction qu'à leurs appétits matériels ! Sont-ils heureux ? Non ; ils ne peuvent pas l'être avec ce qui suffit aux êtres d'un ordre inférieur ; car ils ont en eux, quoi qu'ils fassent pour s'étourdir, une âme qui aspire et soupire involontairement après ce qui est au-dessus et au delà de cette vie passagère.

» Il est profondément triste d'être forcé d'avouer que, tandis que les êtres inférieurs accomplissent la volonté de Dieu, en obéissant à leurs instincts, beaucoup d'hommes la transgressent, en abusant de leur liberté.

» Puisque nous sommes libres, nous sommes responsables de nos actes, et Dieu nous en demandera compte.

» Mais rappelons-nous aussi qu'il est miséricordieux, et qu'il a daigné nous offrir dans la personne de notre divin Rédempteur les moyens de nous réconcilier avec Lui.

» Je sais que je m'écarte des sentiers battus ; mais après vous avoir rendus attentifs à la puissance , à la sagesse , à la bonté du Créateur , comment pourrais-je m'abstenir de vous parler de la plus grande de toutes ses bénédictions , de celle qu'il nous a accordée dans son amour infini , en donnant son Fils unique au monde , « afin que quiconque croit en Lui ne périclite point , mais qu'il ait la vie éternelle ? » — Et puisque je me préoccupe de votre bonheur , comment ne vous indiquerais-je pas le seul moyen d'atteindre au bonheur vrai et permanent ?

» Les savants les plus illustres n'ont jamais eu honte de confesser leur foi aux vérités de l'Evangile.

» Le Maître suprême ne pouvant être perçu , ni connu par notre être matériel , il est raisonnable d'en conclure que l'être spirituel en nous est placé sous l'influence immédiate de Celui qui l'a créé , et qu'Il daigne l'éclairer par sa Parole vivante comme par sa Parole écrite.

» Puisque je m'adresse à des jeunes gens qui se préparent à entrer dans la carrière médicale , je dois ajouter que la foi chrétienne peut seule vous rendre persévérants dans l'exercice de la bienveillance , de l'amour fraternel , qui est à

la base de tous les préceptes et de tous les exemples de Jésus-Christ.

» Vous verrez la nature humaine, la vie humaine sous ses aspects les plus tristes ; et c'est lorsque l'âme est abattue sous le poids de la souffrance que la sympathie, la cordialité est le mieux appréciée. Vous allez exercer une généreuse et noble profession. Eh bien ! que vos sentiments y correspondent, et que votre conduite y fasse honneur ! »

Arrêtons ici l'analyse de ce discours. Allen était d'autant mieux écouté qu'il avait le droit de dire, non-seulement : « Croyez ce que je crois, » mais encore : « Faites ce que je fais. »

L'exemple est une force qui s'impose en se montrant. Science, logique, art oratoire, tout peut lui venir en aide ; mais elle n'en a pas absolument besoin. La secrète et puissante vertu qui est dans l'exemple subjugué les cœurs encore plus que les intelligences ; et quand le cœur est gagné, que manque-t-il à l'autorité de la conscience et du devoir ?

#### IV

Débats et rupture définitive d'Allen avec Robert Owen, et l'établissement de New-Lanark.

On a vu que William Allen, en prenant à sa charge avec quelques-uns de ses amis la filature de New-Lanark, dirigée par Robert Owen, y avait mis des conditions qui devaient assurer l'éducation religieuse et morale des trois mille ouvriers occupés dans cet établissement (1).

Il espérait améliorer le sort de ces travailleurs, hommes d'âge mûr, jeunes gens et enfants, par l'action de la foi chrétienne, des bonnes lectures et des exemples de piété.

Quel noble but à poursuivre ! quelles hautes et douces espérances réjouissaient le cœur sympathique d'Allen ! Il lui semblait voir dans la filature de New-Lanark le modèle de tous les grands établissements d'industrie ; et les ouvriers, bien instruits dès leurs jeunes années dans la connaissance de l'Évangile, se soutenant les uns les autres sous le patronage de

(1) Voir la première partie, n° XI.

leurs chefs, s'abstenant des mauvaises passions qui les plongent dans la misère, et jouissant par ces divers moyens de tout le bien-être compatible avec leur position.

Assurément, c'en était plus qu'il ne fallait pour engager Allen à entrer dans cette voie; et s'il éprouvait déjà quelques inquiétudes sur la sincérité des convictions religieuses de Robert Owen, il se persuadait, avec ses amis de Londres, que leur association exercerait sur lui une bonne et salubre influence.

Mais son attente fut déçue, et cette affaire lui causa de grands déplaisirs, des luttes pénibles pendant de longues années. Nous avons réservé ces détails pour l'époque où tout se rompit et se termina.

On disait de toutes parts que Robert Owen n'acceptait pas l'autorité des Ecritures, qu'il exprimait des opinions contraires à la foi chrétienne, et voulait même écarter des écoles de New-Lanark tout enseignement religieux.

Allen s'en préoccupa vivement, car toutes ses espérances étaient exposées à se changer en amères déceptions: et une fois cette sollicitude éveillée dans son esprit, il n'était pas homme à garder le silence, ou à rester dans l'inertie. Mais il apporta en même temps dans

cette affaire beaucoup de mesure et de circonspection. S'il ne cédait rien, il ne précipitait rien : admirable mélange de fidélité dans les principes, et de patience dans les applications!

Voici le résumé de ces débats, qui durèrent vingt ans, de 1815 à 1835.

Dès le 20 octobre 1815, Allen adresse à Robert Owen une lettre qui offre le double caractère que nous venons de signaler. En voici la substance :

« Je pensais qu'il serait possible de fonder un établissement dans lequel on pourvoirait à la moralité, au bien-être de la classe pauvre, et que New-Lanark deviendrait un modèle pour le monde entier. Quelle joie n'éprouvais-je pas, en donnant mon humble coopération à une si bonne œuvre ! Mais on m'assure que j'ai été trompé ; c'est maintenant l'opinion générale que mon ami (il parle à Robert Owen comme à une personne tierce) est l'ennemi déclaré de toute religion révélée, et qu'il veut par-dessus tout montrer à New-Lanark que l'humanité n'en a pas besoin.

» Si cette opinion est exacte, nous avons le droit de nous plaindre amèrement ; car nous sommes entrés dans cette affaire, non pour former des incrédules, mais pour atteindre un

but tout différent , dans lequel la piété , les mœurs et le bonheur de millions d'hommes sont impliqués.

» Les membres de la Société des Amis regardent comme un devoir de ne persécuter personne pour cause de religion ; mais ils veulent maintenir les principes du christianisme , qui peuvent seuls nous faire aimer Dieu de tout notre cœur , et notre prochain comme nous-mêmes.

» J'ai écrit cette lettre , je l'avoue , sous l'influence d'un grand abattement d'esprit. Apprends-moi donc , non d'une manière vague , mais en termes précis , quels sont tes sentiments et tes desseins , afin que je sache ce que j'ai à faire dans l'avenir. Mais quelle que soit ma décision , j'espère que je pourrai toujours me dire ton ami affectionné. »

, Robert Owen ne répondit pas à cette lettre , et Allen poursuivit son œuvre de patience , craignant beaucoup , mais espérant toujours.

Deux ans après , en 1817 , Robert Owen fit publier dans les journaux de Londres ses idées irréligieuses , et alla même jusqu'à y envelopper William Allen et ses amis.

L'année suivante , au mois d'avril 1818 , Allen prend la résolution d'aller examiner , avec Joseph Foster , ce qui se passe dans cet établis-

sement. Il interroge d'abord Owen, et ne recevant de lui aucune explication satisfaisante, il se décide à s'adresser directement aux ouvriers dans une assemblée générale. « La tâche était difficile et lourde pour moi, dit-il dans son Journal; je voulais épargner à Robert Owen tout désagrément qui ne serait pas absolument nécessaire; mais je ne pouvais être en paix qu'autant que je dirais la vérité, la vérité tout entière. »

Il prononça un long discours dans lequel étaient exposés ses principes et ses vœux. Les ouvriers lui envoyèrent, le lendemain, une députation pour lui en demander une copie; mais comme il ne l'avait pas écrit, il promit de leur envoyer, après son retour à Londres, ce qu'il parviendrait à se rappeler.

Il leur adressa en effet une lettre dont voici les principaux points :

Sentiments d'estime et d'affection pour les ouvriers de New-Lanark ;

Bonne volonté à seconder Robert Owen dans l'exécution de ses plans pour le bien-être des travailleurs; mais ce bien-être temporel est étroitement uni et subordonné à la vie spirituelle ;

Nulle intention de faire des prosélytes pour

telle ou telle société religieuse ; mais la ferme conviction que Dieu a offert aux hommes déchus des moyens de réconciliation par les mérites , les souffrances de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, et que là est ce qui relève l'homme, le moralise , le rend heureux dans ce monde et dans l'éternité.

« Ceux qui ont agi conformément à ces doctrines, ajoute Allen, ont été dans tous les siècles, non-seulement les hommes les plus vertueux, mais les soutiens, les promoteurs des plus grands intérêts de l'humanité. C'est pourquoi nous désirons du fond de nos âmes que vos enfants soient élevés dans la connaissance, le respect des saintes Écritures, et bien instruits sur les grandes doctrines de la révélation. Nous devons compter sur vous pour y atteindre... »

Nul doute que ces sages exhortations n'aient produit de salutaires impressions parmi les ouvriers de New-Lanark ; car il y a au fond de toute âme d'homme des instincts spirituels, de saintes aspirations qui répondent à ce pieux langage. Mais Robert Owen se plongeait de plus en plus dans ses opinions antichrétiennes, et tout en souffrait : les écoles, le bon ordre, le travail et la moralité.

Nouvelles excursions d'Allen avec quelques-uns de ses amis à New-Lanark, en 1822 et 1824. Les griefs et les désordres allaient croissant d'année en année.

Enfin, nous lisons dans le Journal d'Allen, au mois de novembre 1828 : « J'ai signé avec Robert Owen et ses deux fils l'acte par lequel notre association est dissoute. »

Sur les pressantes instances de ses amis, il avait consenti à garder sa part de propriété dans cet établissement. Mais sept ans après, nous lisons : « J'ai transféré ma part à l'un des autres propriétaires. »

Ajoutons deux courtes remarques.

Nous voyons ici, d'abord, un mémorable et frappant exemple de l'impossibilité d'une sincère union entre les hommes pieux et ceux qui ne le sont pas. Il y a entre eux un abîme que la charité même est incapable de combler, et qui s'agrandit, se creuse à mesure qu'on s'explique plus sincèrement de part et d'autre.

Ensuite, Robert Owen ne tarda pas à voir quels sont les fruits de l'irréligion. Il éprouva les plus cruels mécomptes ; et ne pouvant plus soutenir l'établissement de New-Lanark, il alla renouveler ses essais en Amérique dans l'établissement de *New-Harmony* ; mais il y échoua

encore plus complètement. Il revint alors en Angleterre , et prêcha non-seulement des doctrines sceptiques, mais l'irresponsabilité morale de l'homme ! Il mourut dans l'abandon et le mépris : déplorable monument des amères déceptions infligées à ceux qui sont infidèles aux grands principes de l'Évangile et du devoir.

## V

Nouveaux efforts d'Allen en faveur de l'abolition de la traite des Noirs , et de l'émancipation des esclaves.

On n'a pas oublié , sans doute , que William Allen avait éprouvé et manifesté, dès ses jeunes années, la plus ardente sympathie pour la cause des Noirs. Il y resta fidèle jusqu'à la fin, parce qu'il y voyait non-seulement un devoir de justice et d'humanité , mais le triomphe de la foi chrétienne ; et ce fut , pendant un demi-siècle , l'une des grandes affaires de son âme et de son activité.

Nous avons raconté ce que William Allen avait fait jusqu'en 1823. L'Angleterre avait aboli la traite des Noirs , et travaillait à la faire supprimer par les autres nations chrétiennes. Un

point capital avait été gagné , mais le plus important de tous ne l'était pas ; car l'esclavage même subsistait encore dans les colonies.

La lutte fut ardente et opiniâtre. Les planteurs , n'écoulant que la voix de l'intérêt personnel , étaient constamment sur la brèche ; ils se faisaient appuyer par les commerçants de la métropole , dont la fortune était solidaire de la leur , et par les hommes d'État qui craignaient , en attaquant l'institution de l'esclavage , de perdre des voix dans le parlement.

Mais Allen et ses amis ne se laissèrent point décourager , ni abattre. Contre l'intérêt ils invoquèrent le devoir , contre les lois humaines la loi divine , contre les calculs de la politique les droits de la race opprimée , enfin contre les décisions du parlement la grande voix de l'opinion publique. Le peuple auquel ils en appelaient avec une mâle et persévérante énergie se tenait debout , en effet , aux portes des deux Chambres , bien décidé à ne se rasseoir que lorsqu'il aurait obtenu ce qu'il réclamait au nom de l'Évangile , de la conscience , de la dignité humaine , et de l'honneur national.

Dans cette œuvre difficile et immense Allen déploya une activité , une fermeté , qui ne se démentirent jamais. Voici , en quelques lignes ,

le résumé de ce qu'il fit jusqu'à ce que la grande victoire eût été gagnée.

Le 13 janvier 1823, convocation d'une assemblée générale dans laquelle Allen, Macaulay, Buxton et d'autres, établirent une *Société pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises* ;

Pétitions au parlement, rédigées par Allen. Wilberforce lui écrivit à ce sujet : « Je puis vous dire que je tiendrai à honneur d'être l'interprète de vos sentiments devant la Chambre des Communes ; »

Lettres adressées au gouverneur de l'île Maurice, et à Pierre Boyer, président de l'île d'Haïti, pour faire établir des écoles, parce que l'instruction est le premier pas vers l'émancipation ;

En 1829, autre lettre adressée à sir Patrick Ross, gouverneur de l'île d'Antigua. « L'abolition complète de l'esclavage, lui écrit Allen, est le but de tous mes efforts, attendu que la propriété de l'homme par l'homme est entièrement opposée aux enseignements et aux devoirs de la religion chrétienne. »

L'œuvre abolitionniste grandit, et se fortifie en marchant. Le 19 avril 1833, une nombreuse députation s'adresse aux principaux membres

du cabinet de Saint-James, et leur présente un mémoire sur la question. Lord Stanley répond que la cause est en bonne voie ; et peu de temps après, il présente le bill d'émancipation qui est adopté par les deux Chambres.

Il faut entendre le cri de joie d'Allen. « Jour de jubilé ! écrit-il dans son Journal, le 1<sup>er</sup> août 1833. Huit cent mille créatures humaines, nos semblables, nos frères, délivrés de leurs chaînes ! Nous avons tenu une grande assemblée, et je ne puis exprimer les sentiments qui remplissaient mon âme. Je rendais au Seigneur de vives actions de grâces, et nous étions tous disposés à nous écrier : *« Voyez ce que le Seigneur a fait. »*

Le Seigneur, et non eux-mêmes, quoi qu'ils eussent travaillé avec tant de zèle et de constance : chose importante à indiquer. C'est la reproduction de la parole de l'Apôtre : « J'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous ; non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est en moi » (1 Cor., XV, 10).

Tout n'était pas fini, cependant, quoiqu'on eût fait un sacrifice de vingt millions de livres sterling (500 millions de francs). On avait voulu ménager les intérêts des planteurs, en établissant un apprentissage de douze ans : malheu-

reuse transaction qui, au lieu de préparer l'affranchissement des Noirs, aggravait leurs souffrances; car les propriétaires d'esclaves voulurent par-dessus tout exploiter le temps d'apprentissage, en forçant le travail, et les Noirs mouraient par milliers.

Nouveaux efforts, nouvelles pétitions des abolitionnistes, et William Allen ne s'y épargna point. Aussi le temps de l'apprentissage fut-il réduit de plus de moitié. Le parlement décida que, le 1<sup>er</sup> août 1838, tous les Noirs seraient entièrement libres dans les colonies anglaises : date mémorable dans l'histoire de l'espèce humaine, et la plus grande journée peut-être du dix-neuvième siècle; car elle a préparé toutes les autres qui ont accompli la même œuvre.

William Allen avait donc assez vécu pour être témoin de cette émancipation, au service de laquelle il avait consacré tout ce qu'il pouvait donner de son esprit, de son cœur, de ses prières, de sa fortune; et il reçut ainsi le digne salaire d'une si grande charité.

Quelque temps avant sa mort, il assista encore à une *convention universelle*, convoquée pour travailler à l'émancipation des esclaves dans le monde entier. Thomas Clarkson occupait le fauteuil; et M. Guizot, alors ambassa-

deur de France en Angleterre, assistait à la séance. William Allen attendait beaucoup de l'avenir. Il ne s'était pas trompé; et si les âmes des élus peuvent être en communication avec ce monde, il doit se réjouir de l'immense progrès de la cause dont il fut l'un des plus fermes soutiens.

Voilà donc ce qu'il a fait pour les Noirs; et n'est-ce pas le lieu de dire : « Allez, et faites de même; » car si cette cause-là est gagnée, il y a toujours sur la face du globe des opprimés à défendre et des malheureux à secourir.

## VI

Colonies agricoles. — Etablissement de Lindfield.

Quelques essais de colonies agricoles avaient déjà été faits en Hollande, en Allemagne, et ailleurs; mais ils n'avaient pas toujours obtenu beaucoup de succès : soit parce que la masse des colons était souvent composée de vagabonds accoutumés à une vie de paresse, ou de désordre, et qu'il était bien difficile de leur faire contracter des habitudes laborieuses et morales; soit parce que les directeurs de ces colonies manquaient des sentiments de piété,

de sympathie pour les pauvres , de zèle pour le bien commun : qualités indispensables dans de pareilles entreprises.

Allen ne l'ignorait pas ; et il résolut de fonder en Angleterre , avec ses ressources personnelles et celles de ses amis , une colonie agricole qui pût montrer ce qu'il y avait à faire pour les classes inférieures des populations.

Ayant parcouru le comté de Sussex en 1824, il fut douloureusement frappé du spectacle de l'ignorance des paysans et de leurs habitudes vicieuses. Il se demanda quels seraient les moyens de les arracher à leur dégradation , et choisit le village de Lindfield pour y essayer l'application de ses plans. Il voulait unir au travail des champs les métiers et arts industriels , de telle sorte que les habitants des campagnes eussent , en partie du moins , les avantages et les salaires de ceux des villes , sans être exposés aux mêmes tentations.

Les commencements de l'entreprise furent très-modestes, et en cela comme en bien d'autres choses Allen fit preuve de sens pratique et de sagacité ; car l'expérience atteste que les petits commencements ont souvent servi à préparer les plus grandes œuvres , et les meilleures.

Il ne s'agissait d'abord que de fournir des moyens d'existence à un pauvre laboureur et à sa famille sur un domaine de deux acres. Puis un homme riche, encouragé par l'exemple d'Allen, acheta dans le voisinage de Lindfield un domaine de cent acres, et y fit bâtir des habitations rurales. Elles se multiplièrent peu à peu. Chacune d'elles contenait trois à quatre chambres, ainsi que les dépendances nécessaires au bien-être des familles. Chaque fermier faisait croître dans sa petite propriété et son jardin les légumes, les fruits qui servaient à l'entretenir, avec sa femme et ses enfants. Il en résulta que les pauvres coûtaient moins à la paroisse, et jouissaient d'une plus grande aisance.

La sympathie des personnes charitables s'accrut avec le succès; des visiteurs de toute communion et de tout rang affluèrent à Lindfield. Allen les recevait dans l'humble résidence qu'il y avait fait bâtir pour lui-même, avec cette bienveillante hospitalité qui était l'un de ses traits caractéristiques.

Bientôt le comte de Chichester, à qui appartenait le château de Lindfield avec de vastes dépendances, se fit un honneur et un devoir de seconder ces institutions charitables. Un

prince de la famille royale , le duc de Sussex , lord Brougham, et d'autres grands personnages vinrent examiner cette colonie agricole , et lui prêtèrent leur appui.

Mais ce n'était pas assez de donner du pain aux indigents. Allen fit construire trois salles d'école : l'une pour les garçons , l'autre pour les filles , la troisième pour les enfants en bas âge. La lecture , l'écriture , le calcul , y étaient enseignés , et une bibliothèque bien choisie fut annexée à l'établissement.

Les enfants recevaient aussi des leçons sur les saintes Ecritures ; mais aucun catéchisme spécial ne leur était imposé ; ils devaient seulement assister , chaque dimanche , au même service religieux que leurs parents : sages et libérales dispositions , qui favorisaient le développement de la piété , sans esprit de secte , ni tyrannie spirituelle. Allen était fidèle à ses maximes de liberté religieuse , et ne voulait pas imposer aux autres un joug qu'il eût refusé d'accepter pour lui-même.

Ceux des garçons qui avaient atteint un certain âge étaient occupés dans les fermes voisines de l'école , sous la direction d'un agriculteur exercé. Les jeunes filles apprenaient à tricoter et à coudre ; les petits enfants même tressaient

des brins de paille pour s'accoutumer de bonne heure à travailler.

Allen fit plus encore. Il ouvrit une sorte de pensionnat, où étaient reçus les enfants des classes moyennes, en payant 10 livres sterling (250 francs par an), pour leur entretien et leur éducation : ce qui était un prix très-modique pour l'Angleterre. Ils y apprenaient, outre la lecture, l'écriture et l'arithmétique, le travail des champs, la langue anglaise, la géographie, l'arpentage, et les autres branches des connaissances utiles, sans oublier l'instruction religieuse, qui tenait le premier rang.

Il se fit des changements notables dans l'ensemble de la population. Les enfants furent mieux disciplinés, les parents plus à l'aise ; et les dépenses de la paroisse, loin de s'accroître, en furent diminuées, parce que les indigents trouvaient dans leur propre travail de quoi subvenir à leurs besoins.

Allen recueillit le prix de ses généreux efforts. Il allait régulièrement, vers la fin de sa vie, passer quelques jours dans sa maison de campagne à Lindfield ; et là, il était heureux de voir les élèves des écoles se développer à tous égards. « Les garçons, écrivait-il en 1835, travaillent avec beaucoup d'entrain ; ils parais-

sent très-heureux ; et nous sommes réjouis, nous rendons des actions de grâces au Seigneur pour la bonne issue de notre entreprise. »

L'année suivante, il écrivait encore : « Le travail exerce une excellente action morale sur nos élèves, et leur donne aussi plus de santé et de vigueur. »

Il les invitait souvent à prendre le thé avec lui, et profitait de ces entrevues pour enseigner aux plus avancés la chimie, la physique et l'histoire naturelle.

On ne s'étonnera pas que les demandes d'admission dans ce pensionnat se soient multipliées, de sorte qu'il fallut y bâtir de nouvelles chambres en 1838.

Tout était donc modeste dans ces établissements, et tout y était stable. Ne trouverait-on pas encore sur le sol de l'Angleterre, vingt-cinq ans après la mort d'Allen, de nombreuses familles qui bénissent la mémoire de ce bienfaiteur de l'humanité ?

## VII

Efforts d'Allen pour le relèvement moral et social de l'Irlande.

La condition du peuple irlandais a fourni le texte de nombreux griefs contre le gouverne-

ment anglais. Ces controverses n'appartiennent pas à notre travail biographique. Il nous suffira de dire que beaucoup d'hommes pieux de la Grande-Bretagne se sont efforcés depuis plusieurs générations d'améliorer le sort des Irlandais, et que William Allen n'a pas failli à ce devoir.

Appelé en 1835 à visiter l'Irlande pour prendre part à une grande assemblée de la Société des Amis, son attention se porte sur l'état de la population. Il est douloureusement ému de l'ignorance et de la misère qui règnent dans ce pays; et avec cet enthousiasme du bien qui l'accompagnait partout, il forme aussitôt le projet d'y établir des colonies agricoles, des établissements industriels, des laiteries en commun, et autres associations du même genre.

Informée de ses intentions, la spirituelle et célèbre miss Maria Edgeworth, Irlandaise de naissance, qui aimait ses compatriotes, mais qui avait pu en voir de près les défauts et les misères, lui écrivit une lettre qui était peu propre à l'encourager. Nous n'en citerons que quelques lignes : au fond, elle est navrante.

« Il faudrait, dit Maria Edgeworth, tout un siècle d'expérience, avant de faire réussir votre projet de laiterie en commun, qui est emprunté

à la Suisse. *Paddy* (c'est le nom générique donné aux paysans irlandais) ne manquerait pas de se quereller avec le directeur de la laiterie ; il lui ferait un procès pour sa part du lait de sa vache ; et s'il gagnait sa cause, il dépenserait son argent à boire une bouteille de whisky.

» *Paddy* se montrerait chaudement reconnaissant envers Votre Honneur ; mais s'il parvenait à vous duper, il vous remercierait d'autant plus qu'il aurait trouvé en vous un pauvre innocent.

» Nul doute que ce peuple ne puisse, comme tout autre, se relever par une bonne éducation. Je ne voudrais pas refroidir votre enthousiasme par des plaisanteries ; mais tenez grand compte du temps dans vos projets ; et comme dirait *Paddy* lui-même, il vaut mieux être averti au commencement qu'à la fin.

» Ne comptez pas sur les grands propriétaires : ils vous promettent beaucoup, et tiendront peu... »

Cette lettre, je le répète, n'était pas encourageante. Cependant Allen retourna en Irlande, un an après, accompagné de ses deux nièces, Lucy et Elisa Bradshaw, cherchant d'un cœur sympathique s'il n'y avait aucun moyen de relèvement pour ce pays.

Les observations qu'il a consignées dans son Journal excitent la plus douloureuse émotion :

« De misérables chaumières, sans fenêtres ni cheminées ; des champs qui ne produisent presque rien , malgré la fertilité du sol ; des enfants en haillons ; des habitudes presque universelles d'ivrognerie ; une malpropreté dégoûtante dans les demeures des paysans ; point, ou presque point d'écoles ; des vols, des meurtres, des crimes journaliers... Le peuple est ici, à beaucoup d'égards, au-dessous des paysans que j'ai rencontrés en Russie.

» Les causes de cette grande misère sont diverses. On doit signaler d'abord le manque d'éducation ; ensuite, la difficulté d'exercer une industrie profitable et honnête ; de plus, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses ; enfin des superstitions grossières...

» On a fait quelques tentatives d'amélioration ; mais la masse du peuple offre encore un spectacle de misère qui dépasse tout ce que j'ai vu dans les autres pays de l'Europe. »

Cela était écrit en 1836.

Allen n'oublia pas les Irlandais, et jusqu'à ses derniers jours il tourna sur eux un regard de sympathie. Mais que pouvait-il faire ? Sa religion le rendait suspect au clergé et aux

paysans. Sa charité aurait inspiré plus de défiance que de reconnaissance, et il gémissait de ne pouvoir pas mettre la main au relèvement moral, intellectuel et social de ces infortunés.

## VIII

La cause des Grecs. — La peine de mort. — Les écoles, —  
Les taxes ecclésiastiques. — Publications diverses.

Ces objets sont très-distincts ; mais ils tiennent tous aux mêmes sentiments de piété et d'amour fraternel. On peut donc les réunir, mais en se bornant à un simple résumé.

Les Grecs étaient encore soumis à de cruelles souffrances. On vendait les uns, on emprisonnait les autres, on les opprimait tous. Allen en est ému ; il recueille des souscriptions considérables pour venir en aide à ces malheureux ; puis il s'adresse à Georges Canning, en le suppliant d'intervenir au nom du gouvernement anglais pour la délivrance des captifs. Canning l'invite à écrire une lettre sur la question, et promet de la faire remettre au cabinet ottoman. Ces généreux efforts ne produisirent pas immédiatement les résultats qu'on en avait attendus ; mais ils servirent à fortifier les sym-

pathies des hommes politiques pour la Grèce , et contribuèrent à préparer son indépendance.

Venons à la question de la peine de mort.

On peut se souvenir que William Allen s'en était déjà occupé en 1808, puis en 1813 , à l'occasion d'un jeune homme qui avait été condamné à la peine capitale pour avoir commis un vol avec effraction (1).

Il y revint en 1830, lorsque le cabinet de Saint-James présenta à la Chambre des Communes un nouveau bill qui, tout en diminuant les cas de sentence capitale, maintenait la peine de mort pour certains crimes de faux, et autres.

Allen s'empressa d'écrire au duc de Wellington , et lui demanda d'introduire des modifications plus complètes dans le code pénal. Il lui représenta que beaucoup de malfaiteurs n'étaient pas poursuivis en justice , parce que la loi était trop dure , en sorte que l'extrême sévérité du législateur leur faisait obtenir une impunité dont ils abusaient pour commettre de nouveaux délits. « Que le noble duc veuille considérer aussi , ajoutait Allen , que si la peine de mort a été autorisée par la loi mosaïque , notre miséricordieux Rédempteur ne l'a sanc-

(1) Première partie , n° X.

tionnée nulle part, et qu'elle est directement opposée à la dispensation évangélique. »

Le duc de Wellington répondit que, tout en n'étant pas complètement d'accord avec lui, il pèserait ses raisons avec l'attention sérieuse que méritait tout ce qui venait de sa part.

Grâce aux persévérants efforts d'Allen et d'autres hommes pieux, plusieurs membres de la Chambre des Communes firent des propositions qui tendaient à diminuer sensiblement les applications de la peine de mort. En 1837, une motion en vertu de laquelle la peine capitale serait complètement abolie, excepté pour les cas d'assassinat prémédité, ne fut repoussée qu'à une seule voix de majorité. C'était en réalité une victoire. Chacun sait que le peuple anglais est plus lent qu'aucun autre à changer ses anciennes lois, parce qu'il craint, en les modifiant, de tout ébranler.

Allen demanda une entrevue à lord John Russell qui avait combattu la motion, et lui dit entre autres choses : « Il n'appartiendrait qu'à un juge infaillible de prononcer une peine irrévocable ; et où sont ici-bas les juges infaillibles ? N'est-il pas arrivé que des condamnés à mort ont été reconnus innocents, après avoir subi leur peine ? Et alors quels regrets, des regrets

aussi amers que stériles ! La peine capitale , d'ailleurs , n'est-elle pas une tentation au meurtre ? On le commet pour se débarrasser de son unique témoin. »

Tout n'est pas fini sur cette matière de l'autre côté de la Manche ; mais la peine capitale est plus rarement appliquée , et ce progrès en fait espérer d'autres dans l'avenir.

Quant aux écoles populaires , qui avaient tenu une si grande place dans la vie d'Allen , il ne cessa de s'en préoccuper jusqu'à son dernier jour. Il recueillit sans relâche des souscriptions pour étendre l'instruction publique ; il ouvrit des salles d'asile , et demanda que le nombre d'heures de travail imposé aux enfants dans les manufactures fût diminué.

Le gouvernement anglais ayant proposé , en 1839 , de consacrer à l'ouverture de nouvelles écoles une somme de trente mille livres sterling (750,000 francs) , Allen s'empressa d'user de son crédit auprès de plusieurs membres du parlement , et cette allocation fut acceptée en effet , à la majorité de deux voix.

Il se concerta en même temps avec le duc de Sussex , et d'autres amis , pour collecter une somme de 500,000 francs , destinée à établir des écoles normales ; puis il s'efforça de re-

cueillir 75,000 francs de souscriptions annuelles, afin de donner à ces écoles des garanties de durée.

L'œuvre était difficile ; mais Allen ne désespéra point du succès, et il l'obtint à force de dévouement et de persévérance.

Même action en faveur des écoles populaires au dehors, dans les îles Ioniennes, et même en Italie, en Espagne, en Portugal. Il demandait audience aux ambassadeurs de ces diverses contrées, et tâchait de leur faire comprendre le devoir d'éclairer les paysans, les ouvriers, les pauvres, tous les déshérités des sociétés humaines. On ne se rangeait pas toujours à ses avis ; car les vieilles habitudes sont tenaces ; mais la parole du droit, de la vérité, de la justice, est plus forte à la longue que la coutume et le préjugé.

Allen se tournait particulièrement vers la Russie, où il avait déjà servi si puissamment la cause de l'instruction publique, avec le concours du czar Alexandre ; et pour y mieux atteindre, il reçut dans sa maison en 1828, et garda pendant trois ans, sur la recommandation du prince Galitzin, un jeune homme de grande famille, le fils du général Junkowski, avec l'espoir que, de retour dans son pays natal,

il travaillerait à multiplier les écoles , et son attente ne fut pas trompée.

La question des taxes ecclésiastiques fut aussi l'objet de ses préoccupations pendant les dernières années de sa vie. Il faut savoir que le gouvernement anglais exigeait alors de tous les citoyens des impôts au profit de l'Église dominante. Ce système a toujours été désapprouvé par les quakers , et Allen écrivait aux habitants de la paroisse de Lindfield que les lois qui obligent les citoyens à subvenir aux dépenses de telle ou telle société ecclésiastique sont injustes en principe et en fait. « On a beau dire, ajoutait-il, *que c'est la loi*. Les premiers chrétiens ont souffert le martyre plutôt que de se conformer à des lois qui étaient contraires à leur foi et à leurs devoirs... Je dois ajouter qu'il y a plus d'honneur pour la loi même à être transgressée que respectée, quand elle est évidemment contraire à la doctrine et aux préceptes de l'Évangile... La liberté religieuse, qui existe aujourd'hui parmi nous, a été conquise par les souffrances des hommes pieux et fermes, qui se sont levés pour soutenir les droits de la conscience. »

La cause plaidée par Allen a fait des progrès depuis vingt-cinq ans, et nul doute qu'elle ne

soit définitivement gagnée ; car l'autorité du devoir finit par être plus forte que celle du législateur.

A la même époque Allen coopérait à la rédaction de deux recueils : le *Magasin philanthropique*, et la *Bibliothèque des connaissances utiles*. Il voulait donner au peuple une littérature saine et à bon marché.

Enfin , il entretenait des relations avec beaucoup d'hommes pieux du continent européen , notamment avec les trois frères Courtois , de Toulouse , afin de multiplier les publications religieuses et populaires.

Il correspondait aussi avec le docteur Tholuck, qu'il avait logé chez lui pendant un voyage à Londres ; et le célèbre professeur lui écrivait, en date du 25 juin 1835 : « J'ai été souvent relevé et fortifié par le souvenir de tout le bien que j'ai reçu dans votre pays, et particulièrement à votre foyer... J'ai repris mes fonctions publiques, et je puis dire que je suis rentré dans ce champ de travail avec de nouvelles forces de corps et d'esprit. »

C'est ainsi que William Allen faisait sentir au loin comme de près la salutaire influence de sa piété et de son amour fraternel , en se conformant au précepte de l'Apôtre : « Soyez fer-

mes, inébranlables, abondants de plus en plus dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas vain auprès du Seigneur » (1 Cor., XV, 58).

## IX

Nouveau voyage avec Etienne de Grellet en Hollande  
et en Allemagne.

Etienne de Grellet, dont nous avons déjà parlé dans cette biographie (1), revint des Etats-Unis à Liverpool en 1831, et proposa à William Allen de faire encore l'une de ces tournées d'évangélisation et de charité, qui avaient porté de si bons fruits.

Allen hésitait; car sa santé commençait à décliner sous le poids de l'âge; mais sa femme elle-même, subordonnant au bien commun ses affections personnelles, l'encouragea à entreprendre ce voyage, et il crut entendre dans ce double appel la voix de Dieu.

Les deux amis s'embarquèrent pour la Hollande, le 4 juillet 1832, après avoir lu en famille le chapitre de l'épître aux Hébreux sur

(1) Deuxième partie, n° VII.

*la foi* (ch. XI). « Mon esprit était en paix, écrivit Allen dans son Journal, parce que j'avais la ferme conviction d'être dans la ligne de mon devoir... Notre divin Maître nous donne la force de surmonter pour sa sainte cause les sentiments de la nature. Nous partimes donc pour Rotterdam. »

Une raison bien grave, cependant, aurait pu les retenir, s'ils n'avaient pas fait tout céder devant des raisons plus hautes. Le choléra exerçait alors de grands ravages dans plusieurs contrées; il sévissait même à bord du navire sur lequel les deux amis s'étaient embarqués, et quelques hommes de l'équipage moururent pendant la traversée. « Mais en réfléchissant que nous étions là par obéissance au devoir, et non pour aucun motif d'intérêt personnel, dit Allen, je mis mon entière confiance en Dieu. »

Leur navire fut soumis à la formalité de la quarantaine, et ils tâchèrent de tirer parti de leurs chétifs moyens de subsistance, à la manière de Robinson Crusoé. « Grellet et moi, dit encore Allen, nous éprouvions des sentiments de paix, de résignation, d'unité d'esprit, et nous lûmes ensemble le dix-septième chapitre de l'évangile de saint Jean. »

La quarantaine achevée, ils allèrent à Rotter-

dam ; puis à Amsterdam , où ils visitèrent une école de petits enfants , fondée par un quaker qui , ayant reçu une part dans la prise d'un vaisseau , et n'ayant pu retrouver tous les propriétaires de la cargaison , en consacra le produit à une œuvre de charité. De là les salles d'asile , qui se sont tant multipliées.

Ils visitèrent aussi la colonie agricole de *Frederik's oord*. Des milliers d'indigents y avaient été reçus aux conditions suivantes : régularité dans le travail ; garantie du salaire ; point de cabarets ; point d'impôts d'aucune sorte. Beaucoup de fainéants y devinrent laborieux , et beaucoup d'ivrognes tempérants.

Ensuite les deux amis allèrent en Allemagne , examinant tout ce qui pouvait servir aux progrès de l'humanité , et donnant de sages conseils partout où l'on se montrait disposé à les recevoir.

Ils parlèrent au duc de Cambridge , qui régnait au Hanovre , de ces trois choses : liberté religieuse pour tous ; devoir de concourir à l'émancipation des esclaves ; secours et sympathie pour les indigents.

Ils plaidèrent auprès du prince royal de Prusse ; du prince de Witgenstein , l'un des premiers personnages de la cour ; du baron d'Altenstein , ministre des cultes , et d'autres ,

en faveur des fidèles de Barmen , qui étaient persécutés pour cause de religion , et des Menonites que l'on contraignait d'émigrer , parce qu'ils refusaient de prendre les armes dans cette monarchie essentiellement militaire. — « Vous n'aurez pas un soldat de plus , disait Allen , et vous y perdrez de laborieux et utiles citoyens. » — On l'écouta avec une attention mêlée de respect , mais ses conseils ne furent pas suivis.

Nos voyageurs se rendirent dans toutes les villes où ils espéraient de rencontrer des frères disposés à les entendre : Elberfeld , Dusseldorf , Pyrmon et Minden. Ils allèrent aussi visiter les lieux célèbres par des souvenirs de piété , ou par des établissements de charité : le couvent de Wittemberg , où Luther avait passé les années de sa jeunesse ; la maison pénitentiaire ouverte à Berlin pour les jeunes malfaiteurs ; la maison des orphelins fondée à Halle , il y a plus d'un siècle et demi , par le pieux Hermann Francke : institution commencée avec la petite somme de sept florins , et agrandie plus tard de telle sorte qu'elle a pu dépenser des millions à recevoir , nourrir , et instruire dans la foi chrétienne une immense multitude d'enfants abandonnés.

Chemin faisant , à Weimar , Munich , Stuttgart , ils furent accueillis avec le plus cordial

empressement par la sœur du czar Alexandre , le roi et la reine de Bavière, et d'autres grands personnages qui allaient au-devant d'eux, parce qu'ils connaissaient leur foi, et leur zèle désintéressé pour le bien commun.

Le prince Esterhazy les pria de visiter les grands domaines qu'il avait en Hongrie, et de lui faire un rapport sur ce qu'ils auraient vu. Les deux amis ne lui laissèrent pas ignorer que les huit cent mille paysans établis sur ses propriétés étaient dans une condition misérable, parce qu'après avoir payé à l'empereur, au possesseur de ces domaines, au clergé, aux écoles, tout ce qu'on exigeait d'eux, il ne leur restait que la cinquième partie des produits du sol pour leur entretien et celui de leurs enfants. Le prince répondit que le souci des affaires politiques l'avait empêché de s'occuper du sort de ces paysans, et promit d'y remédier.

On peut voir combien de pareilles tournées d'évangélisation étaient bonnes pour le développement de la vie religieuse, le progrès de la civilisation et le soulagement des malheureux. Pourquoi donc sont-elles si rares? Demandez-le à l'incrédulité, ou à l'égoïsme. Il y faut une grande charité; la charité a sa source dans la foi; et la foi n'est puissante, elle n'est

vivante que chez ceux qui croient à l'Homme-Dieu, « mort pour nos offenses, et ressuscité pour notre justification. »

## X

### Voyage en Espagne et en France (1833).

Les deux amis se séparèrent à Stuttgart. Etienne de Grellet avait à cœur de visiter les contrées méridionales de l'Europe; et Allen désirait, après une absence de quatre mois, se rasseoir à son foyer.

Mais tout en goûtant les joies des relations domestiques, sa conscience le pressait d'aller rejoindre son ami. « Jour et nuit, écrit-il dans son Journal en date du 16 janvier 1833, le sentiment de ce devoir a dominé en moi, tellement que je me décide à y obéir. Ma plus grande peine est de quitter encore ma chère femme; mais je dois répondre en toutes choses aux directions de mon divin Maître. J'en ai parlé à ma femme, et quoi qu'il lui en coûte, elle consent de bon cœur à mon départ. »

Il communiqua son projet à lord John Russell, qui n'approuvait guère cette excursion d'un quaker en Espagne; mais voyant que William

Allen y était résolu, il lui donna une lettre pour l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid. « Une humble confiance en Dieu , lui avait dit Allen, la prudence et la réserve me serviront de sauvegarde. »

Le 25 janvier 1833, il arrivait à Paris ; et le 2 février, il était à Bayonne, où l'attendait son ami Grellet. Ils y passèrent une quinzaine de jours qui furent bien employés ; car ils réussirent, en réclamant l'appui du consul anglais, à ouvrir de longues conférences sur l'état des indigents avec les principaux fonctionnaires, le général, le sous-préfet, le maire, les membres de diverses commissions ; et l'on nomma un comité provisoire auquel Allen devait soumettre un plan sur les moyens de secourir les pauvres. Ainsi se forma la *Société de bienfaisance de Bayonne* ; chose remarquable que des étrangers aient posé la première pierre de cette institution.

De là ils passèrent en Espagne ; mais comme on y craignait l'invasion du choléra, ils furent enfermés dans un lazaret, avec tous les autres voyageurs, pendant six jours. C'était une sorte de prison où ceux qui ne pouvaient pas se procurer un lit à prix d'argent devaient coucher sur la paille.

Au bout des six jours, les deux amis prirent la route de Madrid. Allen, qui observait tout, et s'entendait aux travaux de l'agriculture, fait cette remarque dans son Journal : « La charrue employée par les paysans espagnols est de la forme la plus grossière ; elle ressemble à celle des anciens Grecs, ou Romains. »

Etant arrivés à Madrid, le 21 février, ils furent introduits par l'ambassadeur anglais auprès du comte Ofalia, qui leur fit donner par le roi l'autorisation de visiter tous les établissements publics de la capitale : privilège peu commun, parce que la plupart de ces institutions étaient entre les mains du clergé.

Ferdinand VII et la reine Marie-Christine inclinaient alors vers les idées libérales, par opposition à l'infant don Carlos, qui prétendait à la couronne, en s'appuyant sur les partisans de l'ancien régime. Le roi et la reine consentirent donc à recevoir les deux étrangers, et à les entendre sur les projets relatifs à l'abolition de l'esclavage, l'extinction de la mendicité, et autres semblables. Mais les difficultés étaient grandes ; et tout en se félicitant d'avoir obtenu un bon accueil, ils n'eurent pas à se féliciter des résultats.

Quand ils furent à Valence, le gouverneur,

averti de leur arrivée par les membres du cabinet, leur donna une escorte pour les visites qu'ils se proposaient de faire dans les institutions publiques. Il fit même publier par le journal de la ville un petit article, où l'on indiquait leurs singularités de costume et de manière ; c'était une mesure de précaution contre les insultes de la populace.

La prison de Valence ne leur parut pas mieux tenue que celles de Madrid. « Nous vîmes, dit Allen, un garçon de treize ans avec une chaîne aux pieds ; il était confondu avec les plus vils des malfaiteurs, et le seul crime qu'on eût à lui reprocher était le vagabondage. »

Le consul français à Valence, homme d'une grande intelligence et d'un cœur généreux, leur fit un triste tableau de la vénalité des fonctionnaires publics. « Tout peut se racheter ici pour de l'argent, leur dit-il, même les assassinats. »

En faisant des excursions dans les campagnes, les deux voyageurs trouvèrent que les paysans étaient généralement arriérés, pauvres, surchargés d'impôts et mal logés. Les écoles étaient clair-semées, et tout le reste ne valait guère mieux. Aussi, dans un rapport que Ferdinand VII les avait invités à lui envoyer sur ce

qu'ils auraient vu dans le pays, ils signalent ce qui suit (j'abrège la lettre) :

« Etienne de Grellet et William Allen demandent la permission d'observer que les succès obtenus en Angleterre, aux Etats-Unis, et ailleurs, dans l'établissement des écoles, la réforme des prisonniers, le relèvement des pauvres, etc., sont dus principalement à la sage méthode du gouvernement de ne faire aucune distinction entre les individus pour cause d'opinion religieuse ;

» Les paysans sont trop surchargés d'impôts ; la dime seule leur enlève à peu près la septième partie de toutes leurs récoltes ; et quand ils vont vendre sur les marchés ce qui reste, on lève encore sur eux une lourde taxe ;

» Beaucoup de détenus sont en prison pour le simple délit de contrebande. Ne pourrait-on pas trouver un autre moyen de les punir, sans les dépraver ?

» Les fonctionnaires publics, étant trop peu rétribués pour la plupart, accroissent leurs revenus par des profits illicites : double dommage pour l'État et les individus ;

» Les hôpitaux sont habituellement bien tenus, et quelques-uns méritent d'être approuvés, ou même admirés. Mais il y a un point

sur lequel nous devons témoigner notre entière désapprobation : la dureté des traitements infligés à ceux qui sont enfermés pour cause d'aliénation mentale. L'expérience prouve qu'il faut les traiter humainement pour les guérir.

» Grellet et Allen saluent la reine et le roi avec respect. Leur fervente prière, en quittant ce royaume, est que le Dieu tout-puissant les soutienne par sa grâce et par son amour en Jésus-Christ. Ils seront heureux d'avoir pu contribuer en quelque chose au bien-être de la nation espagnole. »

Les deux amis rentrèrent en France. « Il paraît, dit plus tard Allen, que nous avons quitté l'Espagne au bon moment. Il y a eu des manifestations révolutionnaires, et le pays est à la veille d'une crise. Il est bien remarquable que nous ayons été en Espagne précisément lorsqu'une porte était ouverte, et que nous en soyons sortis lorsqu'elle allait se fermer ! »

Ils traversèrent le Béarn, et s'arrêtèrent à Toulouse, où ils renouvelèrent leurs relations avec le vénérable pasteur Chabrand et les frères Courtois. Puis, ils se rendirent à Paris, où ils eurent d'intéressants entretiens sur la question de l'esclavage et divers sujets religieux et philanthropiques avec M. le duc de Broglie,

madame la duchesse, et madame la baronne Auguste de Staël.

Le 18 avril 1833, Allen rentrait dans sa demeure à Londres. « Ainsi , dit-il , le Seigneur m'a ramené auprès de ma chère femme. Grâces et gloire en soient rendues à Celui qui mérite d'être servi avec *tout* ce qu'il nous a donné ! »

## XI

Mort de la femme d'Allen. — Œuvres diverses.

De 1833 à 1835, Allen poursuivit avec une constante activité les entreprises auxquelles il avait mis la main : abolition de l'esclavage, accroissement du nombre des écoles, amélioration du système pénitentiaire, caisses d'épargne, colonies agricoles, réunion mensuelle de jeunes élèves, etc. Il contribua même à fonder une *Société continentale des Amis*, ou quakers, afin d'établir entre eux des relations plus régulières.

Il fut atteint, à son retour d'Espagne, d'une maladie assez grave ; mais après avoir pris quelque repos dans sa résidence de Lindfield, il se remit à ses travaux avec la même ardeur.

Une nouvelle et grande épreuve devait bientôt le frapper. La pieuse compagne qu'il croyait

appelée à lui fermer les yeux tomba gravement malade, au mois de juillet 1835. On peut lire dans son Journal l'expression de ses angoisses, et en même temps de son humble résignation : édifiant spectacle que celui de la foi chrétienne en lutte avec le malheur, et triomphant des plus amères souffrances !

Il entoure sa chère compagne de ses plus tendres soins ; il prie avec elle et pour elle ; il lui lit, à ses dernières heures, le psaume trente et unième. Le 15 juillet 1835, elle a cessé de vivre. « Vers neuf heures et demie, dit Allen, elle a été affranchie sans combat de son enveloppe terrestre. Ah ! je crois que son âme bénie et sanctifiée est entrée dans le repos éternel par les mérites de notre adorable Rédempteur. »

Il tombe à genoux. Il supplie le Père des miséricordes de lui accorder la grâce de le servir encore plus fidèlement dans l'avenir. Il se relève ; il lit les psaumes quarante-sixième et cent-troisième ; il prie sans cesse, il s'écrie : « Le Seigneur l'avait donnée ; le Seigneur l'a ôtée ; que le nom du Seigneur soit béni !... » « Et quel grand privilège, dit-il, de répandre notre âme devant notre miséricordieux Sauveur ! C'est un Ami avec lequel nous pouvons être constamment en communion. »

Les funérailles eurent lieu quelques jours après. En revenant de la cérémonie funèbre, il écrit dans son Journal : « Je n'ai plus rien à désirer maintenant que de remplir la mesure de mes devoirs et de mes épreuves , afin que , par l'infinie miséricorde du Rédempteur , je puisse me réunir à son âme , et à celles des êtres chéris qui sont partis avant moi , pour glorifier Celui qui est assis sur le trône , dans les siècles des siècles. »

Ses amis , Thomas Clarkson , Gurney et d'autres ; ses deux nièces, Eliza et Lucy Bradshaw, lui prodiguent leurs témoignages de sympathie, leurs soins affectueux, leurs pieuses consolations, éclairant et réchauffant ses vieux jours d'un doux rayon de soleil.

Peu de temps après, on le retrouve debout : exhortant ses frères dans les assemblées religieuses , écrivant à dix-neuf membres du parlement pour les engager à venir en aide aux esclaves de l'île Maurice , soutenant les doctrines de la Société des Amis contre quelques dangereux adversaires, et ne se décourageant en rien , quoiqu'il eût alors une maladie du foie qui menaçait de s'aggraver.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1836, en faisant dans son Journal la revue de l'année précédente, et

après avoir rappelé la ferme piété de sa femme, son excellent jugement, sa douce affection, il exprime une résignation triste à la fois et pleine de confiance en Dieu : « J'aspire, dit-il, à reposer sur le sein du Rédempteur ma tête appesantie... Quelle bénédiction d'avoir encore des amis qui me consolent, et de chères nièces qui prennent soin de moi ! »

Mais voici une scène toute nouvelle.

La reine Victoria venait de monter sur le trône, et Allen fut chargé de lui présenter une adresse au nom de la Société des Amis. Nous en citerons quelques lignes, parce qu'il est bien rare que de simples citoyens échangent avec leurs souverains de semblables paroles, où la foi s'unit à la promesse d'obéir au Roi des rois.

« Nous, tes loyaux et fidèles sujets, membres de la Société des Amis, communément appelés quakers, nous désirons saisir la première occasion de témoigner notre sincère et cordial attachement à notre reine...

» Persuadés que la religion de Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur, est la seule base du bonheur de l'homme, de la prospérité des peuples, et qu'elle est le plus ferme rempart de tout gouvernement, nous prions Dieu qu'elle

soit le soutien de ton trône , et qu'elle intervienne dans toutes les délibérations de ton gouvernement.

» Qu'il te plaise , ô reine , d'agréer notre vœu le plus sérieux et le plus profondément senti , que tu sois rendue capable , en recherchant la sagesse d'en haut , de remplir les devoirs qui te sont imposés par l'ordre de la divine providence ! Puisses-tu vivre dans la crainte de Dieu ! Qu'il daigne incliner ton cœur à observer sa loi , et te combler des grâces de son Saint-Esprit : de sorte que lorsque les jours de ton administration sur la terre seront achevés , tu puisses par sa grâce entrer dans l'héritage éternel ! »

Victoria répondit : « Je me joins à vos prières pour la prospérité de mon règne , dont le meilleur point d'appui est le respect de notre sainte religion , et l'accomplissement des devoirs qu'elle nous prescrit. »

Les principaux personnages de l'Angleterre et les dames de la cour assistaient à cette intéressante et pieuse entrevue.

## XII

Voyage sur le continent avec Elisabeth Fry et d'autres amis.

Allen était entré dans sa soixante et dixième année. Sa mémoire était affaiblie, et ses forces déclinaient: Il voulut néanmoins accompagner Elisabeth Fry, Samuel Gurney et Josiah Forster sur le continent, pour y accomplir ce qu'il appelait un *service religieux*. « Après tout, se dit-il, la grande affaire est celle-ci : Est-il bon que je me mette en chemin? Est-ce *mon devoir*? Je dois y regarder, et prier, ce que je fais presque continuellement. »

Il écrivit à son vieil ami, Etienne de Grellet, le 31 décembre 1839, qu'il se sentait de plus en plus faible de corps et d'esprit, mais qu'il voulait encore se dévouer au service de Celui qui doit être aimé par-dessus toutes choses.

Il reprit donc avec ses amis le chemin de la Hollande et de l'Allemagne, qu'il avait déjà visitées, en compagnie d'Etienne de Grellet, huit ans auparavant. Lord Palmerston avait donné aux voyageurs de nombreuses lettres de recommandation.

Ils s'embarquèrent pour Ostende, le 26 fé-

vrier 1840, examinant sur leur passage tous les établissements où ils avaient l'espoir de faire quelque bien : prisons, hôpitaux, écoles, colonies rurales, fabriques ; et donnant des conseils sur les moyens d'améliorer le sort des classes laborieuses.

Ils eurent à Bruxelles une entrevue avec le roi Léopold ; et ce prince , qui avait appris en Angleterre à respecter les membres de la Société des Amis, leur prêta une bienveillante attention, quand ils lui parlèrent de l'éducation des pauvres , du devoir d'adoucir le traitement des prisonniers, et de concourir à l'abolition de l'esclavage.

Ils visitèrent, en passant, un couvent de Trappistes , et furent peu édifiés des austérités qui s'y pratiquaient. Grandes souffrances pour ces moines, se dirent-ils, et des souffrances inutiles pour leur prochain.

A La Haye, ils travaillèrent à faire établir des sociétés d'utilité publique, notamment une société pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies hollandaises. Cette œuvre marcha lentement , parce que de grands intérêts y étaient opposés.

Laissons à l'écart les nouvelles excursions à Minden , Pyrmont, et ailleurs. Cette seconde

visite fortifia les bonnes impressions qui étaient restées de la première.

Dans la ville de Hanovre, capitale du royaume de ce nom, le prince Georges, héritier de la couronne, leur donna audience; mais ce jeune homme, qui avait déjà perdu presque entièrement l'usage de la vue, se montra indifférent et froid sur les plus importantes questions de bien commun et de charité.

Aussi Allen, qui ne subordonnait jamais le devoir à la crainte des hommes, ni à l'éclat du rang, adressa-t-il au prince Georges une lettre sérieuse, et même sévère : « Ta situation élevée, lui dit-il, t'expose à beaucoup de difficultés et de tentations, qui rendent particulièrement important pour toi le devoir de veiller et de prier. Je désire vivement que tu étudies avec soin la Parole de notre Seigneur et Sauveur, telle qu'elle est contenue dans les Ecritures, et que tu en fasses la règle de ta conduite. Tu pourras devenir ainsi, entre les mains de Dieu, un moyen de grande bénédiction pour ton pays. »

Le lendemain, ils furent reçus au palais par la reine, et le prince Georges manifesta des sentiments meilleurs que dans la première entrevue. La leçon, appuyée par la voix de sa conscience, lui avait profité.

A Berlin les voyageurs furent bien accueillis par le roi , la reine , l'héritier de la couronne , et la princesse Wilhelmine , sœur du roi , qui se lia d'une étroite amitié avec Elisabeth Fry.

L'amélioration du traitement des prisonniers occupa naturellement une grande place dans ces entretiens. « Il faut toujours se rappeler et bien comprendre, dit Allen , que si les prisons ont été établies pour la sécurité commune, leur grand objet doit être , non de se venger des coupables , mais de les corriger, de les rendre meilleurs. Là est le vrai problème à résoudre ; et comment y réussir ? On n'y parviendra qu'avec le concours de ceux qui se soumettent eux-mêmes à l'influence des principes chrétiens. »

William Allen et ses compagnons d'œuvre adressèrent au roi de Prusse une lettre collective en faveur des Mennonites que l'on persistait à maltraiter. Mais ce nouveau plaidoyer ne fut pas mieux écouté que le précédent.

Les voyageurs visitèrent d'autres villes d'Allemagne , continuant leur œuvre d'évangélisation et de charité, ayant des entrevues avec les princes, et recueillant aussi tout ce qui leur offrait de bons exemples à suivre. Ils furent très-satisfaits, en particulier, de l'établissement agricole et scolaire , fondé à Dusselthal par le

comte Adalbert de Recke, surnommé *l'ami de l'homme*.

Le 13 mai 1840, Allen était de retour à son foyer, bénissant Dieu de l'avoir gardé, dirigé et soutenu jusque-là.

### XIII

Dernier voyage d'Allen sur le continent (1840).

On pouvait croire qu'un vieillard de soixante et dix ans, épuisé par ses longs travaux, et plus d'une fois averti par la maladie que sa fin était proche, voudrait goûter désormais le repos dont il avait tant besoin. Mais non ; car il pensait et disait, avec un célèbre docteur, que le chrétien ne doit se reposer que dans l'éternité.

Après avoir parcouru de nouveau l'Irlande pendant le mois de juin, il se remit en route pour le continent, le 19 juillet 1840, avec plusieurs amis, entre autres, Josiah Forster, Samuel Fox, et Christine Marjolier, Française d'origine, qui avait quelquefois rempli auprès de lui l'office de secrétaire.

Il passa quelques jours à Paris, où il fit la connaissance de madame la comtesse Pelet de la Lozère : « personne d'un esprit supérieur,

dit-il , et unissant à un jugement sûr une solide piété. »

Il fut peu satisfait de la discipline établie dans la maison de La Roquette pour les jeunes détenus. « Le traitement y est trop sévère, dit-il ; car la plupart de ces jeunes gens ne sont coupables d'aucun autre délit que celui du vagabondage. »

De Paris il se rendit à Strasbourg, où il retrouva son vieil ami Krafft, et fut mis en relation avec M. Charles Cuvier, honorable professeur dont il loue la piété et le zèle. Puis il alla de Strasbourg au Ban-de-la-Roche, pour saluer le tombeau du vénérable pasteur Oberlin, et s'asseoir à la table de ses enfants.

A Stuttgart il revit le roi et la reine de Wurtemberg, qui lui firent le meilleur accueil, étant toujours disposés à écouter ce qu'il avait à leur dire pour le bien de leurs sujets. Le roi et Allen échangèrent plus tard quelques lettres sur les mêmes questions.

A Kornthal, où existait une institution placée sous la direction du pieux pasteur Kapff, il admira la culture intellectuelle et les bonnes mœurs des habitants. « *Prier et travailler, — travailler et prier*, dit-il, est le mot d'ordre de tous. »

En Bavière , il alla revoir la colonie agricole de Donau-Mocs, et les Mennonites, qu'il exhorta à demeurer fermes dans la foi , soumis à leur conscience , avec la conviction que le Seigneur, qui est fidèle , ne les abandonnerait point.

A Constance, il voulut voir la pierre sur laquelle Jean Huss était debout, lorsqu'il fut dégradé de la prêtrise, et condamné aux flammes. « J'ai ouvert et lu ma Bible , dit-il , pour me consoler. »

A Genève, il alla revoir la tombe où reposaient, depuis vingt-quatre ans, les restes de Charlotte, sa seconde femme. Il était profondément ému, et demeura silencieux, en élevant le regard de son âme vers le Seigneur.

Il traversa Lausanne, Berne , Bâle , puis une partie de l'Allemagne, de la Belgique, et rentra dans sa demeure de Stoke-Newington , à Londres , le 28 octobre 1840.

Le 31 décembre suivant, il écrivait dans son Journal : « J'ai voyagé sur le continent pendant cinq mois de cette année , parcouru cinq mille milles par terre et par eau , et je proclame avec reconnaissance la bonté du Seigneur, qui m'a préservé de succomber dans mes jours d'abattement... Oui, j'ai parfaitement senti que de lui seul vient toute force, toute aptitude, et

qu'il n'y a aucun mérite en *mon pauvre moi* (*to my poor self*). A lui donc soit *toute louange pour son propre ouvrage ! »*

#### XIV

Epreuves domestiques. — Derniers jours et mort de William Allen.

Il se retrouvait donc à son foyer, et ne devait plus en sortir que pour assister aux assemblées religieuses de ses frères, ou pour continuer dans son propre pays ses œuvres de charité.

Il avait encore auprès de lui ses deux nièces, qui l'entouraient, nous l'avons déjà vu, des soins les plus affectueux, et il les enrichissait à son tour des trésors de sa foi et de son expérience. Heureuse maison qui ressemblait à celle de Lazare et de ses sœurs à Béthanie ! L'hospitalité y était cordiale, constante ; et les meilleurs des chrétiens, en Angleterre ou au dehors, se félicitaient de pouvoir en jouir.

Mais la mort devait encore y saisir une proie, avant de frapper Allen lui-même. L'une de ses nièces, Éliza Bradshaw, fut atteinte d'une maladie qui régnait en ce temps à Londres. On crut d'abord que ce n'était qu'une légère indis-

position ; mais le mal s'aggrava, et la fin fut prompte.

Allen était là, témoignant à sa nièce une paternelle sympathie et priant. « Une sérénité céleste, dit-il dans son Journal, illuminait son visage. Non, il n'y eut jamais de passage plus facile et plus doux de ce monde d'épreuves dans les régions de la paix et du bonheur. Elle s'est endormie en Jésus. Puisse ma fin ressembler à la sienne ! »

Elisabeth Fry éleva la voix dans la cérémonie funèbre pour édifier et consoler les assistants.

Allen eut encore la force de se remettre au travail : écrivant des articles d'intérêt général pour le *Recueil de Lindfield*, résistant à tout acte d'oppression dans les choses religieuses, soutenant par ses lettres la liberté de conscience jusque dans le nord de l'Europe, se concertant avec lord Brougham sur les questions d'instruction publique et de bien commun : s'efforçant en un mot de porter sur sa couronne de cheveux blancs le poids de toutes les œuvres auxquelles il avait pris part depuis de si longues années.

Mais ses infirmités allaient en s'aggravant, et il écrivait dans son Journal, le 1<sup>er</sup> janvier 1842 : « Je regarde souvent vers la fin de toutes

choses... O mon Dieu, fais que je sois l'un des tiens pour l'éternité ! Je m'adresse jour et nuit à mon Avocat, près du Père, dont le sacrifice expiatoire peut seul me donner l'assurance du pardon et de la réconciliation. »

Tous ceux qui étaient en relation avec lui voyaient clairement, comme s'exprime l'un de ses biographes, que l'âme de William Allen habitait d'avance dans le ciel.

Sans doute, il avait marché pendant toute sa vie dans la communion de Dieu ; mais ses amis remarquèrent alors en lui une humilité plus profonde et une foi plus mûre, qui semblaient annoncer que son Père céleste le préparait à entrer dans son repos. L'homme intérieur se renouvelait de jour en jour, selon la parole de l'Apôtre, tandis que l'homme extérieur se détruisait (2 Cor., IV, 16). « En quittant cette vie, je sens profondément, disait-il, que mon seul refuge est dans la miséricorde de Dieu en Christ, le grand pasteur des âmes. »

Coïncidence remarquable ! Étienne de Grellet, son vieil ami, le compagnon de ses travaux, celui avec lequel il avait tant de fois annoncé la bonne nouvelle du salut devant les rois comme devant les mendiants, faisait la même expérience aux États-Unis. « Je suis bien faible

de corps et d'esprit, lui écrivait-il; mais je ne perds pas l'espérance que nous donne le glorieux Évangile de Christ. Je sens que des épreuves comme celles-ci en augmentent plutôt la certitude et l'efficacité. »

Allen assista encore aux assemblées générales des quakers; et quand ses amis l'engageaient à ne plus s'imposer des occupations qui leur semblaient trop lourdes pour lui : « Non, répondait-il; je dois être occupé jusqu'à ce que le Maître vienne. »

En octobre 1842, il tomba gravement malade dans sa résidence de Lindfield; mais sa confiance et la paix de son âme n'en furent pas altérées.

Cette maladie, en effet, parut prendre un caractère moins grave. Il se releva peu à peu; et ses amis se sentaient consolés et fortifiés, en le voyant oublier ses infirmités pour ne s'occuper que des grâces qu'il recevait de la main du Seigneur.

Pendant l'année 1843, il partagea son temps entre ses résidences à Lindfield et à Londres, assistant avec régularité aux assemblées religieuses du dimanche.

Au mois d'octobre, comme il se promenait avec un ami et sa nièce, il parla de leur état

de bien-être. « J'en suis presque effrayé, dit-il; nous sommes *trop heureux*; mais je n'ai aucun désir de prolonger mon séjour ici-bas, excepté pour ceux qui me sont chers. »

Il passa une grande partie de la soirée à lire; mais le lendemain il tomba sérieusement malade, et la perte presque totale de ses forces laissa peu d'espérance de guérison.

Sa maladie dura onze semaines environ, et quoiqu'il eût à traverser des crises douloureuses, il ne témoigna aucune impatience. Au contraire, le calme et la paix semblaient croître en lui; et malgré l'extrême faiblesse qui ne lui laissait plus l'entière possession de ses idées, son âme se maintenait dans une constante discipline, sous la bénédiction d'en haut.

Il reçut encore, à l'approche de son départ suprême, une lettre d'Etienne de Grellet, qui, informé de son état de maladie, l'encourageait à persévérer jusqu'à la fin dans l'amour de Dieu et des hommes.

Son ami Gurney, retenu loin de lui par une grave maladie de sa sœur, Elisabeth Fry, lui écrivit aussi : « Le Seigneur est avec toi; il est dans les dernières profondeurs de ton âme. Sois assuré qu'il sera ton soutien aux siècles des siècles. »

Allen reçut en même temps une lettre d'un jeune homme de race nègre, qui lui annonçait que l'éducation et le commerce étaient en progrès dans les colonies africaines. En l'écoutant, le vieillard se sentit pénétré d'une profonde émotion : « Il me semble, dit-il, voir devant moi quelques-uns des fruits de mon travail pour les indigènes de l'Afrique. »

La foi vivante d'Allen au Sauveur ressuscité lui inspirait, dans ces derniers moments, non des transports de joie, — car ce qui était ardent ne correspondait pas à sa nature calme et humble, — mais de la résignation, du courage et de la force. « Je suis soutenu dans cette épreuve par le sentiment de la présence du Seigneur, disait-il, au delà de ce que je pouvais espérer. »

Il se fit lire la Bible; et son âme était raffermie par les témoignages des saints hommes qui avaient combattu le bon combat, et achevé leur course en gardant la foi.

Il se fit lire aussi quelques pages de la vie des anciens membres de la Société des Amis, et d'autres hommes pieux qui avaient vaillamment lutté avec les armes de l'Evangile pour la liberté de la foi et de la conscience. « Je me sens fortifié, disait-il, par l'espérance d'être

bientôt, et pour toujours, dans la société de ces fidèles serviteurs de Christ. »

Mais ce qui réjouissait par-dessus tout son âme, c'était la présence du Christ lui-même : il la sentait, il la voyait des yeux de la foi. La mort n'avait plus d'aiguillon, plus de terreur pour lui ; et un rayon du ciel, comme dit un poète, venait dorer sa couche funèbre.

Les dernières paroles qu'il prononça, en joignant les mains dans l'attitude de la prière, et avec des larmes de joie dans les yeux, furent celles-ci : « Oh ! combien de fois je pense à la miséricordieuse promesse du Seigneur, que *là où il est, nous y serons aussi.* »

Il mourut dans cet état de paix et de bonheur, le 30 décembre 1843.

Ses restes mortels furent ensevelis à Stoke-Newington, au milieu d'un grand concours de frères, qui unirent les paroles de la foi et de l'espérance à l'expression de leurs profonds et unanimes regrets. « Le corps d'Allen était là, dit l'un de ses biographes ; mais son âme était dans la grande assemblée de ceux qui ont été rachetés de toute tribu, de toute langue, et de toute nation (Apoc., V, 9). »

Le 6 mars 1844, les Amis adoptèrent et signèrent, dans une assemblée générale, un

*Témoignage à William Allen*, comme ils ont coutume de le faire pour les meilleurs et les plus éminents d'entre eux.

« Puisqu'il a plu au Chef de l'Eglise de retirer du milieu de nous notre ami bien-aimé, disent les signataires, c'est un devoir pour nous de lui rendre témoignage, non pour faire l'éloge du serviteur, mais pour magnifier la grâce par laquelle il a été rendu capable, pendant une longue suite d'années, d'être parmi nous comme une ferme colonne de l'édifice spirituel. »

Ensuite vient le résumé des actes de dévouement rapportés dans cette biographie. Les Amis attestent, en s'appuyant sur des faits généralement connus, les excellents services que William Allen a rendus à la religion, à l'humanité, et à leur propre communion.

Juste et pieux hommage ! Il était bien dû à l'un des hommes qui ont le plus honoré, au dix-neuvième siècle, la puissance de la foi chrétienne et de l'œuvre du Saint-Esprit.

## XV

Dernières pensées et maximes pieuses d'Allen. — Conclusion.

Avant de terminer cette étude biographique, recueillons encore, comme nous l'avons fait

précédemment, quelques-unes des expressions intimes de la piété et des expériences de William Allen; car il nous est bon d'écouter jusqu'à la fin un chrétien si fidèle dans ses croyances, et si persévérant dans ses bonnes œuvres.

« Ce que je demande au Seigneur, c'est de me faire connaître sa volonté jour après jour, et de me donner en même temps la force de l'accomplir.

» Rien n'unit plus étroitement les hommes, quelle que soit la distance qui les sépare, que le même sentiment de l'amour de Dieu en Christ.

» Ne nous inquiétons pas trop de l'avenir, soit pour nous, soit pour ceux que nous aimons. Ecartons ces sollicitudes qui troublent notre paix; et nous y réussirons, en étant plus attentifs aux directions de la grâce divine.

» Que devons-nous faire pour demeurer et nous fortifier dans la communion de Dieu? Lutter immédiatement contre toutes les préoccupations personnelles qui tendraient à nous éloigner de Lui; nous oublier nous-mêmes pour travailler à l'avancement de son règne, à la gloire de son nom, et saisir toutes les occasions d'amener les autres plus près du Seigneur.

» Nous sommes trop prompts à nous embar-

rasser d'affaires de toute sorte ; il faudrait se demander , avant tout , si elles sont d'accord avec la volonté de notre Père céleste.

» J'ai exhorté les Amis à ne pas trop courir après de grandes choses : le point capital est de faire le meilleur usage possible de la petite mesure de force que nous avons reçue d'en haut.

» Loin, bien loin de moi toute proposition de relâchement dans l'exercice de la discipline de notre Société ! Mais apportons-y toujours le sentiment de l'amour fraternel, quelle que soit la plaie que nous ayons à guérir.

» Que ce soit le principal objet de ma vie de veiller sur moi-même, afin de posséder de plus en plus la douceur, la débonnaireté de Christ, et d'encourager les autres à la pratique de tout ce qui est bon.

» Si nos prières intérieures étaient plus fréquentes, nous serions plus capables de faire du bien et d'en recevoir nous-mêmes.

» Combien de voyageurs d'ici-bas qui traînent partout leur ennui ! Ils s'affranchiraient de cet état morbide, s'ils s'appliquaient à faire l'expérience de la joie qu'on éprouve en s'intéressant aux progrès de l'humanité.

» On a toujours des offenses à endurer. Eh

bien ! soyons vigilants , et maintenons-nous dans cet état d'esprit qui nous préserve de blesser les sentiments des autres sans nécessité. Soyons affectueux , prévenants envers ceux qui sont près de nous ; vivons dans l'amour. Et comment y atteindre ? En nous plaçant sous l'influence de l'Esprit de notre bien-aimé Rédempteur.

» Il est doux d'élever ses pensées et ses prières vers le Seigneur, pendant les veilles de la nuit. En me levant, j'étais moins inquiet que d'ordinaire, et je me suis senti fortifié.

» Si l'amour de Dieu, l'amour de Christ règne dans notre cœur, il comprimera tout orgueil, tout égoïsme, et nous inspirera pour ceux qui nous entourent un affectueux dévouement. Quand ce dévouement nous manque, où en est la cause ? Nous la trouverons dans l'affaiblissement de notre communion avec Dieu.

» C'est la volonté du Seigneur, sans nul doute, que la raison qu'il nous a donnée soit notre guide aussi loin qu'elle peut aller ; mais en certains cas elle nous éclaire peu ; et en d'autres sa lumière s'éteint. Elle ne peut nous bien conduire qu'en se subordonnant à Celui qui a promis de nous diriger dans nos voies.

» Un homme du monde, lord Chesterfield,

disait : *Efforcez-vous de plaire*, et vous réussirez toujours dans une certaine mesure. Oh ! combien il est plus important d'appliquer cette maxime aux choses saintes, et de se rappeler que « sans la foi il est impossible d'être agréable à Dieu ! (Héb., XI, 6.) »

« Vous avez quelques jeunes gens sous votre direction, écrivait-il à un instituteur. Ayez soin de leur enseigner que l'homme n'est heureux qu'autant qu'il craint Dieu, qu'il l'aime, et s'efforce de le servir. Dites-leur qu'ils ne doivent pas seulement s'abstenir de faire le mal, mais s'appliquer à faire le bien, en se conformant toujours à cette maxime : « Tout ce que vous voulez que les autres vous fassent, faites-le-leur aussi de même. » Dites-leur par-dessus tout qu'ils doivent se souvenir sans cesse de leur dernière fin, et demander instamment à notre Père céleste d'être réconciliés avec Lui en Jésus-Christ, « dont le sang purifie de tout péché. » Oui, saisissez toutes les occasions d'imprimer ces grandes vérités dans leurs âmes.

» Où est pour nous le bonheur dans ce monde ? où est la voie du bonheur éternel ? C'est de nous appliquer à faire ce que Dieu veut. Et comment le faire ? En nous attachant jour par jour, heure par heure, à discerner sa

volonté. Aucun travail de notre esprit , de notre âme , n'est aussi nécessaire que celui-là.

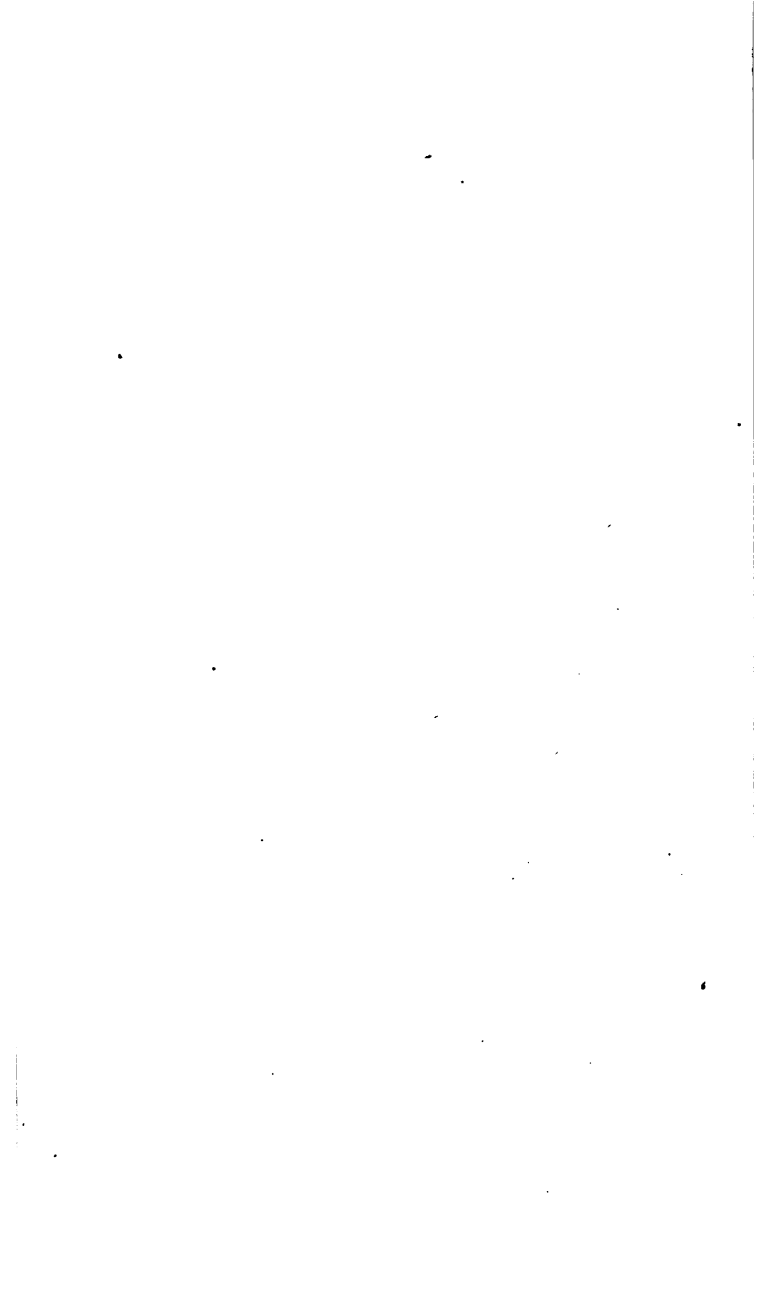
» En méditant sur le devoir de s'examiner soi-même , j'ai profondément senti quel grand bien résulterait pour chacun de nous, au terme de chaque jour , s'il ouvrait en lui-même une sérieuse enquête sur ce qu'il a fait pour accroître la paix sur la terre et la bonne volonté envers les hommes.

» Quand nous trouvons des défaillances dans nos sentiments , ou dans nos actes , travaillons à nous en corriger. Vivons selon l'esprit de notre Seigneur et Sauveur. Alors nous n'aurons pas seulement la paix au fond de notre âme , mais nous contribuerons à la répandre de proche en proche au sein de l'humanité. »

Et maintenant, disons adieu à la pieuse mémoire de William Allen , en nous demandant si la vue de ce qu'il a été , de ce qu'il a fait , nous a rendus nous-mêmes plus sages et meilleurs. Il faudrait plaindre celui qui , en étudiant cette vie signalée par tant d'actes de foi, d'amour, et de sacrifices personnels , n'aurait pas tourné les yeux sur son propre cœur , sur sa propre carrière, et supplié le Père des miséricordes de le rendre semblable , du moins dans les choses essentielles , à ce fidèle serviteur de Christ.

Le temps fuit rapidement. Nous arriverons bientôt, nous aussi, au terme de notre court voyage dans ce monde. Puissions-nous, à l'heure du départ suprême, posséder la sérénité, la paix, la ferme espérance, qui ont accompagné William Allen jusqu'à la fin, et être recueillis avec lui dans l'héritage céleste où il y a des rassasiements de joie à la droite de Dieu pour jamais !

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES.

---

|                       |   |
|-----------------------|---|
| AVANT-PROPOS. . . . . | 1 |
| INTRODUCTION. . . . . | 9 |

## PREMIÈRE PARTIE.

DEPUIS LA NAISSANCE D'ALLEN JUSQU'À SES PREMIÈRES ENTREVUES  
AVEC L'EMPEREUR DE RUSSIE (1770-1814).

|                                                                                                                       |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| I. Sa naissance et son éducation. . . . .                                                                             | 27 |
| II. Son journal intime. — Sa piété. . . . .                                                                           | 31 |
| III. Ses travaux scientifiques. — Comment il y fait en-<br>trer la religion et la morale. . . . .                     | 37 |
| IV. Son mariage. — Ses épreuves domestiques. . . . .                                                                  | 43 |
| V. La mère d'Allen. — Quelques extraits de ses lettres. . . . .                                                       | 45 |
| VI. Ses efforts pour l'abolition de la traite des Noirs. . . . .                                                      | 49 |
| VII. La colonie de Sierra-Leone. — Le capitaine<br>Cuffee, etc. . . . .                                               | 54 |
| VIII. Associations charitables. . . . .                                                                               | 58 |
| IX. Joseph Lancaster et sa méthode. — Efforts d'Allen<br>et de ses amis en faveur de l'instruction populaire. . . . . | 61 |
| X. La question de la peine de mort. . . . .                                                                           | 69 |
| XI. Relations d'Allen avec Robert Owen, et l'établis-<br>sement de New-Lanark. . . . .                                | 73 |
| XII. Objets divers. . . . .                                                                                           | 77 |

|                                                                                                   |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| XIII. Evénements domestiques. — Fonctions et travaux d'Allen dans la Société des quakers. . . . . | 80 |
| XIV. Première entrevue d'Allen avec l'empereur de Russie. . . . .                                 | 83 |
| XV. Pensées pieuses et maximes d'Allen.. . . .                                                    | 88 |

## DEUXIÈME PARTIE.

### DEPUIS LES PREMIÈRES ENTREVUES D'ALLEN AVEC L'EMPEREUR DE RUSSIE JUSQU'À LA MORT DE SA FILLE (1814-1823).

|                                                                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. Caractéristique d'Allen à cette époque de sa vie. . .                                                                | 96  |
| II. Etablissement de nombreuses écoles populaires en Angleterre et au dehors. . . . .                                   | 104 |
| III. Intervention d'Allen dans l'arrangement des affaires du duc de Kent.. . . .                                        | 109 |
| IV. Premier voyage d'Allen sur le continent européen.<br>— Mort de sa seconde femme. . . . .                            | 111 |
| V. Quelques extraits de ses leçons publiques.. . . .                                                                    | 116 |
| VI. Deuxième voyage d'Allen. — Visite en France. —<br>Retour en Angleterre, etc. . . . .                                | 118 |
| VII. Projet d'un troisième voyage en Europe. — Quelques détails biographiques sur Etienne de Grellet. . .               | 121 |
| VIII. Voyage en Norwége et en Suède.. . . .                                                                             | 126 |
| IX. Voyage en Russie. — Entrevues avec l'empereur Alexandre. . . . .                                                    | 131 |
| X. Suite du voyage en Russie. — Les Mennonites, les Malakans, etc.. . . . .                                             | 137 |
| XI. Voyage en Turquie, en Grèce et en Italie. — Retour en Angleterre.. . . .                                            | 143 |
| XII. Travaux d'Allen dans son pays et au dehors.. . .                                                                   | 149 |
| XIII. La question de l'abolition de la traite et de l'esclavage. — Projet d'un nouveau voyage sur le continent. . . . . | 155 |

|                                                                                     |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| XIV. Allen à Vienne et à Vérone. . . . .                                            | 159 |
| XV. Voyage en Suisse, en Allemagne et en France. —<br>Retour en Angleterre. . . . . | 166 |
| XVI. La cause des Grecs. . . . .                                                    | 169 |
| XVII. La cause des Vaudois du Piémont.. . . .                                       | 173 |
| XVIII. Allen dans sa famille. — Mariage et mort de sa<br>fille Marie. . . . .       | 180 |
| XIX. Nouvelles pensées pieuses et maximes d'Allen. .                                | 184 |

### TROISIÈME PARTIE.

DEPUIS LA MORT DE LA FILLE D'ALLEN JUSQU'À SA PROPRE MORT  
(1823-1843).

|                                                                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. Caractéristique de cette troisième et dernière partie.                                                                       | 189 |
| II. Lettre à l'empereur de Russie. — Troisième mariage<br>d'Allen. — Mort de sa mère. . . . .                                   | 196 |
| III. Dernières leçons scientifiques d'Allen. . . . .                                                                            | 201 |
| IV. Débats et rupture définitive d'Allen avec Robert<br>Owen, et l'établissement de New-Lanark.. . . .                          | 207 |
| V. Nouveaux efforts d'Allen en faveur de l'abolition de<br>la traite des Noirs, et de l'émancipation des esclaves.              | 214 |
| VI. Colonies agricoles. — Etablissement de Lindfield. .                                                                         | 219 |
| VII. Efforts d'Allen pour le relèvement moral et social<br>de l'Irlande.. . . .                                                 | 224 |
| VIII. La cause des Grecs. — La peine de mort. — Les<br>écoles. — Les taxes ecclésiastiques. — Publications<br>diverses. . . . . | 228 |
| IX. Nouveau voyage avec Etienne de Grellet en Hol-<br>lande et en Allemagne. . . . .                                            | 235 |
| X. Voyage en Espagne et en France (1833).. . . .                                                                                | 240 |
| XI. Mort de la femme d'Allen. — Œuvres diverses.. .                                                                             | 246 |
| XII. Voyage sur le continent avec Elisabeth Fry et<br>d'autres amis. . . . .                                                    | 251 |

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| XIII. Dernier voyage d'Allen sur le continent (1840). .                          | 255 |
| XIV. Epreuves domestiques. — Derniers jours et mort<br>de William Allen. . . . . | 258 |
| XV. Dernières pensées et maximes pieuses d'Allen. —<br>Conclusion. . . . .       | 265 |











FÉLICE, Guillaume de  
Biographie de William  
Allen.

943  
Fri.85  
A432  
F314bi  
1869

